BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
77
NAPOLI

159

II Suppl. Palat. B77

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO"

L'Histoire est la clef de tous les livres:
elle nous les fait comprendre.

Gab
627977

RECHERCHES
CURIEUSES
SUR
L'HISTOIRE ANCIENNE
DE L'ASIE,

Puisées dans les manuscrits orientaux de la Bibliothèque Impériale, et d'autres;

PAR J. M. CHAHAN DE CIRBIED,

Arménien d'origine, attaché à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, près la Bibliothèque Impériale;

ET F. MARTIN, Arméniste français.

Quæ improbabiliter, quæ falsò, quæ calumniosè dicuntur, an benè dicuntur?
PLAT. de Leg.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM. III
NAPOLI

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue des Noyers, n°. 45.

1806.

PRÉFACE.

A force de patience et de courage, nous pénétrons enfin dans ce nouveau monde littéraire, qu'un illustre membre de la société des langues orientales, l'abbé de Villefroy, annonçait dans le siècle dernier à la république des lettres. Les manuscrits arméniens, recueillis à grands frais et déposés dans la bibliothèque impériale, nous ont ouvert les portes de l'Orient. Ce précieux dépôt, chargé des dépouilles de l'Asie, est depuis long-temps l'objet des desirs et de la curiosité des savans. Nous nous empressons de leur faire part de nos premières découvertes.

Les Français, nés pour tous les genres de gloire, seraient blâmables de négliger l'érudition orientale; tandis que l'Allemagne, l'Italie, la Hollande, et sur-tout l'Angleterre, ont témoigné la plus grande ardeur pour cette sorte de

littérature, dont ils font paraître de temps en temps des monumens.

L'on voit périr successivement les miracles de l'art et de la nature. Les révolutions, avec l'impétuosité du torrent, entraînent dans le néant les peuples et les souverains, les villes et les empires. De tous les ouvrages des hommes, les lettres seules semblent partager avec notre ame le glorieux privilége de l'immortalité. Les écrits des Grecs et des Romains éterniseront la gloire de ces nations qui ne sont plus. Mais ces immortels écrits ne nous ont transmis que quelques faits tronqués, défigurés, souvent même surchargés de détails aussi faux qu'invraisemblables, de ces fameuses monarchies de l'Asie, qui servirent de berceau aux beaux arts et de modèles à nos gouvernemens. La violence des secousses politiques qu'ont éprouvées si fréquemment ces contrées, y a renversé presque tous les monumens de l'industrie humaine. L'histoire, qui

survit ordinairement aux ravages du temps, paraissait ensevelie pour toujours sous les ruines dont il couvre ses pas. Les restes échappés aux désordres des guerres civiles et étrangères faillirent devenir la proie d'une secte fanatique, qui érigea l'ignorance en devoir.

Dans ce déluge de maux dont l'Orient fut inondé pendant plusieurs siècles, la Providence protégea, au sein de l'abîme, une arche conservatrice qui devait transmettre aux races futures les monumens de la gloire ou de l'opprobre de ces nations. Dès le temps du paganisme et dans les siècles les plus reculés, l'Arménie mit les fastes historiques au rang des choses sacrées; ainsi que les idoles, les annales publiques furent placées dans les temples, sous la garde des prêtres. Depuis sa conversion au christianisme, elle a produit des écrivains célèbres dans tous les genres de littérature; et ses historiens ont rendu publics les nombreux dépôts consignés dans les temples.

Par un de ces événemens extraordinaires qui prouvent la profondeur des desseins de Dieu, cette province, quoique soumise aux mahométans, a eu le bonheur de conserver ses usages, ses établissemens et sa religion. La Géorgie et la Circassie, pays où les femmes sont en général d'une rare beauté, font partie de l'Arménie; et c'est principalement dans ces contrées que les Turcs recrutent leurs sérails. Or, c'est un des articles de l'Alcoran, de ne prendre des concubines que chez les ennemis naturels des Turcs et chez les nations chrétiennes. Telle a été, entr'autres, l'une des causes cachées qui a procuré à l'Arménie l'avantage de rester chrétienne jusqu'à nos jours, de conserver un clergé instruit, et de cultiver constamment les arts et les sciences sous la domination d'un gouvernement qui fut long-temps l'ennemi des arts, des sciences et du christianisme.

Que de richesses littéraires ne doit

pas renfermer cette heureuse contrée, qui servit d'asyle aux sciences éplorées et fugitives, dans un temps de persécution universelle! Combien il serait à desirer que nous eussions un grand nombre d'habiles ouvriers pour exploiter cette nouvelle mine! Le défaut de bons livres élémentaires nous a empêché jusqu'ici d'entrer en commerce de littérature avec cette intéressante nation. M. Cirbied, Arménien d'origine, s'est imposé la pénible tâche de publier une grammaire et un dictionnaire arménien-français. Le travail de la grammaire est terminé. Celui du dictionnaire est fort avancé.

L'histoire d'Arménie, étroitement liée avec celle des autres nations orientales, et sur-tout des grandes monarchies de l'Asie, est entièrement ignorée en Occident. Nous espérons faire bientôt paraître un corps d'histoire générale de ce pays, depuis la création du monde jusqu'à nous. Cet ouvrage éclaircira beaucoup de difficultés de l'histoire

ancienne, sacrée et profane, sur la géographie, la chronologie et les faits.

Avant de mettre fin à cette entreprise difficile, nous publions cet essai, pour donner une légère idée de l'infidélité avec laquelle on s'est plu à transmettre à la postérité la plupart des événemens qui se sont passés en Orient. Nous allons relever quelques erreurs graves (si pourtant ce ne sont que des erreurs) des historiens grecs et romains. En général les Grecs passent pour les plus infidèles des historiens, sur-tout quand ils parlent des nations étrangères. Ils immolent impitoyablement la vérité à l'orgueil national. Hérodote, qu'on regarde en Europe comme le père de l'histoire, en a donné le funeste exemple aux écrivains postérieurs. *Apud Herodotum*, dit Cicéron, lib. 1, de leg. *sunt innumerabiles fabulæ*. Les historiens grecs ont toujours été si suspects, que leurs histoires passaient, même de leur temps, pour des romans. *Græcis historiis ple-*

rumque poëticæ similis est licentia. Fab. 2, c. 4. *Et quidquid Græcia mendax peccat in historiâ.* Juv. sat. 10. Ils s'appliquaient plus à la forme et aux graces du récit, qu'à la recherche du vrai. Ils ne se sont rendus les échos de la renommée qu'après avoir, à leur gré, modulé les sons de sa trompette. Comment ces écrivains pourraient-ils dire la vérité, en parlant des nations dont ils sont intéressés à dénaturer l'histoire, tandis qu'ils nous débitent tant de fables sur leur propre origine, sur leurs grands hommes, enfin sur tout ce qui les regarde? A les entendre, c'est chez eux que le genre humain a pris naissance. C'est le navigateur Jason qui s'est chargé de peupler la terre, de transporter des colonies dans la Médie, la Géorgie, l'Albanie et les autres contrées orientales. L'Air, la Terre, le Ciel, Saturne, Jupiter, Prométhée; voilà leurs auteurs! Doit-on, après de pareils contes, s'étonner qu'ils confondent l'his-

toire d'un peuple avec celle d'un autre peuple, l'histoire d'un temps avec celle d'un autre temps, d'un prince avec un autre; en un mot, qu'ils confondent des choses différentes de temps, de lieux et de personnes?

Rendons hommage à la noble franchise des Romains. Ils ont porté avec une égale dignité et la couronne de l'empire et le sceptre de la littérature. On les voit presque toujours d'accord avec les Orientaux, dans le récit des faits où leur gloire n'est point intéressée, sur-tout depuis leurs premières conquêtes en Orient jusqu'au troisième siècle. On ne saurait cependant les laver entièrement du reproche de partialité. Leur amour pour la vérité a souvent fléchi sous l'empire de l'orgueil national. Ce puissant préjugé les a quelquefois portés à défigurer la vérité avec les couleurs du mensonge. Souvent, par une basse adulation, ces graves Romains enivraient d'encens les fausses divinités du vulgaire, et ver-

saient le fiel de la satire sur leurs ennemis. Qu'un historien, qui n'a pas le courage d'être vrai, est coupable! en trompant sa nation et son siècle, il trompe les nations étrangères et les siècles à venir. Si les contemporains, au lieu de maintenir dans toute sa clarté le flambeau de la critique, l'éteignent au contraire, pour ne plus voir les faits qu'à travers le nuage des préjugés; la postérité, placée dans l'éloignement, n'a plus aucun moyen de découvrir la vérité, qui reste à jamais perdue dans une nuit éternelle.

Tel serait, nous le répétons, le sort de l'histoire ancienne de l'Orient, si un heureux hasard ne nous eût conservé de précieux monumens à l'aide desquels nous pouvons remonter jusqu'aux siècles les plus reculés, et parvenir à déchirer le voile épais qui couvre la vérité.

Les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale jettent un grand jour sur les faits politiques et militaires

de l'Asie, sur la chronologie, la géographie, sur les révolutions des états, sur les institutions civiles et religieuses de tous les anciens peuples de l'Orient, depuis la Cappadoce jusqu'aux rives de la mer Caspienne et du golfe Persique. On est moins surpris de trouver dans la littérature de cette nation une histoire ancienne plus étendue, plus exacte, moins invraisemblable, plus conforme aux temps, aux lieux, aux usages, aux événemens; en un mot, une histoire revêtue de tous les caractères de crédibilité, quand on pense que l'Arménie a eu constamment des liaisons d'intérêts ou d'opinions avec les Assyriens, les Mèdes, les Babyloniens, les Perses, les Parthes, les Scythes et les autres peuples de l'Orient. Elle a toujours eu une part active ou indirecte dans leurs grands événemens civils, militaires ou religieux. Ce n'est que chez les Arméniens que nous trouverons des notions certaines sur les mœurs, la langue et les institutions

des Lycaoniens, des Phrygiens, des Cappadociens, des Ciliciens et des anciens habitans du mont Caucase et des bords du Pont-Euxin. Est-il un autre peuple chrétien, depuis la partie la plus occidentale de l'Asie jusqu'à la mer Erythrée, qui ait produit quelques écrivains depuis plusieurs siècles? Au contraire, ils ont perdu jusqu'aux traces de leur origine. Demandez à un Syrien, à un Chaldéen, à un Mède, et à tant d'autres, ce qu'ils savent de leurs ancêtres! Ils n'en savent pas plus qu'une peuplade de sauvages du nouveau monde récemment civilisée. Le changement de langage, qui est le dernier et le plus difficile de tous les changemens, s'est opéré chez eux depuis bien des siècles. Ils n'ont conservé aucuns traits de ressemblance avec leurs pères: on ne voit plus en eux cet air de famille, dont d'autres nations sont si jalouses et si fières.

Il est vrai que les Grecs du Bas-Empire, les Arabes et les Persans ont

eu un grand nombre d'historiens et de géographes; mais il s'en faut de beaucoup que ces historiens et ces géographes aient été exacts, véridiques, et qu'ils aient écrit tous les faits qu'il importe de savoir, pour ne pas avoir une histoire décousue et incomplète. Les Persans, en embrassant le musulmanisme, firent une révolution dans les lettres. La Grèce et la Palestine avaient déjà défiguré bien des faits anciens; l'Arabie, sortie nouvellement de l'état de barbarie où elle était plongée, adopta sans choix les opinions des juifs et des chrétiens, et en composa un recueil d'allégories. Mais la Perse, renonçant à ses anciennes traditions, composa un nouveau code historique aussi ridicule que mal digéré. Enfin, tous ces nouveaux convertis finirent par remplir les pages de l'antiquité des connaissances que l'enthousiame religieux venait de produire. La Bibliothèque d'Herbelot nous en donne plus d'une preuve, sans excepter le

Tableau historique de l'Orient, par M. Muradgia.

L'histoire, qui est l'enchaînement des faits entr'eux, est la science la plus sujette à l'erreur. Les motifs qui peuvent porter à altérer ces faits, à les exagérer, à les laisser ignorer, sont innombrables. Il est naturel que chacun connaisse mieux ses propres affaires que celles des autres; ainsi les Orientaux doivent mieux connaître l'histoire de leur pays que celle de l'Europe ou de l'Afrique; et pour bien connaître leur histoire, ils doivent être consultés avant les écrivains étrangers. L'éloignement des temps, la distance des lieux, la différence des langues, sont des obstacles que nous ne saurions franchir, pour nous bien instruire des événemens passés à des époques reculées et dans des pays lointains. Nous ne les voyons que de loin, par conséquent obscurément. De plus, indépendamment du bon sens, de la raison distribuée à tous les hommes

de la terre, chaque peuple, chaque homme a encore sa manière particulière de voir et de juger les choses : manière qui n'est souvent qu'un résultat de la différence de siècles, de climats, de gouvernemens, de religion, et d'autres circonstances indépendantes des individus et de la masse d'un peuple. Le concours de toutes ces nuances, qui constitue l'habitude, les mœurs et les préjugés de chaque nation, forme une espèce de méthode de vivre, de penser, de parler et d'agir. Il en résulte qu'une nation est souvent représentée par des historiens étrangers, non d'après son caractère distinctif, mais d'après celui de l'écrivain qui fait l'histoire de cette nation. C'est ce qui est arrivé aux Occidentaux qui ont écrit l'histoire de l'Orient. Ainsi Hérodote, en écrivant l'histoire des Mèdes, les fait vivre sous une démocratie semblable à celle d'Athènes.

Quelle témérité, s'écriera-t-on, de prétendre juger les Hérodote, les Thu-

cidide, les Xénophon, les Tite-Live, les Tacite et les Quinte-Curce! On nous dira, comme on disait autrefois à saint Jérome, lorsqu'il entreprit de traduire les livres saints: « C'est une » présomption périlleuse, que ceux que » tout le monde doit juger, entreprennent de juger tous les autres, de faire » changer de langage aux anciens, et » de ramener le monde, qui est déjà » vieux, aux premières leçons des enfans. Car quel sera, ajoute-t-il, le » savant ou l'ignorant, lorsqu'il prendra ce livre, et qu'il trouvera qu'il » diffère de ce qu'il avait appris, qui » ne s'écrie à l'instant que nous sommes des faussaires et des sacrilèges, » d'avoir osé ajouter, changer et corriger les anciens livres? » *St. Jer. præf. in ev. ad Damassum.*

Nous l'avouons avec sincérité; ce n'est qu'avec des transports d'admiration que nous lisons les sublimes ouvrages de ces anciens écrivains, l'honneur de leur patrie. Nous leur devons

nos plus douces jouissances. Mais un homme plus avide du vrai que du merveilleux, doit moins chercher à s'amuser qu'à s'instruire. Il ne s'en laisse point imposer par de grands noms. Devons-nous croire aveuglément des aventures romanesques, des contes absurdes, des faits apocryphes, parce que nous les aurons vus tracés dans l'histoire avec l'aménité et l'abondance d'un Xénophon, le génie hardi d'un Hérodote, l'éloquence et la profondeur d'un Tacite? *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* Respectons les grands hommes; mais respectons encore plus la vérité. Si nous voulons détruire le temple de l'erreur, commençons par proscrire son culte. Ses charmes trompeurs peuvent flatter le cœur, mais ne doivent jamais le séduire. *Veritas filia temporis, non auctoritatis.*

L'histoire est la meilleure école où l'homme puisse prendre des leçons. C'est par des exemples qu'on est sûr

d'instruire, et par des faits qu'on parvient à persuader. Tel qui résiste aux meilleurs raisonnemens, se rend à l'évidence des faits. Ainsi les actions des peuples qui n'existent plus, doivent instruire les peuples qui existent. Les actions des princes descendus dans le tombeau, doivent instruire ceux qui sont assis sur le trône. Mais pour que l'histoire serve à l'instruction, elle doit paraître à nos yeux revêtue de caractères de crédibilité. Le mensonge n'a pas la propriété d'instruire. Les fictions les plus ingénieuses ne sont profitables qu'autant qu'elles font allusion à des faits véritables, et que cette allusion est bien sentie. C'est donc travailler pour l'instruction des hommes, que de dégager l'histoire des absurdités et des invraisemblances qui en affaiblissent l'autorité. *Audendum est, ut illustrata veritas pateat, multique ab errore liberentur.* Lact. *Inst. Div. lib.* iv, *c.* v.

Tel est aussi le motif qui nous a porté à restreindre chaque fait dans

l'espace que la vérité de l'histoire exige; à n'anticiper et ne retarder aucune date; à placer chaque événement dans le même rang où la Providence l'a fait paraître.

Cet essai renferme moins des détails historiques, que des dissertations polémiques. Sans vouloir faire parade d'érudition, nous serons forcés d'appuyer nos raisonnemens d'un grand nombre de citations. En rejetant le témoignage des Grecs et des Romains, nous contractons l'obligation de donner les raisons qui nous engagent à penser le contraire. Quand nous ferons paraître l'Histoire d'Arménie, nous donnerons une notice plus étendue et raisonnée des auteurs arméniens dont nous nous sommes servis. Les limites que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage, ne nous permettent pas d'entrer dans ces détails. Nous fournissons des matériaux aux historiens qui voudront entreprendre de refondre l'histoire ancienne, et de rétablir les faits tels qu'ils doivent être.

Des mains plus habiles se chargeront de donner à ces matériaux, le poli et l'arrangement nécessaires pour en faire des monumens durables et glorieux. Pour ne point ennuyer le lecteur, nos discussions critiques ne seront ni trop longues, ni trop fréquentes ; pour ne point le fatiguer et tenir son attention trop long-temps suspendue, nous nous bornerons à citer les auteurs que nous réfuterons, sans rapporter en entier les passages : chacun pourra les consulter à son gré.

Cet ouvrage ne plaira sans doute pas aux lecteurs superficiels, et malheureusement il en est un grand nombre. Qu'ils ne nous lisent point ; ce n'est pas pour eux que nous écrivons : c'est uniquement pour cette classe d'hommes estimables qui préfèrent s'instruire, au stérile plaisir de ne lire que pour s'amuser.

REMARQUES CURIEUSES SUR L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE ASSYRIENNE.

D'ÉPAISSES ténèbres répandues sur l'histoire des Assyriens, nous avaient jusqu'à présent fait perdre l'espoir de découvrir l'origine et l'antiquité de ce peuple. Toutes les recherches des savans, depuis Aristote jusqu'à nos jours, n'ont fait qu'accroître les doutes et les difficultés. Les efforts de 22 siècles n'ont servi qu'à rendre plus incertaines les annales de cette nation. Les anciens et les modernes ont également mêlé les faits avec les fables, et confondu les jours avec les siècles.

Diodore de Sicile leur donne une origine dont l'ancienneté épuise, pour ainsi dire, nos calculs. « Les Assyriens, dit-il (1), ont observé les as- » tres pendant 403,000 ans, jusqu'à l'époque de » la conquête du pays par Alexandre. »

Cicéron fait remonter leurs annales et leurs monumens à 470,000 ans.

Le vieux Bérose, cité par Syncelle, ainsi qu'Abydène, Polihistor et Appollodore, assurent que les Babyloniens avaient une histoire suivie de plus de 150,000 ans, et qu'ils avaient conservé les annales primitives de 452,000 ans, jusqu'au déluge de Xisutros (ou Noé).

Pline rapporte qu'Epigène avait trouvé à Babylone des observations célestes depuis 720 ans. Bérose le jeune et Critodème disent depuis 490 ans.

Selon Porphyre et Simplicius, Callisthène, par ordre d'Alexandre, envoya en Grèce des observations astronomiques de 1903 ans, faites par les savans de la Chaldée, jusqu'à l'entrée de ce héros à Babylone.

Les rabbins et leurs commentateurs, qui suivent soit la chronologie ordinaire, soit celle des

(1) Diod. Sic. *Rerum antiq. l.* 21, *c.* 18. Quadringenta tria annorum millia annumerant usquè ad Alexandri ascensum, ex quo astrorum observationes ab se cœptas dicunt.

septante, ne donnent, en général, qu'à-peu-près 2000 ans d'antiquité aux Chaldéens, jusqu'à l'époque de la fameuse expédition d'Alexandre.

Parmi tant de rapports différens, on ne trouve aucun renseignement sur la vraie origine des Assyriens, sur l'époque précise de la naissance et de la durée de leur monarchie, ni sur l'histoire primitive de cette nation.

La haute antiquité que lui donnent Cicéron, Diodore de Sicile, le vieux Bérose, et d'autres écrivains, nous effraie. Ce nombre prodigieux d'années excède celui que M. de Buffon donne à notre globe, en y comprenant les temps antidiluviens. La disette de monumens pouvait donner matière aux conjectures du naturaliste français; mais le grave historien ne doit pas se livrer aux conjectures ni à la manie des systêmes. Le génie de l'histoire doit moins faire usage de ses ailes que de son flambeau.

Les anciens et les modernes, qui n'ont accordé que 490 ou 720 années d'observations célestes aux Chaldéens (1), ne croient pas pouvoir donner une antiquité plus reculée à ces peuples. A juger selon eux, la naissance d'un peuple et les derniers degrés de la civilisation pourraient appar-

(1) Les Assyriens sont nommés tantôt *Chaldéens*, tantôt *Babyloniens*.

tenir au même temps, et n'avoir qu'une seule et même époque : comme si l'enfance et la vieillesse pouvaient être un même âge! Autrement les règnes brillans des Ninus, des Sémiramis, ne doivent être regardés que comme ces fictions de magnificence décrites par l'auteur de Télémaque. Pour peu qu'on connaisse la marche lente de la raison, ses ténèbres, ses incertitudes, ses faibles progrès, ses retours subits, ses erreurs fréquentes, on sent combien les plus légères inventions exigent de réflexions et de temps; combien d'années demande la perfection des moindres travaux. On a de la peine à concevoir comment plusieurs âges ont pu suffire à un seul art. Nous pouvons nous flatter que depuis quelques siècles, on est plus éclairé qu'on ne le fut jamais. Cependant, à peine a-t-on pu ajouter aux anciennes découvertes, un petit nombre de modernes, moins difficiles, moins merveilleuses. Quelle perfection dans les arts! que de connaissances supposaient ces fameux ouvrages des Sémiramis, des Ninus! cette grande ville de Babylone, où l'architecture était parvenue à construire sur les maisons des promenades solides, couvertes d'arbres et de fleurs; ce fameux pont sur l'Euphrate, ces quais magnifiques, et tant d'autres monumens qui ont survécu long-temps à cet empire! Cette opinion est donc morale-

ment insoutenable ; l'histoire de l'esprit humain dépose contre elle.

Les historiens et les chronologistes, qui semblent tenir un milieu entre ces deux opinions, en ne donnant aux Assyriens que 19 ou 20 siècles d'antiquité, ne nous paraissent pas plus fondés que les autres ; car, selon eux, Bélus fut le fondateur de la monarchie assyrienne, et son règne touche à la naissance du monde. Alors, qu'ils nous expliquent pourquoi, sous le règne de ce prince, nous voyons les Babyloniens construire un observatoire astronomique, bâtir les fameuses villes de Ninive et de Babylone, faire la guerre avec art et principe, etc. etc. Comment concilier ces faits contradictoires? On peut leur opposer les mêmes raisons que nous avons données plus haut.

Ce prince est représenté par les uns comme un homme sauvage et grossier, vainqueur de bergers et de chasseurs; par d'autres, comme un prince sage, politique, instruit, et comme l'inventeur de l'astronomie et de plusieurs arts utiles. Quoi! le monde ne fait que naître, et vous supposez déjà des princes accomplis, des sociétés formées, des nations nombreuses, des villes bâties, des lois redoutées, et des arts sans nombre déjà perfectionnés ?

Tant de récits contradictoires ne font qu'obscurcir la vérité historique. Comment débrouiller

ce chaos? Nous y parviendrons en admettant avec les Arméniens : 1°. que l'origine des Assyriens remonte à 27 siècles avant l'expédition d'Alexandre, ou à 30 siècles environ avant l'ère vulgaire. 2°. Que Bélus ne fut pas le premier prince assyrien, mais seulement le chef d'une dynastie nouvelle, qui eut plus de gloire et d'éclat que les autres. C'est dans ce sens qu'on peut le regarder comme le fondateur de la monarchie assyrienne, parce que ses prédécesseurs n'avaient que l'autorité patriarchale, et que leur puissance n'était pas aussi étendue. Dans ce système seul, nous concilions parfaitement les faits avec les temps : toute invraisemblance disparaît. Pour l'appuyer, nous allons consulter les archives européennes et les monumens orientaux.

Époque du Déluge.

1°. La différence d'opinions sur l'origine d'Assyrie, vient de ce que les auteurs ne s'accordent point sur la véritable époque où ce pays fut repeuplé après le déluge. Suivant la chronologie ordinaire, le déluge de Noé arriva 2347 ans avant l'ère vulgaire. Les païens et les chronologistes arméniens fixent le déluge de Xisutros à l'an 3096 avant la même ère. Ces derniers rapportent que ce Xisutros, avec un seul vaisseau, s'embarqua dans un port de l'Assyrie, et enfin

débarqua sur une montagne d'Arménie; que ces deux contrées, immédiatement après le déluge, commencèrent les premières à se repeupler.

Quelques historiens modernes, frappés de cette différence de 749 ans entre les époques où l'on fixe ces deux déluges, et ne pouvant concilier ces deux histoires, ont, par respect pour la religion, cru devoir mettre le déluge de Xisutros au rang des fables, ainsi que les annales assyriennes antérieures à Bélus.

D'autres ont pensé que le déluge arrivé sous ce patriarche, était différent de celui de Noé. Cependant on peut regarder comme une chose certaine, que ces deux traditions se rapportent à un seul événement. Toutes les nations orientales qui croient à l'histoire du déluge, telles que les Assyriens, les Arméniens, les Juifs et plusieurs autres, n'en admettent qu'un seul; c'est un fait incontestable. L'histoire du déluge de Xisutros s'accorde en plusieurs points avec celle du déluge de Noé, ainsi que nous le ferons voir dans l'Histoire d'Arménie. La seule différence remarquable qu'on y trouve, est dans la diversité des époques. Mais les livres sacrés nous fournissent eux-mêmes un moyen de rapprochement des deux opinions, qui lève la difficulté. Les chronologistes de la version des septante, qui sont les plus anciens commentateurs, et par conséquent

les plus proches de temps, et même de lieu, de ces événemens, n'admettent que le déluge de Noé, qu'ils placent vers l'an 2960 avant l'ère vulgaire. Ce nombre ôté de 3096, époque du déluge fixée par les chronologistes d'Arménie, la différence se trouve réduite à 136 ans. A présent, n'est-il pas très-probable que des copistes de la Bible se seront trompés, soit en diminuant l'âge de quelques patriarches, soit en confondant les événemens d'un temps avec ceux d'un autre temps? Cette présomption est d'autant mieux fondée, que nous voyons dans les calculs des commentateurs, une différence prodigieuse, résultant de la différence des versions, des copies et des opinions. On est donc autorisé à supposer qu'on s'est trompé en plaçant le déluge 136 ans après la véritable époque de cet événement.

D'ailleurs, il serait impossible de concilier l'histoire d'Assyrie avec cet événement, sans faire remonter l'origine de cette nation à 31 siècles à-peu-près avant l'ère vulgaire.

Le père Pezron l'a démontré par ses savans calculs. Eusèbe et Syncelle l'avaient annoncé auparavant dans des fragmens qu'ils avaient trouvés sur les annales primitives des Assyriens. Ils parlent des règnes de deux dynasties de souverains, au nombre de treize, qui gouvernèrent ce pays avant Bélus, l'espace de 440 années.

Les annales d'Arménie qui datent de la navigation de Xisutros, remontent à 31 siècles avant l'ère vulgaire. Elles viennent à l'appui des calculs du père Pezron, elles s'accordent avec la chronologie assyrienne, et confirment le témoignage d'Eusèbe et de Syncelle. La disette de monumens et de traditions sur l'origine de l'Assyrie et le règne des rois antérieurs à Bélus, a donné lieu aux auteurs modernes de suspecter les rapports de ces deux écrivains. Mais ne pourrait-on pas croire que des révolutions, des incendies, des événemens funestes, enfin la barbarie du temps, ont fait perdre les premiers registres et les anciennes annales de l'Assyrie ?

Les historiens d'Arménie qui ont suppléé à ce silence, assurent que Ninus, chef d'une dynastie nouvelle et jaloux de la bonne renommée de ses prédécesseurs, fit brûler les écrits où se trouvait l'histoire de leurs belles actions. Ce fait est appuyé du témoignage d'autres écrivains. Diodore de Sicile, qui commence son histoire par Ninus, dit expressément que les noms des rois qui précédèrent celui-ci, ensevelis dans la nuit des temps, sont perdus pour la postérité (1).

2°. Il est certain que l'Assyrie eut des souve-

(1) Moyse de Korene, Hist. Arm., liv. 1, ch. 13. Diodore de Sicile, liv. 2.

rains avant Ninus et Bélus; que ce dernier ne fut que le fondateur d'une nouvelle dynastie qui eut plus d'éclat que les autres, et fut plus connue des nations étrangères.

Nous ferons connaître dans le chapitre 3ème. la forme de gouvernement qui existait en Assyrie avant Bélus.

La plupart des historiens et des chronologistes diffèrent d'opinions sur la personne de Bélus, sur l'ordre et le nombre des successeurs de son trône. Les uns croient que Bélus était fils de Ninus; d'autres le font époux de Sémiramis: cette dernière erreur a fait soutenir à quelques-uns que Bélus était un personnage différent de Nembrod. Des historiens mahométans, qui se sont toujours fait un devoir de dénaturer ce qui est plus ancien que l'Alcoran, rapportent que Nembrod fut un roi de Perse, contemporain d'Abraham. Les rabbins, les commentateurs, les historiens modernes et les étymologistes, d'après cette fausse supposition, se sont gravement livrés à mille conjectures ridicules sur la grandeur naturelle, la vie et la mort de ce prince.

Bélus fut un grand roi, doué de rares qualités, bien supérieures à son siècle. Il soutint une guerre cruelle contre Haïk, fondateur de la monarchie arménienne, et mourut en héros sur le champ de bataille, l'an 2350 avant l'ère vulgaire. La re-

nommée de ses exploits, les fables débitées sur son compte par les mages, et l'esprit crédule de la postérité, le firent mettre au rang des dieux. Les Phéniciens l'adorèrent sous le nom de Baal ; les Arabes et les habitans des bords de la mer Rouge, sous celui de Nembrod ; les Persans, sous le nom d'Ormezte ou Oromezte ; les Arméniens, Aramazte ; les Grecs, Théos; les Egyptiens, Saturne. Les Babyloniens lui conservèrent son nom propre de Bel.

Tel est le témoignage unanime des historiens d'Arménie, et particulièrement d'un savant patriarche de ce pays, qui vivait au commencement du 8ème. siècle (1).

Souverains entre Bélus et Ninus.

Ces mêmes auteurs rapportent aussi que Ninus n'était point fils de Bélus, mais d'Arbel II. Ils placent entre Nembrod ou Bélus et l'époux de Sémiramis, cinq autres souverains dans l'ordre suivant : Bélus, Bab, Anabis, Arbel Ier., Caal, Arbel II et Ninus. Ils appuient leur assertion sur des traditions constantes et des monumens authentiques, et démontrent à-peu-près par les mêmes raisonnemens que nous avons faits plus haut, l'impossibilité que Ninus ait été le fils de Bélus.

---

(1) Ciamcian, Hist. Arm., tom. 1, pag. 167.

Digitized by Google

Vartan (1), historien d'Arménie, dit que Bélus fut le premier monarque assyrien qui régna à Babylone, et qui se ceignit le front du diadême impérial. Il ajoute que sous le règne de Babosiras, son successeur et son fils, on inventa l'art d'exploiter les mines, celui de travailler en or et en argent; que sous celui d'Anobis, surnommé Samiras, on établit des poids et mesures, on découvrit l'art de la peinture, de la gravure, celui de battre monnaie avec des légendes en caractères chaldaïques; que sous le règne d'Arbel II, père de Ninus, on bâtit la ville d'Arbelle, appelée de son nom, et qui est devenue si fameuse par la défaite de Darius par Alexandre. Voilà des monumens d'un grand poids, dont la raison même consolide l'autorité. En effet, si Bélus, qui fut le fondateur de la monarchie assyrienne, le chef d'un peuple à demi-sauvage, qui ne régna qu'environ 60 ans, fut réellement le père de l'époux de Sémiramis, nous sommes forcés d'admettre une infinité d'absurdités. Quoi! le règne de Ninus et de Sémiramis à Babylone, comparé à celui d'Auguste à Rome, sera, en 60 années au plus, et du sein de la barbarie, parvenu au plus haut degré de la gloire! un peuple nouvellement paru sur la terre, qui n'a point de voisins instruits, point de livres, point de maîtres pour le former, se trouve tout-à-coup habile dans tous

(1) *Ibid.* page 168.

les genres de connaissances ! Heureux Assyriens, vous étiez nés peintres, sculpteurs, architectes, mathématiciens ! vous exécutiez les chefs-d'œuvre de l'art avec la même facilité que des peuples incultes s'exercent à la pêche ! la nature vous avait généralement donné en naissant, ce que l'art peut à peine procurer à quelques-uns d'entre nous ! Cette grande ville de Ninive qui avait une enceinte de dix lieues, dont les murs s'élevaient à 100 pieds, qui était fortifiée de 1500 tours, et embellie avec tant de goût, que ces ouvrages ont fait long-temps l'admiration des races futures; ce superbe mausolée que la sensible Sémiramis érigea aux mânes de son mari, et qui passa pour une des sept merveilles du monde, n'étaient pour vous que des jeux d'enfans ! Du berceau vous sortiez grands hommes ! Vous n'étiez pas, comme nous, condamnés à ne vous enrichir l'esprit de connaissances nouvelles, que par degrés successifs et par accroissemens imperceptibles ! La nature avait changé sa marche pour vous.

En trouvant parmi les historiens tant de récits absurdes et contradictoires, faut-il s'étonner que des critiques judicieux aient été tentés de révoquer en doute les événemens les plus importans et les plus certains ?

Les bornes de ces essais historiques ne nous permettent pas de faire voir plus en détail la

fausseté et l'incohérence des différentes opinions sur l'origine des Assyriens. La conformité du système arménien avec les faits ; le jour qu'il répand sur l'histoire, et sa simplicité, prouvent qu'il est seul admissible, et, nous osons le dire, le seul vrai.

Des auteurs grecs même ont confirmé le témoignage des historiens d'Arménie. Syncelle, qui a ramassé quelques débris épars sur les antiquités d'Assyrie, cite absolument dans le même ordre, les noms (quoiqu'un peu grécisés) des cinq rois que nous plaçons entre Bélus et Ninus ; mais il les fait exister après Teutaïos, 28ème. souverain de ce pays. Syncelle avait copié Jules l'Africain, et on s'apperçoit que la copie dont il s'est servi, était altérée, que l'ordre et le nom des rois y étaient changés.

Glycas (1), historien du 13ème. siècle, rapporte, sur le témoignage de saint Cyrille, que 900 ans après le déluge, Arbel régna en Assyrie, et après lui Ninus et Sémiramis. Ce passage est entièrement conforme avec la chronologie des Arméniens ; car le déluge arriva vers l'an 3096 avant l'ère vulgaire. Arbel II commença à régner en l'an 2145 avant la même ère. L'intervalle qui se trouve entre ces deux époques n'est que de 951 ans.

---

(1) Saint Cyrille, contre Julien et Glycas, liv. 2.

Philon de Byblos (dans Etienne de Byzance)(1) met un intervalle de 1000 ans entre le fondateur de la monarchie assyrienne et le temps de Sémiramis : ce qui confirme encore le rapport des historiens d'Arménie et celui de Glycas, relativement à ce point d'histoire que Bélus ne fut pas le père de Ninus.

Il est bon d'observer ici que Philon, qui prenait Bélus pour le fondateur de la monarchie assyrienne, met une telle confusion dans la chronologie, qu'il est impossible, dans son système, de classer dans leur ordre les faits historiques de cette nation. L'intervalle de 1900 ans placé entre le déluge et Sémiramis, confirme le système chronologique que nous suivons. Mais l'intervalle de 1000 ans placé entre Bélus et Sémiramis, est inconciliable avec l'histoire de cette nation. Si cet auteur ne regardait Bélus que comme le premier prince d'une nouvelle dynastie, il était d'accord avec les historiens de ce pays sur ce fait, et n'en différait que pour l'ordre chronologique. On voit par cette observation, que cet historien, ainsi que la plupart des Grecs, des Romains, ne connaissaient qu'en partie les faits historiques de cette contrée, et qu'ils n'avaient que des notions superficielles.

(1) Voyez Etienne de Byzance et Eustathe, Comm. sur Denys d'Alexandrie.

Les auteurs grecs prennent si peu de soin de cacher leur fourberie, que la plupart des noms des souverains et des personnages d'Assyrie sont des noms grecs.

Ils ne s'accordent non plus ni sur les époques de la vie de ces princes, ni sur la durée de leur règne, ni sur leur nombre. Les uns admettent un seul Sardanapale, d'autres deux, et quelques-uns trois. Ils diffèrent aussi d'opinions sur la durée de la dynastie Bélide. Syncelle compte, depuis Bélus jusqu'au dernier Sardanapale, 41 souverains d'Assyrie; Céphalion, d'après Ctésias, 23; Diodore de Sicile, 29 ou 30. Velleïus Patercule, 32; d'autres, 34; Jules l'Africain, 40; mais Castorius et Eusèbe admettent, depuis Sémiramis jusqu'à Sardanapale, 35 souverains d'Assyrie. Leur opinion, sur ce fait, est conforme à celle des chronologistes d'Arménie, qui, admettant sept autres souverains antérieurs à cette reine, comme nous avons dit plus haut, comptent en tout 42 rois depuis Bélus jusqu'au dernier Sardanapale Hérodote (1). donne à cet empire une durée de 520 ans; Ctésias, de 1360; Justin, de 1300; Eusèbe, de 1280; d'autres, de 1500 et 1600. Les auteurs arméniens lui donnent une durée de 1486 ans depuis Bélus jusqu'à la mort de son dernier roi et la prise de Babylone.

(1) Voyez Hérodote, liv. 1. Diodore, liv. 2, chap. 18.

CHAPITRE II.

Éclaircissemens sur quelques faits de l'histoire d'Assyrie.

Chez les Grecs, la flamme d'une imagination ardente a fait éclore mille romans, qui ne présentent pas même l'ombre de la vraisemblance. Les historiens de cette nation eurent moins l'intention de transmettre la vérité telle qu'elle est, que de lui donner un masque séduisant. Dans leurs tableaux, les apparences sont presque toujours en opposition avec la réalité. Ces animaux que vous voyez paître au loin, vous paraissent des chameaux; c'est un troupeau de moutons: vous trouvez une chaumière, où l'on devait peindre un palais.

Expédition contre Bactriane.

Diodore de Sicile (1), après avoir avancé que Ninus mit sous les armes plus de 2,000,000 d'hommes pour l'expédition contre Bactriane, ville qui con-

---

Eusèbe, Chron. Suidas, Lexicon. Syncelle, Chronog. Ciamcian, tom. 1. page 97, 168, 169 et suiv.

(1) Liv. 2. chap. 2.

tenait à peine 200,000 habitans, ajoute : « Ce » nombre prodigieux de soldats ne doit pas sur- » prendre ceux qui connaissent l'Asie et son im- » mense population. Sans parler des 800,000 » hommes que Darius fit marcher contre les » Scythes, et de l'armée, infiniment plus nom- » breuse, que Xerxès leva pour son expédition » contre la Grèce, n'a-t-on pas vu Denys le tyran » entretenir dans Syracuse une armée de 120,000 » hommes d'infanterie et de 12,000 cavaliers? » Peu avant l'arrivée d'Annibal en Italie, les Ro- » mains ne trouvèrent-ils pas dans le dénombre- » ment qu'ils firent des citoyens de Rome, près » d'un million de soldats? »

Ce raisonnement n'est point exact, et ne saurait écarter le reproche d'exagération. La prodigieuse population de l'Asie est très-croyable; mais on ne nous fera jamais croire que Ninus, qui ne possédait qu'une très-petite portion des vastes provinces de l'Asie, ait jamais pu faire une levée de 2,000,000 d'hommes. Il est très-possible que Denys le tyran, pour se rendre redoutable aux Grecs, aux Romains et aux Carthaginois, et, de plus, pressé par les circonstances, soit parvenu, avec des efforts extraordinaires, à former une armée de 132,000 hommes. Mais il est absurde de croire que Ninus fut obligé d'armer 2,000,000 d'hommes contre une seule ville telle que Bac-

triane. Il n'est point invraisemblable qu'à Rome, alors république, où chaque citoyen était soldat, on ait trouvé un million d'hommes en état de porter les armes; mais cela est impossible dans un petit état monarchique, où chaque citoyen n'est tenu de prendre le parti des armes que dans le cas d'une extrême nécessité. Si Ninus eût employé 2,000,000 d'hommes pour une telle expédition, il devait en avoir au moins un autre million pour garder ses états environnés d'ennemis puissans; ce qui supposerait une population de plus de 60,000,000 d'hommes : conséquence d'autant plus révoltante, que Ninus ne possédait que l'Assyrie proprement dite, la Chaldée, la Babylonie, la Médie et la Mésopotamie.

Armée extraordinaire d'Oxiarte.

Le même auteur ajoute qu'Oxiarte, roi de la Bactriane, avec la seule jeunesse de la capitale, forma une armée de 400,000 hommes. Une telle levée supposerait une population d'au-moins 5,000,000 d'habitans : chose impossible pour une ville du second ordre, telle que Bactriane.

Exagération des auteurs grecs et romains, en parlant des Orientaux.

Combien ne trouve-t-on pas d'exagérations dans presque tous les calculs des auteurs de l'histoire ancienne? Quand ils parlent, par exemple, de

la levée de 800,000 hommes par Darius contre les Perses; de celle de 2,000,000 par Xerxès contre les Grecs ; de celle de 6,000,000 par Sémiramis contre les Indes, et enfin de toutes les armées asiatiques qu'ils représentent comme innombrables ! de semblables armées seraient aussi difficiles à former qu'à soutenir.

Nous trouvons des exagérations encore plus grossières dans l'histoire d'Assyrie. On donne à Bélus une taille gigantesque de quinze pieds; au pont de Babylone une longueur de cinq stades, tandis que l'Euphrate, sur lequel il était bâti, n'a dans cet endroit qu'un stade de largeur. Selon ces historiens, le temple de Bélus renfermait des richesses immenses. Ils y placent d'abord les statues de trois divinités grecques; savoir Jupiter, Junon et Rhéa. La statue de Jupiter pesait, suivant le calcul des modernes, 8500 quintaux d'argent ; celle de Rhéa autant, celle de Junon 850, et la table qui leur servait de support, 4250. Cette énorme quantité d'argent employée pour trois statues et une table, supposerait que ce métal était alors plus commun en Assyrie, que ne le sont chez nous le fer et le plomb. Quelles difficultés insurmontables pour transporter et placer ces statues colossales dans un temple bâti sur une hauteur prodigieuse, puisque c'est dans ce temple qu'était placé l'observatoire !

De l'Idolâtrie chez les Assyriens.

Remarquez que les Assyriens ne connurent jamais Jupiter, Junon, ni Rhéa. L'idolâtrie, ou, pour mieux dire, le culte des idoles, ne s'introduisit chez eux que vers le temps de Xerxès II. L'Assyrie, la Médie, l'Arménie et d'autres contrées orientales, depuis leur origine jusqu'aux conquêtes d'Alexandre, n'adorèrent d'autre divinité que le soleil, comme le directeur et le conservateur de l'univers. C'est un fait incontestable. Ils avaient aussi dans leurs temples, outre les statues du soleil, celles de la lune, du firmament, et d'autres corps célestes, sous des figures humaines, qui étaient regardées comme des êtres subordonnés au soleil ou au feu-principe appelé *Our*, ou *Hour*; et c'était dans ces régions qu'ils plaçaient les grands hommes et les gens de bien après leur mort. Ils n'ont jamais fait l'apothéose d'aucun personnage célèbre, ni d'aucun autre objet mortel et terrestre. Leur doctrine religieuse était un corps d'observations fondées sur la connaissance des astres, sur des symboles et des allégories. Lorsque l'ignorance et l'immoralité se furent répandues parmi les mages et le peuple, l'ancienne religion ne fut plus celle de la majorité; elle ne se conserva que parmi quelques familles distinguées. Le culte des idoles se propagea peu-à-peu, et devint enfin

la religion universelle, après les conquêtes de ce pays par Alexandre.

Mœurs des Assyriens.

L'ignorance des religions orientales, et en particulier du culte des Assyriens, a porté les Grecs à débiter mille contes ridicules, et même de noires calomnies, sur ces peuples. « Les Babyloniens, dit « Hérodote(1), observent la plus infâme de toutes les « coutumes. Toutes les femmes de la ville sont obli- » gées d'aller, une fois dans l'année, se prostituer » à un étranger. » Le récit d'Hérodote ressemble à celui de nos voyageurs modernes qui parcourent les contrées éloignées comme des sourds et muets, et font ensuite des descriptions pompeuses de ce qu'ils n'ont jamais bien connu. Il ressemble encore au témoignage d'un étranger qui, par exemple, se trouvant à Paris pendant les folies du carnaval, rapporterait gravement qu'il a vu dans cette grande ville l'espèce d'hommes la plus singulière, des nez longs d'un pied, des bosses excessives, des figures d'animaux; qu'il a remarqué une bigarrure choquante dans les habillemens, et une licence effrénée dans les propos. Hérodote ne pouvait pas même avoir la présomptueuse prétention de ces voyageurs; jamais il n'est allé en

(1) Liv. 1.

Assyrie : cependant il raconte le fait avec le même ton d'assurance que s'il l'avait vu de ses propres yeux, et comme s'il eût entretenu avec ces peuples des relations intimes qui l'eussent instruit de tous leurs usages. On voit que ce prétendu père de l'histoire n'avait aucune notion exacte sur la religion des Assyriens, sur les pratiques religieuses qui s'observaient dans les temples, particulièrement dans celui de Mylitta. Ces édifices augustes n'étaient consacrés qu'à adorer l'Être suprême sous l'emblême du soleil. Il ne s'y passait rien d'indécent. Les femmes y entraient une fois l'an, non pour se livrer au libertinage à l'ombre des autels, mais pour assister aux cérémonies religieuses et s'instruire des symbolès de leur religion, chacune suivant le grade de son initiation.

De tout temps les Asiatiques ont été les peuples les plus jaloux de leurs femmes. Comment peut-on supposer qu'il se soit établi chez eux une institution aussi contraire à leurs mœurs, à leurs habitudes, à leur religion et à leur façon de penser? C'est une véritable calomnie, et une fausse imputation qui ne convient pas plus aux Assyriens qu'aux autres peuples de l'Orient. C'est comme si l'on soutenait que non-seulement les Spartiates étaient de mauvais citoyens, mais même qu'ils haïssaient tellement leur patrie, qu'ils n'auraient fait aucun sacrifice pour elle.

Tant de fables et d'assertions hasardées sans critique, sans jugement, ne prennent leur source que dans l'ignorance et la folle prétention de tout savoir.

Mariage des filles Assyriennes.

Ces mêmes historiens ont encore prétendu qu'en Assyrie, les pères et mères n'avaient pas le droit de marier leurs filles sans l'autorisation du gouvernement. Cet usage, contraire au droit naturel, n'a jamais eu lieu chez cette nation. Il y a ici une erreur et un mal-entendu : les historiens d'Arménie rapportent que les parens pauvres qui n'avaient pas de quoi faire une dot et fournir un trousseau à leurs filles pour les marier, s'adressaient à un magistrat nommé pour cela. Une fois qu'ils avaient constaté leur état d'indigence, le magistrat fournissait, aux frais du gouvernement, de quoi marier les filles. Cette coutume s'observait rigoureusement, par la force d'une loi qui proscrivait l'état de célibataire.

CHAPITRE III.

Histoire de la première Guerre.

POUR délasser l'esprit fatigué par la lecture de nos discussions chronologiques et historiques, nous avons cru faire plaisir au public en donnant, dans ce chapitre, des détails curieux et inconnus sur la première de toutes les guerres.

La colonie des descendans de Xisutros (Noé), établie à Sennaar, dans la Chaldée, vivait heureuse au sein de la paix et de l'abondance, sous le gouvernement des patriarches ou chefs de famille. Elle jouissait de tous ses droits, en vertu d'un pacte mutuel, dont l'exécution était suffisamment garantie par la droiture et les vertus de ces hommes primitifs. Cette société naissante ne connaissait aucun des maux introduits par le luxe, l'avarice et l'ambition.

Selon le témoignage de Mar-Ibas-Catina (1), lorsque les habitans de la Chaldée se furent prodigieusement accrus, la confusion se mit parmi eux, la paix fut troublée, la discorde agita les esprits. La première forme de gouvernement ne convenait

(1) Moyse de Korene, liv. 1, chap. 7, 8, 9.

plus à cette société, parce que la trop grande multitude d'habitans empêchait que les désordres fussent facilement apperçus et promptement réprimés. L'agitation générale indiquait assez la nécessité d'un autre gouvernement.

Bélus ou Nemrod, selon la Bible, homme adroit et courageux, l'un des chefs de cette colonie, aspirait en secret au pouvoir suprême. Pour réussir dans son projet, il commença par mettre à profit l'image effrayante du déluge, qui était encore présent à l'esprit du peuple. Il leur proposa de prendre les moyens de prévenir un semblable malheur, en construisant une tour qui s'éleverait jusqu'à la hauteur des nuages. Il s'offrit pour diriger cette entreprise, et leur fit en même temps naître l'idée de le prendre pour chef suprême, afin d'avoir plus de moyens de réussir, ainsi que pour rétablir la paix parmi eux et y maintenir le bon ordre. Les circonstances du temps et l'idée flatteuse d'avoir un chef plus habile et plus fort, secondèrent merveilleusement les vues ambitieuses de Bélus. En effet, s'étant mis à la tête d'un grand nombre d'hommes séduits par ses conseils, il commença la construction de la tour; il s'empara et réunit en sa personne la souveraine autorité des patriarches, et se fit regarder comme le maître du peuple. Parvenu à ce haut degré de puissance, où il s'affermit

par la force et l'intrigue, il ne tarda pas à faire sentir le poids de son autorité.

Haïk, fils de Gatlas, était alors l'un des principaux chefs des Babyloniens. Il commença par favoriser les prétentions de Bélus, et le soutint d'abord contre ses ennemis; il fut même un des plus zélés partisans du projet de la construction d'une tour à Babel ou à Babylone, pour se préserver d'un nouveau déluge, s'il avait lieu, ou des débordemens fréquens de l'Euphrate, qui inondait souvent la plaine où était située l'ancienne Babylone. Mais bientôt indigné de la tyrannie de Bélus et jaloux de l'élévation de ce prince au pouvoir suprême, Haïk souleva le peuple, se mit à la tête d'un parti de révoltés, et lui déclara la guerre. Il ne fut pas secondé par la majorité, qui reconnaissait Bélus pour souverain légitime : tout l'avantage fut d'abord du côté du roi chaldéen. Haïk vaincu, n'en devint que plus acharné à la perte de son ennemi. Il quitta Babylone, pour préparer plus à son aise ses moyens de vengeance et ne plus dépendre de son ennemi.

Cette séparation donna naissance à deux gouvernemens formidables et antagonistes. Bélus, resté à Babylone, fut la souche et le fondateur de la monarchie assyrienne.

Haïk quitta donc la Chaldée l'an 2352 avant l'ère vulgaire, avec ses fils Armenag, Manavaz,

et Kor, leurs femmes et tous ceux attachés à son parti; ce qui faisait en tout environ 300 personnes. Ils s'acheminèrent du côté du mont Ararat, vers la ville de Nacgiovan, auprès du patriarche Gatlas. Mais, avant d'y arriver, ayant trouvé dans la partie méridionale du lac de Van, et dans la province de Moghie, un grand nombre d'habitans qui ne vivaient que de gibier, Haïk résolut de s'y arrêter quelque temps. Il fit prévenir son père de son retour de Babylone, et s'occupa à civiliser ces chasseurs. Il les forma au maniement des armes, leur donna une forme de gouvernement, et leur fit même construire des maisons dans un petit village nommé Aghé. Gatlas apprit avec joie le retour d'Haïk, son fils aîné. Il lui confia aussitôt le gouvernement de ses provinces de Durupéranie, de Mokie, et de celles qui avoisinent le lac de Van du côté du midi et de l'ouest.

Après la mort de son père, Haïk prit les rênes du gouvernement de l'Arménie. Il imprima un nouveau mouvement à la machine politique; il instruisit le peuple dans l'art de la guerre, et mit beaucoup d'ordre dans l'administration publique. A peine fut-il reconnu pour souverain par les peuples d'Arménie et du mont Caucase, qu'il travailla à se mettre en état de se mesurer avec Bélus. Celui-ci, qui prétendait être le seul dominateur des contrées con-

nues, fut fort surpris d'apprendre les préparatifs formidables de son voisin, et la bonne organisation de ses états. Alors il commença à craindre pour sa propre sûreté. Cependant, persuadé que sa réputation seule suffirait pour déterminer le roi d'Arménie à se rendre, il envoya un de ses fils avec quelques personnes de sa cour vers Haïk, pour le décider à retourner dans la Chaldée. Il lui écrivit en ces termes : « Toi qui habites des » régions glaciales, viens auprès de nous ; tu trou- » veras des climats plus doux et des avantages » capables de satisfaire ton ambition. Tu ne peux » vivre en paix, qu'en te soumettant à moi. Viens, » et choisis dans mon empire la contrée qui te » plaira pour l'habiter. » Le roi d'Arménie, dont l'ame fière était incapable de se prêter à une telle bassesse, répondit noblement et avec mépris aux offres insidieuses de Bélus. Il congédia les ambassadeurs, et se disposa dès-lors à des hostilités prochaines (1).

Le monarque assyrien, piqué de cette résistance à laquelle il ne s'attendait pas, rassemble ses troupes en diligence et marche à la tête de son armée vers l'Arménie.

---

(1) Voyez Moyse de Korene, Hist. Arm., liv. 1, chap. 10. Jean Catholicos, Hist. ancienne d'Arm.; et Ciamcian, liv. ch. 3.

Cadmus, petit-fils de Haïk, qui commandait sur la frontière de ce côté, voyant Bélus approcher avec une force imposante qui descendait déjà les montagnes et s'avançait vers les plaines d'Arménie, expédia sur-le-champ un courrier à son prince, pour l'avertir du danger qui le menaçait. « Illustre héros, lui manda-t-il, je te préviens que » Bélus marche à grands pas contre toi avec une ar- » mée considérable, composée de géans et de sol- » dats menaçans. Ils commencent à mettre le pied » dans mon canton. J'ai même résolu, pour éviter » une perte certaine, de me retirer auprès de » toi. Songe donc sans délai aux moyens de te » défendre. »

Cet avis donné, Cadmus, avec toute sa famille, se retira aussitôt vers la résidence du roi, pourtant sans négliger les moyens et les ordres qu'il fallait donner à ses troupes pour les mettre en état de se défendre.

A cette nouvelle, Haïk ne tarda pas à rassembler toutes les forces qu'il pouvait opposer aux Babyloniens, pour punir Bélus de son invasion. Il forma d'abord une armée de sa propre famille, qui, quoique peu nombreuse, était composée d'hommes vaillans et des archers les plus adroits et les plus expérimentés. Puis il marcha à la rencontre de l'ennemi, vint camper près le lac de Van, où il avait fixé le rendez-vous général des

troupes de son royaume. Quand il vit son armée rassemblée, il harangua ainsi ses soldats : « Que » le nom de Titans, leur dit-il, ne vous en impose » pas ! Vos ennemis n'ont point encore éprouvé les » effets de votre courage : secondez mes efforts, » et bientôt nous aurons réprimé leur audace. For- » çons le centre de l'armée du côté où sera Bélus, » élançons-nous avec impétuosité sur lui et sur ceux » qui l'environnent. Alors, accablés sous la vio- » lance de nos coups, nous les verrons en un ins- » tant détruits et dispersés. Mais si tous nos efforts » réunis ne pouvaient les vaincre, ce que je ne » présume pas, périssons avec nos femmes et nos » enfans, plutôt que de subir le joug barbare des » Titans. »

Ce discours anime le courage de l'armée arménienne. Quand il la voit disposée à périr plutôt qu'à se laisser vaincre, il la passe en revue et ensuite se met en marche ; puis fait faire halte à ses troupes, les range en ordre de bataille, s'avance au midi du lac, et laisse derrière lui une petite rivière pour se garantir de toute surprise de ce côté de la part de l'ennemi. Il gagne le haut d'une montagne pour observer l'ordre et la position de l'armée ennemie. Il voit les Assyriens épars dans une plaine, et Bélus qui occupait une autre hauteur avec une troupe d'élite séparée du reste de son armée. D'après ces connaissances,

Haïk divise aussitôt ses troupes en trois colonnes ; il donne le commandement de l'aile droite à son fils Armenak, celui de l'aile gauche à son petit-fils Cadmus, et leur ordonne de se porter promptement entre les deux corps ennemis, afin d'empêcher leur jonction. Tandis que ces deux généraux exécutent l'ordre de leur père, Haïk lui-même se met à la tête de la troisième colonne, et marche vers le roi assyrien.

Bélus, qui avait beaucoup de confiance en sa grande supériorité, descend de la montagne et se présente devant Haïk. Alors Armenak et Cadmus fondent avec impétuosité sur les Assyriens, qui, effrayés d'une attaque si subite, se laissent culbuter et se voient enfoncés, vaincus, avant d'avoir reçu le signal du combat. Haïk, de son côté, tombe avec acharnement sur la colonne ennemie qui marchait au secours de l'armée battue ; il la taille en pièces et la met totalement en déroute. Le prince assyrien, effrayé de la courageuse résistance des troupes arméniennes, du carnage de ses soldats, et se voyant dans l'impossibilité de leur envoyer des renforts, fait battre en retraite, et gagne peu-à-peu les montagnes d'où il était descendu. Haïk qui s'apperçoit de ce mouvement, lui coupe la retraite en tournant son armée, et se portant entre lui et la montagne. Alors s'avançant vers Bélus lui-même, il lui lance avec force un trait dans la poi-

trine, et le renverse mort sur le champ de bataille.

Dès que les Assyriens virent leur chef tué et le désordre de leur armée, ils s'enfuirent vers les montagnes et du côté de leur pays, abandonnant aux vainqueurs leur bagage et leurs dépouilles, qu'Haïk partagea entre ses généraux et les plus braves de ses soldats.

Le roi d'Arménie vainqueur et vengé, fit bâtir sur le champ de bataille une petite ville, qu'il nomma Haïk, pour servir de monument à sa victoire. A l'endroit où fut tué Bélus, il fit élever un tombeau qui a été appelé depuis *Gherezmank*, c'est-à-dire sépulcre. Le cadavre de ce monarque fut embaumé, et transporté à Haïk pour être placé dans un lieu public.

Telle fut l'issue de la première guerre dont il soit fait mention dans l'histoire. L'ambition, la jalousie, l'allumèrent; l'amour de soi, le desir de sa conservation, en dictèrent les règles, en enseignèrent les ruses et la tactique. La nécessité de subvenir aux différens besoins de la vie avait donné l'idée des premières armes; mais on ne voit pas qu'elles eussent encore été teintes de sang humain. Après avoir fait la guerre aux animaux, l'homme voulut essayer ses armes sur ses semblables. Depuis cette fatale époque, quel spectacle d'horreur! Des fleuves de sang inondent

sans cesse la surface du globe ! Que de peuples et de rois se précipitent tous les jours dans cet abîme ouvert pour les engloutir ! Malgré les horreurs et les longues désolations dont le ciel punit toujours le crime de la guerre, l'ivresse de la haine, la passion de la vengeance, aveuglent les hommes; ils brûlent de se détruire, de se poignarder, comme si cette vie était trop longue, et qu'on craignît de voir trop tard trancher le fil de ses jours.

CHAPITRE IV.

Nouveaux détails sur la guerre de Troie.

Vers l'an 1197 avant Jésus-Christ, Zarmaïr, fils aîné de Horo, succéda à son père dans le gouvernement de l'Arménie, lorsque Teudameus occupait le trône d'Assyrie.

Priam, roi de Troie, alors assiégée par les Grecs, demanda du secours à Teudameus, à Zarmaïr, aux Amazons et à Thiton, roi d'Ethiopie. Toutes ces puissances, ainsi que le roi de Troie, étaient tributaires de l'empire assyrien; elles étaient intéressées à ce que leur collègue Priam ne succombât pas sous les efforts des Grecs. Elles s'empressèrent de lui envoyer de puissans secours.

Zarmaïr, qui avait la confiance de Teudameus, et jouissait d'un grand crédit, fut envoyé contre les Grecs, à la tête d'une armée composée d'Arméniens et de Susiens. Ce prince, à son arrivée en Phrygie, apprit que les Grecs se livraient au pillage des environs de Troie ; il profita de la circonstance, et entra dans la ville avec son armée auxiliaire. Le roi d'Assyrie envoya aussi Memnon à la tête des troupes éthiopiennes. Toutes ces troupes, ainsi que celles des Amazons, réunies aux forces de Priam, remportèrent plusieurs avantages sur les Grecs. Zarmaïr, et Hector, fils de Priam, impatiens de vaincre, voulurent signaler leur valeur ; il se livra alors une sanglante bataille, dans laquelle Zarmaïr porta un rude coup à Achille, chef des Grecs. Ce jeune héros, si connu dans l'histoire de la guerre de Troie, méprisant le coup qu'il venait de recevoir du roi d'Arménie, et sa blessure ne faisant qu'exciter son courage, voulut en faire sentir les effets au fils de Priam. Hector succomba sous les efforts de son ennemi, et resta sur le champ de bataille. Zarmaïr, à la vue du cadavre sanglant d'Hector, se sent transporté de fureur ; il veut venger la mort de son allié, et s'élance avec impétuosité sur Achille. Après avoir long-temps lutté et soutenu le choc de son adversaire, il fut enfin forcé de céder à la bravoure et à la vigueur d'Achille, qui lui porta un coup

mortel. Ainsi périt Zarmaïr, vers l'an 1185 avant l'ère vulgaire, après avoir gouverné l'Arménie pendant douze ans (1).

CHAPITRE V.

Chute de l'Empire Assyrien.

PENDANT l'espace de 602 ans, le royaume d'Arménie fut indépendant. Après la conquête de Sémiramis, il devint tributaire de l'Assyrie jusqu'à la prise de Ninive. Sgaorti, roi tributaire d'Arménie, forma le projet de secouer entièrement le joug de l'empire assyrien, et de s'affranchir du tribut annuel qu'il lui payait. C'est pour exécuter ce grand dessein, qu'il fit secrètement des préparatifs sérieux. Il leva une armée de 60,000 hommes d'infanterie et de 40,000 cavaliers, qu'il dissémina dans les contrées qui avoisinaient les états de l'empereur. Avant de rien entreprendre ouvertement, il envoya son fils Baroïr à la cour de Ninive, avec de riches présens pour corrompre les ministres et les favoris. Arbace ou Varbace, Mède de nation, l'un des officiers de la garde du palais impérial, fut le premier gagné par les

(1) Moyse de Korene, liv. 1, ch. 31. Ciamcian, liv. 1, ch. 8.

présens du roi d'Arménie. L'objet de la mission de Baroïr n'était pas encore pleinement rempli, on n'avait encore arrêté aucun plan, lorsque Sgaorti vint à mourir. Baroïr retourna en Arménie, prendre possession de la couronne. Puis il mit ce pays dans un état respectable; il disciplina ses soldats, et combina sans cesse les moyens de faire éclater une conjuration vaste, et capable de renverser à coup sûr cet empire colossal, qui pesait depuis des siècles sur l'Asie et l'Afrique.

Les états dépendans ou tributaires d'Assyrie avaient plusieurs fois tenté de secouer le joug de la métropole ; mais des obstacles imprévus et trop puissans pour être surmontés, avaient toujours fait échouer leur entreprise.

Depuis long-temps les monarques de Ninive, ensevelis au fond de leurs palais parmi leurs concubines et leurs eunuques, ne s'occupaient que des plaisirs et des jouissances de la vie. Sardanapale, ou Touos Concoleros, le dernier des empereurs assyriens, était un prince sans esprit, sans mœurs, sans caractère, tellement abruti par la débauche (1), qu'il n'avait plus la force de penser ni d'agir. Il était devenu l'opprobre des hommes, et un objet d'indignation pour tous les

(1) Just., liv. 1, ch. 3. Nicolas de Damas, in Excerp. Moyse de Korene, liv. 1, ch. 20. Vales, liv. 1.

peuples asservis. Le mécontentement était général. Le désordre, l'indiscipline et la dissolution faisaient de jour en jour des progrès plus alarmans. La garnison de Ninive était composée de soldats de différentes nations, d'Assyriens, de Mèdes, d'Atropatans, de Babyloniens et de ceux fournis par les états héréditaires de l'empire. Chacun de ces peuples envoyait presque tous les ans un régiment de troupes. Ces soldats étrangers se trouvaient extrêmement humiliés de servir Sardanapale, le plus vil des hommes.

Toutes ces circonstances réunies contribuèrent à accélérer la chute d'un empire que la vétusté et la dissolution rendaient déjà caduque.

Arbace, chef de la légion Mède à Ninive, avait déjà été associé à ce projet par Baroïr, lors du voyage de ce dernier dans la capitale d'Assyrie. Mais cet officier, au bout d'un an, ayant fini le temps de son service, s'était retiré dans la Médie. Le roi d'Arménie ne discontinua pas d'entretenir des intelligences avec lui, pour l'engager à soulever ses compatriotes ainsi que les Perses.

Bélésis, autre chef d'une troupe babylonienne à Ninive, et Paramaz, l'un des premiers eunuques de Sardanapale, indignés de la vie infâme de leur maître, s'étaient ligués avec Baroïr. Ils invitèrent eux-mêmes le général Mède à s'unir à eux, et le déterminèrent à agir sans délais.

Il est bon d'observer ici que la Médie formait une des provinces les plus importantes de l'empire Assyrien, soit à cause de la bravoure de ses habitans, ou de leur attachement au trône de Ninive. Arbace, homme plein d'esprit et de talens militaires, jouissait d'une grande considération parmi ses concitoyens ; il était adoré des soldats et estimé des principaux de l'empire. Sa réunion avec les conjurés était nécessaire pour exécuter un projet aussi difficile. Cependant le général Mède, sujet fidèle et respectueux, malgré le tableau hideux des désordres de Sardanapale, que les conjurés ne cessaient de lui mettre devant les yeux, conservait encore un reste d'attachement et de respect pour la personne de son maître. Avant de prendre une part active à cette ligue formidable, il voulut s'assurer par lui-même si Sardanapale était réellement aussi méprisable qu'on le publiait. Pour cet effet, il fit le voyage d'Ecbatane à Ninive. Paranaz l'introduisit dans le palais; il y vit Sardanapale en habits de femmes, le visage, les yeux et les sourcils peints, portant sur la tête les plus frivoles ornemens du sexe, assis entre les bras de ses concubines, se livrant aux excès de la plus crapuleuse et dégoûtante débauche. Arbace s'arma de courage pour supporter quelques instans la vue d'un spectacle aussi capable de blesser les regards d'un homme hon-

nête. Il en sortit avec les transports de la plus vive indignation, et, sans plus hésiter, il jura la perte de Sardanapale et le renversement de son trône. Il s'empressa de s'associer au projet des conjurés, qui cherchaient à secouer le joug honteux de l'infâme Sardanapale. Ces conspirateurs firent un traité préliminaire, et se garantirent réciproquement l'exécution des conditions suivantes, savoir : que Bélésis aurait le gouvernement de Babylone; Arbace, celui de Médie et de Ninive; et le roi d'Arménie, l'indépendance absolue, avec l'exemption du tribut qu'il était tenu de payer aux Assyriens; qu'il porterait le diadême royal dont Sémiramis avait dépouillé sa famille, et dont Béroïr paraissait très-jaloux.

Ces conventions arrêtées, les conjurés employèrent une année entière à faire leurs préparatifs. Ils levèrent une armée de près de 400,000 hommes, et vinrent assiéger la ville de Ninive. Sardanapale, effrayé de la nombreuse multitude de soldats ennemis qui l'environnaient, se cacha au fond de son palais. Cependant ses eunuques et ses valets le déterminèrent à se mettre à la tête de ses troupes, et à se présenter devant les rebelles.

Ce lâche empereur sortit pour un môment de sa profonde léthargie, commença par mettre en sûreté ses trésors, puis parut sur le champ de

bataille. Les soldats assyriens, encouragés par la présence de leur souverain, combattirent vaillamment, et repoussèrent l'armée des conjurés jusqu'à 60 stades de Ninive. Là, les ennemis élevèrent des retranchemens, où ils se renfermèrent, et au bout de quelques mois ils revinrent sous les murs de Ninive. Le monarque assyrien, qui était déjà retombé dans ses anciens désordres, sortit une seconde fois à la tête de son armée, et repoussa les rebelles jusqu'aux montagnes de la Mésopotamie. Les confédérés ne perdirent point courage; ils tentèrent deux autres attaques : dans la première, ils eurent le dessous; Arbace même y reçut une légère blessure. Avant de tenter la quatrième attaque, Baroïr, Bélésis et Arsace tinrent un conseil de guerre pour aviser aux moyens de faire venir de nouvelles troupes de leurs provinces respectives, et d'attirer dans leur parti les différens satrapes de l'empire. Ils parvinrent à renforcer leur armée par le corps de réserve et les troupes auxiliaires qu'on leur envoya. Après quoi ils fondirent de nouveau sur Ninive, s'emparèrent de ses alentours jusqu'à ses remparts, et l'assiégèrent sur plusieurs points. Au bout de trois ans de siége, le Tigre se déborda, renversa les remparts, et inonda presque la moitié de la ville. Sardanapale, effrayé de ce nouveau désastre, perdit

tout-à-fait l'espoir du salut. En conséquence, il fit construire un vaste bûcher pour lui, ses concubines et ses trésors, et y fit mettre le feu. Les ennemis entrèrent avec les flots dans Ninive, renversèrent le trône, et s'emparèrent sans résistance du gouvernement (1).

Ainsi finit, l'an 747 avant J.-C., cet empire d'Assyrie, l'un des plus étendus, des plus puissans qui aient jamais existé, après avoir duré l'espace de 1607 ans, depuis sa fondation par Bélus, jusqu'à son renversement par les mains de ses propres vassaux.

Les états héréditaires de cet empire immense s'étendaient depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique, et depuis la Mésopotamie jusqu'aux limites orientales de la Perse, près des Indes; c'est-à-dire qu'ils comprenaient la Médie, la Bactriane, la Perse, la Babylonie et quelques autres provinces gouvernées par des satrapes, qui n'étaient pourtant pas toujours à vie, ni héréditaires, et quelquefois pas même naturels du pays. Les états tributaires étaient l'Arménie, la Cappadoce, la Phrygie, l'Egypte, l'Ethiopie et quelques autres contrées, qui formaient autant d'états à part, indépendans dans leur administration. Ils étaient

---

(1) *Ibid.* Diodore de Sicile, liv. 2, ch. 7. Jean le Catholicos, Hist. ancienne d'Arm. Ciamcian, liv. 1, ch. 10.

seulement tenus de payer à l'empereur d'Assyrie des tributs annuels, et à lui fournir leur contingent de troupes dans les temps de guerre. L'administration civile et politique des états propres, dépendait immédiatement et absolument de l'empereur. Les peuples de ces états étaient obligés de lui envoyer tous les revenus de leur pays, de lui fournir des troupes en temps de guerre, et tous les trois ans un nombre de soldats proportionné à la population, pour la garde de la capitale et du palais impérial.

La victoire décidée en faveur des conjurés, ils entrèrent en triomphe avec leur armée dans la capitale d'Assyrie, se partagèrent les dépouilles du trône échappées à l'incendie, et se mirent en devoir d'exécuter les articles du traité qu'ils avaient conclu entr'eux. Baroïr, suivant la convention, fut reconnu et couronné roi absolu et indépendant. Il retourna en Arménie avec son armée, et la portion des trésors de l'empereur qui lui était échue en partage.

CHAPITRE VI.

Histoire de Cyrus. — Chute de l'empire des Mèdes. — Fondation de l'empire des Perses.

XÉNOPHON, dans son roman sur la vie de Cyrus, a si souvent mêlé le vrai avec le faux, qu'il est parvenu à rendre suspects beaucoup d'événemens politiques et militaires, et même jusqu'à la fameuse retraite des dix mille, qui fut son propre ouvrage. Il place la Chaldée dans l'Arménie ; il met le règne du fils avant celui du père. Dans les deuxième et troisième livres des Institutions du grand Cyrus, il rapporte un grand nombre d'anecdotes, de noms de personnages, de faits historiques et géographiques, qui, pour la plupart, n'ont jamais existé que dans son imagination. On y voit une confusion générale dans l'ordre chronologique et généalogique. Lorsque l'éloquent disciple de Socrate était occupé à composer son roman philosophique et moral sur la vie du grand Cyrus, dans la chaleur de la composition, il se mettait peu en peine de l'exactitude et de la vérité des faits. Il ne s'appliquait qu'à répandre dans ses récits un charme inexprimable, et à raconter des choses si agréables, qu'en les lisant on voudrait qu'elles fussent arrivées. Pour

dissiper les nuages que cet illustre écrivain a répandus sur l'histoire, nous allons rétablir les faits tels qu'une constante tradition les a conservés en Orient, tels aussi que les rapportent les écrivains arméniens. Ce que nous apprennent les auteurs grecs sur la naissance et l'éducation de Cyrus, est bien différent de ce que nous allons rapporter.

Peu après la destruction de l'empire assyrien, parut avec éclat sur l'horizon politique de l'Asie, le grand Cyrus. Parmi les puissances de l'Orient, il ne trouva que celle d'Arménie digne d'être associée à ses grands desseins. Il rechercha l'amitié de Tygrane Ier, roi d'Arménie ; et c'est ce monarque qui lui donna les premiers secours qui lui servirent à développer son courage et ses talens militaires. Cyrus lui dut une partie de la gloire d'avoir fondé le plus vaste empire du monde. Voici ce que nous apprennent les annales de l'Orient, sur ce héros si fameux dans l'histoire sacrée et profane.

Cambyse, satrape d'Astyage en Perse, eut de sa femme Manthan, fille du roi mède, un enfant mâle nommé Cyrus. Cet enfant, d'un extérieur imposant, était un prodige d'esprit et de vivacité. Dès l'âge de dix ans, il fut envoyé par son père à Ecbatane, pour être élevé à la cour. Cyrus fit de grands et rapides progrès dans les sciences militaires et politiques. Ses raisonnemens, ses conseils, ses connaissances déconcer-

taient les plus savans et les plus expérimentés. Arbage, l'un des ministres d'Astyage, à qui Cambyse avait recommandé le jeune Cyrus, voyant les progrès que faisait son élève et les grandes espérances qu'il donnait, s'appliqua avec le plus grand zèle à cultiver tant d'heureuses dispositions. Cet Arbage eut le malheur de perdre un fils qui périt par la piqûre d'un serpent, et qui était du même âge que Cyrus. Dès ce moment, le ministre regarda le jeune persan comme son propre fils. Il se plaisait à le mener souvent avec lui, et à le conduire auprès de son épouse, qui chérissait tendrement cet aimable enfant. Cependant Cyrus, après avoir fini ses études, se rendit aux ordres de son père qui l'appelait auprès de lui.

Tygrane, instruit des rares talens et du mérite de Cyrus, l'invita à venir à la cour d'Arménie; et quand il y fut, le roi lui donna en mariage une de ses sœurs, nommée Bergiah, l'an 560 avant l'ère vulgaire. Tout le temps que Cyrus passa en Arménie, il se livra à la chasse et aux exercices militaires avec son beau-frère, puis retourna en Perse avec sa femme. Au bout d'un an environ, Cambyse vint à mourir. Arbage, qui était fort attaché au jeune Cyrus, obtint pour lui auprès d'Astyage, le gouvernement satrapal de son père. Dès que Cyrus se vit à la tête de l'administration civile de la Perse, il songea sé-

rieusement à soustraire sa patrie au joug des Mèdes. Son ame altière ne pouvait souffrir la dépendance. Il était pourtant encore trop faible, et il manquait de moyens assez puissans pour entreprendre ses vastes projets. L'alliance qu'il avait contractée avec le roi d'Arménie, fut le fondement de sa grandeur future. Il obtint de Tygrane la promesse de tous les secours dont il aurait besoin. Dès que Cyrus se crut en état de mesurer ses forces avec celles d'Astyage, il se fit proclamer prince indépendant et roi absolu de la Perse.

Astyage, roi des Mèdes, n'avait point la valeur en partage; mais il possédait au suprême degré l'art de la dissimulation et les raffinemens d'une fourbe politique. Il s'apperçut bien que Cyrus avait un puissant appui dans son beau-frère, et que, malgré son audace, son esprit et son autorité, ce jeune satrape n'aurait jamais osé arborer de lui-même l'étendard de la révolte, s'il ne s'était senti appuyé. Voyant qu'il ne pouvait repousser la force par la force, il imagina la plus lâche et la plus noire des trahisons pour se défaire de ses deux rivaux. Ainsi, dans le dessein d'opposer une digue aux progrès de Cyrus, en lui enlevant son appui, Astyage résolut de faire périr Tygrane. Il convoqua à cet effet son conseil, pour y mettre en délibération les moyens d'exécution de ce projet, dans lequel une mauvaise combinaison,

la maladresse et la moindre indiscrétion pouvaient compromettre la sûreté de l'empire.

Les favoris du prince lui conseillèrent d'abord de faire une levée considérable d'hommes dans toutes les provinces ou satrapies, de demander du secours aux rois ses alliés, particulièrement à Crésus, roi de Lydie, son beau-frère, pour former une armée formidable. Astyage observa qu'avec un tel plan on pouvait à la vérité arrêter quelque temps les progrès de l'ennemi ; mais qu'on n'était pas sûr de pouvoir vaincre à la fois deux rivaux si redoutables ; qu'en pareille conjoncture il fallait non-seulement former une armée considérable, mais encore trouver des moyens infaillibles de perdre sans ressource ces deux dangereux ennemis ; qu'il fallait opprimer Cyrus par la force, et se défaire de Tygrane par une ruse habilement concertée. Rien, dit-il, ne peut mieux mettre en défaut la prévoyance d'un ennemi, déranger le plan qu'il a formé contre nous, et assurer sa perte, qu'une trahison couverte du masque de la franchise et de la bonne amitié. Sans crédit, sans argent, sans armée, il me suffira de demander en mariage Tygranuhi, sœur aînée du roi d'Arménie. Quand je l'aurai obtenue, il me sera facile d'avoir avec le frère des liaisons plus intimes, de corrompre sa famille ou ses favoris, et de le faire périr par le poignard ou le poison.

Ce noir projet, digne conception d'un prince aussi scélérat, fut approuvé par son lâche conseil. En conséquence, Astyage écrivit la lettre suivante à Tygrane, pour lui demander sa sœur en mariage.

« Mon frère, tu sais que la plus grande faveur » que les dieux puissent accorder aux princes, » c'est un grand nombre d'amis sages et vaillans: » c'est le plus sûr moyen d'arrêter les brigan- » dages de l'ambition, de détourner les coups » dont nous menace la vengeance des méchans, » d'empêcher les téméraires efforts des envieux, » de bannir la discorde de nos états, de main- » tenir le bon ordre au dedans, et de faire res- » pecter notre autorité au dehors. Convaincu que » tant d'avantages sont les fruits d'une amitié » réciproque, j'ai résolu d'en resserrer les liens » avec toi de la manière la plus étroite. Tu assu- » reras notre bonheur mutuel en m'accordant » en mariage ton aimable sœur, la belle Ty- » granuhi. Si tu agrées ma demande, sois assuré » que cette princesse sera la reine des reines.

» Je te souhaite une grande prospérité.

» Ton frère ASTYAGE, roi » (1).

Tygrane, qui ne se doutait nullement de la perfidie d'Astyage, fit une brillante réception aux

(1) Moyse de Korene, liv. 1, ch. 26.

ambassadeurs du roi mède, et accepta sa proposition. Quand tous les arrangemens préliminaires furent pris, qu'on fut d'accord, les deux futurs époux se rendirent sur les frontières de leurs états, et le mariage se célébra avec toute la pompe et la dignité convenables. Astyage, pour mieux déguiser le plan qu'il avait formé contre les jours de Tygrane, ordonna que sa femme Tygranuhi fût regardée comme la première personne de ses états. Il voulut que toute la cour dépendît d'elle et obéît à ses ordres : il feignit de l'aimer plus qu'aucune autre femme. Il l'admettait à ses conseils privés, et lui confiait même l'administration de son royaume.

Un jour, conversant avec elle, Astyage fit tomber le discours sur Cyrus, qui avait fait révolter la Perse contre lui, et sur Tygrane qui paraissait être d'intelligence avec Cyrus. Afin d'inspirer à son épouse la haine qu'il portait à Tygrane, il lui dit : « Zaruhi ta belle-sœur, reine d'Arménie, a, par jalousie contre toi, concerté l'alliance de ton frère avec Cyrus, pour parvenir enfin à envahir mes états, nous faire périr et régner sur la Médie. L'ambition de Zaruhi est de se voir un jour reine de ces contrées. » Ensuite il lui déclara qu'il fallait se décider ou à se voir bientôt chassés du trône et périr par une mort cruelle, ou prévenir ces malheurs en faisant périr leurs ennemis eux-

mêmes, et sur-tout son frère, qui préparait sourdement la ruine du royaume de Médie.

La vertueuse Tygranuhi fut saisie d'horreur en apprenant le dessein criminel de son mari. Cependant, dans l'intention de pouvoir se rendre utile à son frère, elle se contraignit et fit paraître une indifférence qui n'était pas dans son cœur. Elle répondit avec tranquillité à Astyage, et ne montra d'émotion qu'en lui témoignant le plus vif intétêt pour la conservation de sa personne. Mais, sans perdre un moment, elle se hâta d'informer son frère par des voies sûres et secrètes, de tout ce qu'elle venait d'apprendre.

Après avoir fait cette confidence à la reine, Astyage se crut à la veille de mettre à exécution son projet contre Tygrane. Il lui envoya donc un message pour l'inviter à une entrevue sur les frontières de leurs états respectifs, où ils devaient traiter d'objets intéressans et de nature à ne pouvoir être confiés ni au papier ni à la discrétion d'un envoyé. Tygrane, averti par sa sœur du dessein criminel d'Astyage, lui fit cette réponse : « J'irai au-devant d'Astyage, non pour une en» trevue, mais pour me battre. »

Quoique le roi d'Arménie eût toujours ses armées sur le pied de guerre, et qu'il eût pu marcher immédiatement contre la Médie, néanmoins, pour tirer de l'ennemi une vengeance plus cer-

taine et plus terrible, il manda à Cyrus, alors occupé à soumettre les différens peuples de la Perse, tout ce qu'il venait d'apprendre, et l'invita à tourner ses armes contre le prince des Mèdes. Tygrane commença par fortifier ses frontières pour se mettre à l'abri d'une invasion de la part du roi de Lydie, allié et beau-père d'Astyage; il fit une levée considérable de soldats dans la Cappadoce, la Géorgie, l'Albanie et le mont Caucase: puis il marcha à la tête d'une armée formidable contre la Médie. Les deux armées ennemies se rencontrèrent sur les frontières de l'Atropatanie. Astyage tenta plusieurs fois de livrer bataille; mais Tygrane, qui voulait attendre l'arrivée de Cyrus, et qui d'un autre côté craignait d'irriter Astyage tant que sa sœur serait encore en Médie, resta cinq mois entiers sur la défensive, se bornant à amuser l'ennemi par quelques légères escarmouches, jusqu'à ce qu'il fût assuré de porter un coup décisif et de sauver Tigranuhi. En effet cette princesse, déguisée en homme, échappa à la vigilance des gardes et se rendit auprès de son frère.

Peu après l'arrivée de sa sœur, Tygrane apperçut Cyrus à la tête d'une armée nombreuse qui venait de triompher de différens peuples révoltés, et qui était impatiente de se signaler par de nouveaux combats. Alors on chercha de part et d'autre à en-

gager l'action. Cyrus tenait en bride l'aile gauche de l'ennemi; Tygrane cherchait à faire rétrograder les Mèdes pour occuper une position extrêmement avantageuse pour les armées perso-arméniennes. Pour fatiguer l'ennemi, les confédérés firent des attaques partielles sur différens points, s'emparèrent de quelques hauteurs, et firent semblant de vouloir se reposer quelques jours. Tandis que l'armée mède, tranquille spectatrice de ces mouvemens, restait dans sa position, les Perso-Arméniens la surprirent pendant la nuit, fondirent sur elle avec impétuosité, en firent un horrible carnage, et la poursuivirent jusqu'aux portes d'Ecbatane. Astyage eut à peine le temps de se retirer dans son palais. L'ennemi assiégea la capitale, et la força bientôt à se rendre. Les troupes perso-arméniennes la prirent d'assaut, et mirent tout à feu et à sang. Astyage se voyant au moment de perdre la vie et l'empire, prit le parti de se sauver. Tandis que les conquérans étaient occupés au pillage et à exercer, à la honte de l'honneur et de l'humanité, les droits barbares des vainqueurs, il parvint à s'évader. Il se retira sur les frontières de l'Hircanie, rassembla les débris de ses armées, et vint de nouveau rejoindre l'ennemi. Les princes perso-arméniens qui ignoraient la fuite d'Astyage, tourmentaient ses favoris et la famille royale pour savoir l'endroit où était caché

leur maître, ou du moins pour leur montrer son cadavre, en cas qu'il fût mort; quand tout-à-coup ils apprennent l'étonnante résurrection d'Astyage, qui, à la tête d'une nouvelle armée, venait surprendre les vainqueurs d'Ecbatane.

Alors Cyrus et Tygrane, laissant un certain nombre de troupes dans la capitale de Médie pour y contenir les habitans, marchent en diligence au-devant d'Astyage, et livrent une bataille générale aux pieds du mont Hircanien. Astyage, malgré la faiblesse de son armée, fit des prodiges de valeur; il se battit en désespéré, et rendit long-temps la victoire incertaine. Dans la chaleur du combat, tandis que les deux armées se battaient pêle-mêle, ce prince infortuné reçut au milieu des rangs le coup fatal de la main de Tygrane lui-même, qui lui fendit la tête d'un coup de hache et l'étendit mort sur le champ de bataille. Les soldats mèdes, instruits de la mort de leur maître, perdirent courage, prirent la fuite, ou se rendirent à la discrétion des vainqueurs (1).

Cyrus, petit-fils d'Astyage, devint par cette victoire souverain légitime de Médie, et se mit en possession du trône, dont il était déjà héritier présomptif. Tygrane, satisfait d'avoir détruit un

(1) Moyse de Korene, liv. 1, ch. 27, 28. Ciamcian, liv. 1, ch. 12.

ennemi redoutable et d'avoir assuré la souveraineté à sa sœur et à son beau-frère, ne prit pour sa part dans cette conquête, que les trésors d'Astyage et dix mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Argenis, dernière femme de ce prince, ses deux fils Darius et Ciaxare, tous ses autres enfans et concubines. Tygrane en fit plusieurs colonies, qu'il envoya dans les plaines orientales du mont Ararath. Il donna à la belle Argenis un village entier bâti sur les ruines d'une ancienne ville. Cette princesse reçut une pension proportionnée à son rang. Le roi d'Arménie poussa encore plus loin les égards envers cette jeune reine; il fit bâtir un temple en ce lieu, et y établit des prêtres mèdes pour adorer les dieux de la Médie.

Tygrane n'oublia pas non plus ce qu'il devait à sa sœur Tigranuhi. Pour la consoler de ses malheurs, il la remaria à un prince arménien nommé Charcoh; il fit bâtir en son honneur une superbe ville nommée Tigranocerte, et lui abandonna les revenus de cette ville et de ses dépendances. Les descendans de cette reine nommée *Osdandun, maison libre*, étaient les héritiers présomptifs de la couronne. Cette famille s'est conservée jusqu'au dixième siècle (1).

(1) *Idem.* liv. 1., ch. 29.

Peu après la chute du royaume de Médie, Crésus, beau-frère d'Astyage et roi de Lydie, se mit en mouvement ; il leva une armée nombreuse pour se venger de Cyrus et de Tygrane. Avant de marcher à l'ennemi, il consulta l'oracle sur le résultat de la guerre qu'il allait entreprendre. La pythonisse, messagère d'Apollon, répondit que *si Crésus passait le fleuve Halys, il détruirait une puissance.* Ce prince prit cette réponse équivoque pour un bon augure de son entreprise. Au lieu de penser qu'il allait détruire sa propre puissance, il crut qu'il allait renverser celle de ses ennemis. Dans cette confiance, il marche à la tête d'une armée nombreuse. Le roi de Babylone, son allié, lui envoie des renforts considérables. Tandis que les princes perso-arméniens se disposent à partir de la Médie pour aller punir l'audace de Crésus, Tygrane tombe malade. Il est obligé de retourner dans sa résidence pour se rétablir. Pendant son absence il confie à son fils Vahak le commandement de ses troupes, qui consistaient en cent quarante mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Ce jeune prince et Cyrus marchent à la tête de leurs armées, contre Crésus qui semble vouloir conquérir les états de ses deux rivaux. On livre bataille, et malgré un carnage affreux de part et d'autre, le choc dure plusieurs jours : Crésus, quoique réduit aux der-

nières extrémités, veut encore se défendre, fondé sur l'espoir du sort heureux qu'il croyait lui être assuré par l'oracle; mais à la fin, entièrement épuisé, pour ne pas succomber tout-à-fait, il rallie ses troupes dispersées et se retire à Sartie pour y passer l'hiver.

Les armées perso-arméniennes, informées que Crésus s'est retiré dans cette ville pour y réparer ses forces et recommencer la guerre au printemps, vont l'y surprendre. Alors Crésus sort de cet asile, prend le commandement d'un corps nombreux de cavalerie, et va arrêter les progrès que l'ennemi faisait sur ses terres. Cyrus, pour rendre inutiles les efforts de Crésus, et hâter le retour de la victoire, forma une avant-garde de chameaux d'une grosseur extraordinaire. Les chevaux de Crésus, effrayés à la vue de ces bêtes énormes, reculèrent d'abord et se heurtèrent, puis restèrent immobiles, sans qu'il fût possible de les faire avancer; de sorte que les soldats furent obligés d'en descendre ou de rétrograder. L'armée perso-arménienne profita de cette circonstance pour les poursuivre avec vigueur; elle les mit bientôt en déroute, les tailla en pièces et les poussa jusqu'aux portes de Sartie, qu'elle prit après quatorze jours de siége (1).

(1) *Idem.* Hérodote, liv. 1, ch. 70, 90. Xénophon, liv. 3, 7. Diodore, liv. 13. Justin, liv. 1, ch. 7.

Après la conquête de la Lydie et de toute l'Asie mineure, les troupes perso-arméniennes, sous les ordres de Cyrus et de Vahak, tournèrent leurs armes victorieuses contre Nibonide, roi d'Assyrie et de Babylonie. Tygrane, qui venait de recouvrer la santé, rejoignit Cyrus sur les frontières de la Mésopotamie avec une armée toute fraîche, composée de 20,000 hommes de cavalerie et de 35,000 d'infanterie. Ces deux souverains méditaient depuis long-temps la ruine de Babylone. Sachant que ses remparts et sa position la rendaient imprenable, ils avaient eu soin de vivre en bonne intelligence avec son roi, afin qu'il ne se doutât point de leur projet : ils avaient profité des facilités que leur donnaient les liaisons qu'ils entretenaient avec ce prince, pour gagner les chefs de sa garde et les premiers favoris. Cependant, malgré tous ces moyens, malgré leurs préparatifs immenses et leur grande armée qui montait, dit-on, à 375,000 hommes, ils eurent beaucoup de peine à assurer la chute de ce royaume et à s'emparer de la capitale. Nabonide, de son côté, voyant qu'il lui était impossible de résister à l'audace et aux forces de ses ennemis, leur abandonna ses provinces, et se renferma dans Babylone avec des provisions pour plusieurs années. Il croyait par-là s'assurer la vie et la conservation de son titre de roi.

Les armées perso-arméniennes continuèrent leur marche sans obstacle, jusque sous les murs de Babylone, dont elles interceptèrent les communications avec les provinces. Après deux ans de siége, voyant qu'il leur était impossible de prendre cette ville de vive force, elles firent creuser un bassin très-vaste, et par le moyen d'un canal, y détournèrent les eaux de l'Euphrate qui traversait la ville. Sitôt que le fleuve commença à devenir guéable, les armées perso-arméniennes y entrèrent de deux côtés. Guidées par des espions, elles parvinrent jusqu'aux quais de la ville pendant la nuit. C'était un jour de réjouissance publique à Babylone; la cour et les habitans avaient célébré la fête de Bélus, et la journée s'était passée en festins et en plaisirs. Les soldats placés en sentinelle, la plupart ivres ou endormis, restaient immobiles dans leurs postes : les ennemis se répandirent facilement par-tout, et pénétrèrent jusque dans le palais. Nabonide, homme faible et sans caractère, voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir, et qu'il allait perdre ses trésors, ses femmes et la vie, se rendit à discrétion, abdiqua la couronne, remit ses états aux vainqueurs, dont il reconnut lui-même l'autorité, et se retira dans une des provinces de la Cappadoce arménienne, sous la surveillance de Tygrane (1).

(1) Hérodote, liv. 1. Xénophon, Cyropédie, liv. 7.

Après la conquête de Babylone et du royaume d'Assyrie, les deux rois conquérans se partagèrent les dépouilles de l'ennemi, l'or, l'argent et les statues de différens métaux qui en faisaient partie. Tygrane eut les deux tiers de ces trésors, et Cyrus le reste. Ils convinrent que ces contrées nouvellement conquises, ne feraient partie du domaine d'aucun d'eux, mais formeraient un royaume tributaire de la Perse, qui serait gouverné par Darius, fils d'Astyage, prisonnier en Arménie, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut.

Tygrane retourna dans sa capitale, emmenant avec lui son armée chargée d'un riche butin; et Darius vint gouverner l'Assyrie et la Babylonie en qualité de roi tributaire de Cyrus. Au bout de deux ans, soit que ce nouveau souverain voulût se rendre indépendant, soit que par des conseils perfides il eût été engagé dans de fausses démarches qui pussent donner à Cyrus occasion de faire de ses états une conquête légitime et d'y régner seul, Darius déclara la guerre à Cyrus, qui vint une seconde fois en Assyrie avec une armée formidable, fit la conquête de ces contrées, tua Darius sur le champ de bataille, et

---

Bérose, Abydène et Mégasthène dans Eusèbe, Prep. Evang., liv. 9. Ciamcian, liv. 1, ch. 13.

se déclara empereur d'Assyrie, de Babylonie, de Médie et de la Perse, l'an 534 avant J.-C. Telle fut l'origine de ce nouvel empire, qui commença sous le plus grand des héros qui eussent encore existé, et ne finit qu'avec le plus grand homme qu'ait jamais produit l'Orient. La mort d'Alexandre-le-Grand et la chute de l'empire des Perses, datent de la même époque.

CHAPITRE VII.

Sur l'origine des Arméniens.

Les notions que l'on a en Europe sur l'histoire et les antiquités d'Arménie, sont peu étendues, et la plupart fausses. Les Grecs sont les premiers qui aient parlé des Arméniens et des autres peuples d'Orient; mais ils n'en rapportent que quelques faits dénaturés. Ils ne parlent jamais des étrangers, qu'aussitôt les préjugés nationaux n'offusquent les lumières de leur esprit et ne corrompent l'équité de leurs jugemens. Ils ont écrit que l'Arménie avait été peuplée par un certain personnage originaire de la Thessalie, nommé Armenus, l'un des compagnons du navigateur Jason; que la Médie avait eu pour fondateur Méduse, fils de cet être imaginaire Jason; que

les Géorgiens, les Albaniens et les autres peuples orientaux tiraient leur origine de ce héros chimérique. D'autres rapportent que les Arméniens sont des colonies de la Syrie, de l'Arabie ou de la Phrygie (1).

Erreurs des Grecs sur l'origine des Orientaux.

Tout ce qu'ils ont dit sur l'origine des Orientaux au-delà du fleuve Halys, jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand, n'est qu'un tissu de fables, de conjectures et de mensonges. Comme les écrits de ces auteurs n'ont point passé par le creuset d'une critique sévère, et ne sont pas le fruit d'une recherche pénible, il n'est point rare d'y trouver des assertions qui se croisent, se choquent et se détruisent les unes les autres. Ils rapportent sans choix des événemens politiques, militaires et religieux de l'histoire des Arméniens, des Mèdes, des Perses et autres peuples, qui sont arrivés avant la navigation de Jason, et qui par conséquent détruisent la fable de leur primogéniture.

---

(1) Justin, liv. 42, ch. 2, 3. Hérodote, liv. 7, ch. 73. Eudoxe, ap. Strabon, liv. 11. Diodore, liv. 4, Pline, liv. 6, Tacite, Annal., liv. 6, chap. 34. Joseph, ant. jud., liv. 1, ainsi que Syncelle, Cedrene, Zonare, Eusèbe, Hyppolite Portuense, Dionyse Barsacip, dans Asseman, tom. 1, ch. 32.

La fondation des anciennes villes de Babylone, de Ninive, d'Ecbatane, d'Armavir et de Nacgiovan, suffirait pour démontrer l'antériorité des peuples orientaux, et démentir les orgueilleuses fictions des poètes et des historiens grecs sur l'origine de ces nations.

Les fameuses expéditions de Haïk et de Bélus, d'Aram, de Ninus et de Sémiramis; les monumens durables qu'élevèrent les souverains d'Assyrie et d'Arménie; l'invention de l'écriture, de la gravure, de l'exploitation des mines, qui sont encore d'une date antérieure au règne de ces derniers princes; les progrès du luxe, le raffinement du goût, la multiplicité des instrumens de guerre et les commodités de la vie; l'établissement du culte religieux, des temples et des pontifes, des spectacles publics, des observatoires astronomiques; quantité d'arts mécaniques, la police civile et militaire, l'ordre domestique dans les familles, sont une preuve évidente que dans ces siècles reculés les Asiatiques étaient déjà parvenus au plus haut degré de civilisation, lorsque le nom même des Grecs était encore ignoré.

Les scholiastes et les historiens modernes ont ajouté aux fables grecques de nouveaux systêmes également insoutenables, sur l'origine et l'antiquité des Orientaux. Ils confondent les noms, les temps, les faits et les lieux. A les entendre, l'Ar-

ménien, le Syrien et l'Arabe ne sont réellement qu'une même nation parlant la même langue (1). Cette assertion est trop absurde pour mériter une réfutation sérieuse.

Origine du gouvernement monarchique en Arménie.

Les anciens et les modernes ne s'accordent point sur la véritable époque de l'établissement d'une monarchie chez les Arméniens. Reineccius et plusieurs autres fixent l'établissement de la première monarchie arménienne, par Artaxias et Zadriadès, vers l'an 220 avant l'ère vulgaire. Cependant nous allons démontrer par le témoignage même des historiens étrangers, que l'origine du gouvernement monarchique de ce pays est aussi ancienne que celle du gouvernement d'Assyrie.

Preuves.

L'abbé Barthélemi, dans une dissertation sur une médaille antique de Xerxès, roi d'Arsamorate, pays situé dans la petite Arménie, prouve l'établissement de la monarchie dans ces contrées avant la révolte d'Artaxias et de Zadriadès contre

(1) Strabon, liv. 1, pages 4 et 42.

les Séleucides, pour s'emparer du royaume d'Arménie (1).

Pline rapporte que l'Arménie fut autrefois divisée en plusieurs petits gouvernemens monarchiques (2).

Par un passage de Diodore de Sicile, on voit que l'Arménie avait un roi vers l'an 300 avant l'ère vulgaire, et que ce roi, nommé Ardoate, donna des secours à Ariarathe III, roi de Cappadoce (3).

Xénophon, dans sa Cyropédie, parle de Tygrane Ier. et de son père Erovante, rois d'Arménie, contemporains du grand Cyrus, qui vivait plus de 550 ans avant l'ère vulgaire (4).

Le prophète Jérémie, qui florissait environ 625 ans avant la même ère, parle du royaume d'Arménie en ces termes : *Annunciate contrà eam regibus Ararat, Menni et Ascenez* (5).

Diodore de Sicile, en parlant des expéditions de Ninus, cite un roi d'Arménie qui fut vaincu et rétabli sur son trône par ce souverain d'Assyrie. Le temps où vivaient ces deux princes, et l'époque de cet événement, datent, suivant les chronolo-

(1) Mémoires de l'acad. des Ins., tom. 21, page 404.
(2) Pline, liv. 6, ch. 9.
(3) Diodore de Sicile, liv. 31.
(4) Xénophon, liv. 2, 3, 4, 6, 8.
(5) Jérémie, ch. 51, vers. 27.

gistes, de l'an 1820 avant l'ère vulgaire. Ce rapport, quoiqu'inexact et différent de celui des historiens d'Arménie, prouve cependant qu'il y avait dans ces temps éloignés un gouvernement monarchique en Arménie (1).

Ces témoignages, auxquels on en pourrait ajouter beaucoup d'autres, laissent appercevoir quelques traces de la vérité à travers mille contes absurdes et mille contradictions révoltantes : ils prouvent que les Grecs et les Romains étaient peu instruits de l'histoire d'Orient. C'est donc rendre un grand service à la république des lettres, que de lui faire connaître une histoire suivie de ces belles contrées. Voici ce que nous apprennent les auteurs arméniens sur l'origine de leur nation.

Haïk, fondateur de la monarchie arménienne.

La monarchie arménienne, fondée par Haïk, contemporain de Bélus, date de l'an 2352 avant l'ère vulgaire (2). Depuis cette époque éloignée jusqu'à nos jours, les historiens de ce pays ne rapportent rien qui blesse les mœurs, les usages, la vraisemblance, qui choque la raison ; qui ne

(1) Diodore de Sicile, liv. 2.

(2) Mar-Ibas de Cadina dans Moyse de Korene, liv. 1, ch. 9, 10. Jean Catholicos, Hist. anc. d'Arm. Samuel chronol., et plusieurs autres.

soit en même temps conforme à l'ordre chronologique et aux histoires très-imparfaites que nous ont laissées les Grecs et les Romains.

La dynastie fondée par Haïk éprouva de fréquentes alternatives de prospérités et de malheurs. La monarchie fut successivement indépendante et tributaire des Assyriens, jusqu'à la conquête de ce pays par Alexandre. L'histoire de ces temps reculés est fort obscure et peu intéressante. Depuis le héros macédonien, c'est-à-dire, depuis l'an 330 juisqu'à l'an 95 avant l'ère vulgaire, elle semble sortir du chaos ; et c'est alors que les Grecs et les Romains l'ont rendue plus incertaine.

De l'Arménie, sous les successeurs d'Alexandre.

L'Arménie, gouvernée par les successeurs d'Alexandre, jouit de la plus parfaite tranquillité durant les cinq premières années de ce nouveau changement. Mithrynès, homme prudent et pacifique, qu'Alexandre y avait établi vice-roi, sut se concilier la bienveillance et l'affection des habitans. Mais sitôt qu'il eut été remplacé par Néoptolémée, homme extrêmement ambitieux et violent, l'insurrection devint tout-à-coup générale ; on courut aux armes, le sang coula de toutes parts ; le satrape Néoptolémée fut chassé,

et Ardoate déclaré roi d'Arménie. Ce nouveau prince se vengea des Macédoniens en chassant encore de la Cappadoce leur satrape Nicanor, pour rétablir Ariarathe III sur le trône de son père.

De l'Arménie sous les Séleucides.

Après la mort du brave Ardoate, Orontès, Ardoazite et quelques autres princes gouvernèrent ce pays tantôt comme rois indépendans, tantôt comme tributaires des Séleucides, jusqu'au règne d'Antiochus III, surnommé le Grand. Cet espace de temps renferme une des époques les plus orageuses de l'histoire. Tous les peuples de l'Asie sont sans cesse sous les armes; chaque jour il se livre des combats sanglans. Chaque instant fait éclore des traits d'héroïsme et des actes de barbarie atroce. Les historiens Polybe, Diodore, Justin, Strabon, font à peine mention de quelques faits peu intéressans de l'histoire de ces révolutions, qu'ils ne rapportent, pour ainsi dire, qu'en passant, et en parlant des expéditions des rois Séleucides et des successeurs d'Alexandre.

Enfin Antiochus s'empare de l'Arménie, y envoie deux satrapes, savoir: Artaxias pour gouverner la grande Arménie, et Zadriadès la petite. Ces gouverneurs originaires d'Arménie profitent du crédit que leur donnent leur origine et leur autorité,

pour se révolter contre un souverain dont ils détestent la domination. Ils chassent les gouverneurs séleucides de toutes les provinces, et se rendent maîtres absolus de l'Arménie. Depuis cette époque jusqu'à l'an 150 environ avant l'ère vulgaire, il se passe dans ce royaume une multitude d'événemens intéressans. Les seuls faits que les historiens européens nous ont transmis, sont la fuite d'Annibal dans ce pays, la construction de la ville d'Artaxiate, l'alliance de ce peuple avec les Romains, l'expédition d'Antiochus IV, surnommé Epiphane, l'ambassade d'Artaxias II à Ariarathe VI, roi de Cappadoce, pour se défaire de Mithrobarzane, et quelques autres détails inexacts et imparfaits, dans une époque aussi précieuse pour l'instruction; époque si féconde en grands hommes, en grandes entreprises, en révolutions, en guerres, en traités!

CHAPITRE VIII.

Erreurs sur Artaxias et Zadriadès.

Les erreurs historiques depuis l'époque de la nomination d'Artaxias et de Zadriadès comme satrapes d'Arménie, vers l'an 220 jusqu'à l'an 95 avant l'ère vulgaire, pourraient remplir seules un gros volume, si on voulait les rapporter en détail. Nous nous bornerons à faire connaître les contradictions les plus frappantes et les plus absurdes.

Quelques historiens font vivre Artaxias au temps de Tygrane-le-Grand, c'est à dire 95 ans avant l'ère vulgaire. D'autres le font père d'un certain Tygrane qui fut lui-même le père et le prédécesseur immédiat du grand Tygrane (1). Ils ajoutent: 1°. qu'Artaxias et Zadriadès étaient séleucides; 2°. que Tygrane et les autres rois qui régnèrent en Arménie, de pères en fils, descendaient de la famille d'Artaxias. 3°. Sans en donner de raisons, ils nomment tous ces rois Parthes et Arsacides. Si l'on croyait ces souverains Parthes,

(1) Strabon, liv. 11. Justin, liv. 38. Appien Syriac, page 118.

il ne fallait pas les dire d'origine séleucide. Et s'ils eussent été Séleucides, ils n'auraient pas pu être en même temps Arsacides. On ne peut pas dire qu'on les nomme Parthes, parce que les rois d'Arménie dépendaient des Parthes ; car, dans ce temps, c'était plutôt la Parthie qui dépendait en quelque sorte du roi d'Arménie, puisque c'était ce Tygrane qui portait le titre de *roi des rois;* tandis que les souverains de Parthie n'avaient que le droit de porter simplement le nom de roi.

Les Arméniens, indignés de la mauvaise conduite des descendans d'Artaxias, se donnèrent volontairement, vers l'an 150 avant l'ère vulgaire, à la famille des Arsacides ; ils en obtinrent un roi nommé Valarsace, frère d'Arsace-le-Grand ; lequel Valarsace fut la souche d'une dynastie parthique en Arménie. Ce nouveau roi entra dans son royaume à la tête d'une armée formidable, chassa les princes dont les Arméniens avaient résolu de secouer le joug, et se rendit entièrement maître de la grande et de la petite Arménie (1). Depuis cette époque jusqu'au règne de Tygrane-le-Grand, l'Arménie donna à l'univers le plus grand des spectacles. Ses lois civiles et religieuses,

(1) Mar-Ibas dans Moyse de Korene, liv. 1, ch. 7 et 30; liv. 2, ch. 3. Procope, Edif. Justin, liv. 3, ch. 1. Jean le Catholicos, Hist. anc. d'Arm. et d'autres.

sa discipline militaire, la forme de son administration, les grands exploits de ses guerriers, la perfection des arts, lui attirèrent l'admiration générale, et rendent l'histoire de cette époque glorieuse digne de piquer la curiosité. Cependant les historiens grecs et romains n'en font pas mention. Uniquement occupés de la gloire de Rome et de ses entreprises militaires, ils ne citent que quelques faits minutieux, et souvent faux ou peu honorables, de l'histoire des nations éloignées. Ils prolongent le règne des successeurs d'Artaxias dans la grande Arménie, et celui d'un certain Mithrobarzane et d'Artaxane dans la petite, jusqu'au temps de Tygrane. Si les rois de Séleucie, autrefois les plus puissans de l'Asie, étaient alors soumis à la puissance des Parthes, comment de faibles princes comme ces petits souverains d'Arménie, détestés de leurs sujets, auraient-ils pu résister et se maintenir aussi long-temps contre une monarchie aussi redoutable et aussi ambitieuse ?

La dynastie Arsacide, fondée par Arsace Ier., était divisée en quatre branches dans l'ordre suivant: la première qui régnait en Parthie, prenait le titre de *roi des rois;* la seconde régnait en Arménie; la troisième dans la partie des Indes voisine de la Perse; et la quatrième dans la Scythie(1).

(1) Vartan dans Ciamcian, tom. 1, page 552.

Artaxès, père de Tygrane, et que les historiens ont confondu avec Artaxias à cause de la conformité de noms, s'était emparé du titre de roi des rois et tenait le premier rang : son fils Tygrane conserva ce titre de prééminence dans la famille Arsacide. Les Grecs et les Romains ignorant l'histoire de ce pays, débitent mille contes ridicules. Pendant le cours des guerres civiles entre Marius et Sylla, cet Artaxès fit une expédition dans l'Asie mineure et dans la Grèce. Il répandit la terreur partout, et retourna en Arménie chargé d'un riche butin, emportant les plus belles statues de ce pays, entr'autres celles d'Apollon, de Minerve, de Diane, d'Hercule, de Jupiter, de Vénus et de Vulcain. Celles sculptées par Scillidès et Dipenos, crétois, étaient les plus précieuses (1). Les historiens Européens ne rapportent aucun de ces événemens historiques. Ils font Tygrane-le-Grand fils et successeur d'un autre Tygrane. Ce fait est aussi absurde que si l'on soutenait, contre nos usages et nos lois, qu'une telle femme a succédé à son mari pour le gouvernement de l'empire français. Par une sorte de respect filial ou par la force d'un

(1) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 11, 12. Jean le Catholicos, Hist. anc. d'Arm. Assolig., liv. 1, ch. 6. Ciamcian, liv. 2, ch. 4. Le marquis de Serpos, Hist. d'Arm., liv. 2.

ancien préjugé, les rois d'Arménie ne portèrent jamais le nom de leurs pères. Les annales de ce pays ne fournissent aucun exemple contraire à cet usage.

Les historiens ajoutent que le premier Tygrane, après avoir long-temps combattu contre les Parthes, fut enfin vaincu, et que, pour obtenir la paix, il se vit forcé de donner son fils Tygrane en otage comme garant de ses traités; que son fils ne recouvra la liberté qu'après la mort de son père, et ne remonta sur le trône d'Arménie qu'en abandonnant aux vainqueurs soixante-dix vallées les plus fertiles du pays. Tous ces récits sont autant de fables. Nous ne saurions assigner la véritable source de ces erreurs. Il est vraisemblable qu'elles viennent de l'identité de noms et de quelques traits de ressemblance avec un autre Tygrane contemporain d'Auguste César : ces écrivains auront confondu les actions d'un prince avec celles d'un autre prince, et les événemens d'un temps avec ceux d'un autre temps.

La dynastie Parthe ou Arsacide régna dans l'Arménie jusqu'à l'an 428 de l'ère vulgaire.

CHAPITRE IX.

De Mithridate.

TANT que les Romains furent en relations directes avec ce pays, c'est-à-dire depuis le commencement du règne de Tygrane jusqu'à la division de l'empire romain et la décadence des lettres, leurs historiens, quoique plus éloignés des lieux, sont mieux instruits, plus profonds et plus dignes de foi que les Grecs. Pendant tout cet intervalle de temps, l'histoire qu'ils donnent des Orientaux, toute imparfaite et peu exacte qu'elle est, renferme néanmoins beaucoup plus de vérités que de fables ou de contradictions. Après cette époque, c'est-à-dire, quand les relations entre Rome et l'Arménie furent interrompues, leurs écrits ne furent pas plus véridiques que ceux des Grecs. Ils le sont encore moins quand Rome a des intérêts opposés à ceux de ces nations, et que les historiens ont à parler d'un ennemi de leur patrie.

Ainsi, quand ces historiens parlent des guerres entre les Romains et les princes de Bithinie d'une part, le Pont et l'Arménie de l'autre, au sujet du royaume de Cappadoce, ils ne commencent à faire mention de Mithridate que lors de l'expédi-

tion d'une armée romaine sous les ordres de Sylla. C'est à cette époque qu'ils placent le premier traité d'alliance entre le Pont et l'Arménie ; ils ajoutent que ce fut à cette occasion que Tygrane obtint en mariage Cléopatre, sœur de Mithridate. Cependant ces princes étaient unis depuis longtemps par les liens du sang et de l'intérêt. Artaxès, père de Tygrane, avait déjà donné en mariage sa fille Artamasia à Mithridate ; ensuite Tigrane épousa Cléopatre, sa propre nièce. Ces auteurs ignorent ce double mariage entre les deux familles royales. Nous sommes persuadés que c'est pour cela que quelques historiens nomment tantôt Tygrane gendre de Mithridate, tantôt Mithridate gendre de Tygrane. Avant la conquête de la Cappadoce par Sylla, Tygrane avait déjà fait trois expéditions dans cette province. La cause et les détails de ces guerres sont rapportés bien différemment par les auteurs arméniens.

Les historiens grecs et romains rapportent que Mithridate voulant s'emparer de la Cappadoce, donna sa sœur Laodice en mariage au roi de ce pays ; qu'ensuite il fit assassiner son gendre par Gordius, son envoyé, et se déclara tuteur du jeune prince et régent du royaume ; ce qui fut la cause de tant de guerres sanglantes. Les auteurs arméniens disent, au contraire, que la cause de ces guerres fut une agression injuste faite par le roi de Cap-

padoce Ariarathe VII, qui, voulant profiter de la mort d'Artaxès et de la jeunesse de son fils Tygrane, fit une invasion dans l'état d'Arménie; que le jeune Tygrane tira aussitôt vengeance de cette injustice et repoussa vigoureusement l'ennemi jusqu'au sein de la Cappadoce; qu'Ariarathe perdit la bataille dans laquelle il fut tué, et que ce fut à l'intercession de Mithridate que ce royaume fut conservé au successeur d'Ariarathe VII, sous la tutelle de Tygrane.

Les auteurs romains disent que Mithridate proposa une entrevue à Ariarathe VIII, et que ce dernier s'y étant rendu de bonne foi, le perfide roi du Pont le poignarda pour s'emparer de ses états.

Les historiens d'Arménie disent au contraire qu'Ariarathe VIII, jeune encore, commandait l'armée cappadocienne avec son beau-père Nicomède II, roi de Bithinie, contre les forces ponto-arméniennes, et qu'il fut, comme son père, tué sur le champ de bataille.

Les latins représentent Mithridate comme l'assassin ou l'empoisonneur des rois Ariarathe VII, VIII et IX.

Les auteurs arméniens, au contraire, justifient pleinement ce héros des crimes dont ses ennemis ont cherché à noircir son nom. Voici le fait qui a servi de prétexte à la calomnie. Nicomède, sou-

verain de Bithinie, dans le dessein de s'emparer de la Cappadoce, épousa Laodice, sœur de Mithridate et veuve d'Ariarathe VI. Pour réussir dans son projet, il chercha à se défaire des héritiers du trône de ce prince; mais ses enfans étaient dans le Pont, et Mithridate était leur tuteur. Nicomède maître du cœur de leur mère, parvint, à force d'argent et d'intrigues, à les rappeler auprès de lui, leur promettant de les faire monter, quoiqu'en bas âge, sur le trône de leur père; mais il les fit marcher à la tête des armées, et s'en défit ainsi, petit-à-petit, l'un après l'autre. Par cette perfidie il se rendit seul héritier du trône de Cappadoce.

Mithridate fut, de son temps, l'ennemi le plus redoutable des Romains. L'éclat de ses victoires et la gloire de son nom semblaient obscurcir le mérite des plus fameux capitaines de la république. Toutes les démarches de Rome tendaient à la rendre maîtresse du monde entier. Cependant l'esprit d'aveuglement était si généralement répandu, que les puissances le plus en état de lui résister, à l'exception de Mithridate, virent avec indifférence les préparatifs de leur ruine, et ne soupçonnèrent qu'on en voulait à leur liberté, que lorsqu'elles furent réduites à l'esclavage. Des motifs aussi puissans de haine et de vengeance, suffisaient pour imputer à ce grand homme les crimes les plus atroces, et pour

attribuer ses plus glorieux succès à une fourbe politique et à la trahison. Ces calomnies répandues avec profusion et présentées avec le coloris séducteur de la vraisemblance, se sont accréditées, et passent aujourd'hui pour des vérités incontestables.

Mithridate, ce prince puissant, l'ami, l'allié des Parthes et de l'Arménie; Mithridate le vainqueur des Scythes, la terreur de Rome et de l'Asie, est représenté comme un lâche qui préfère la honte de passer pour assassin, à la gloire si facile de combattre une poignée de soldats, telle que l'armée de la Bithinie et de la Cappadoce.

Sans prétendre que la gloire de Mithridate n'ait jamais été ternie par des actions barbares qui ont fait gémir l'humanité, nous soutenons qu'il est innocent de la plupart des crimes et des traits de perfidie que nos histoires européennes lui attribuent. On découvre même dans ces écrits, des preuves de la partialité de leurs auteurs. Justin, pour répandre de l'odieux sur le héros du Pont, dit, ch. 1, liv. 38, « que ce prince épousa Laodice, sa propre sœur, et que l'ayant surprise en » adultère, il la fit périr par le poison. » Et dans le ch. 4, liv. 38, il rapporte qu'Ariarathe VII, roi de Cappadoce, épousa Laodice, sœur de Mithridate. Voilà une contradition frappante. Ainsi, d'après Justin lui-même, les crimes de l'épouse

d'Ariarathe VI, son adultère, ne peuvent être attribués à la femme de Mithridate, non plus qu'à celui-ci, l'odieux d'avoir empoisonné sa sœur et sa femme.

Quand on compare les écrits des historiens d'Arménie avec ceux des écrivains romains, quelle différence dans les rapports, dans le développement des causes, le résultat des guerres, la vraisemblance des faits, et leur harmonie avec les monumens ?

Tygrane fit deux expéditions dans la Palestine : la première, lorsqu'il eut remporté une victoire complète sur Antiochus le pieux, et qu'il se fut emparé de la Cilicie et de tout ce que ce prince possédait au-delà de l'Euphrate. Il se jeta sur la Palestine et les environs de l'Egypte, pour se venger d'Alexandre, roi de ce dernier pays, dont le frère Denys avait fait assassiner son père Artaxès par la plus lâche des trahisons.

Tygrane fit sa seconde expédition en Palestine, lorsqu'il se fut rendu maître du royaume de Séleucie. Alors il pénétra de nouveau dans la Palestine, fit un grand nombre d'esclaves qu'il envoya peupler ses possessions dans l'Arabie, sur les bords de l'Euphrate. Les historiens romains ne font mention que d'une seule expédition de Tygrane, et n'en rapportent que peu de circonstances.

Tygrane fit aussi une expédition dans la Bactrie avec Arsace III, roi parthe, dont un frère nommé Herman s'était révolté contre lui pour s'emparer du royaume de Parthie. Les Romains ne disent rien non plus de cette autre expédition.

Ils parlent de la révolte de Zorogénus contre Tygrane, et passent sous silence celle de Vaïgun, autre gouverneur qui se révolta de même contre ce prince. Ils rapportent à la vérité beaucoup d'exploits de ce grand homme ; mais ils ne disent rien de ses grandes entreprises, de ses institutions civiles, politiques, militaires et religieuses.

Les éloges qu'ils prodiguent à leurs généraux sont si exagérés, et leur haine contre Mithridate si prononcée, que les plus grossières contradictions ne les révoltent point. Il n'est point rare qu'un lecteur impartial découvre dans la même page la réfutation de ce qui est rapporté plus loin.

CHAPITRE X.

Eclaircissemens nécessaires pour concilier les historiens orientaux avec les occidentaux.

A travers mille inexactitudes dans le récit des faits et des contradictions sans nombre, on découvre dans les historiens romains, une histoire suivie de l'Arménie depuis le règne de Tygrane-le-Grand jusqu'à la fin du règne d'Ardavazte Ier., son fils; c'est-à-dire pendant un espace de soixante et quelques années. Mais depuis la mort de ce prince, vers l'an 32 avant J.-C., jusqu'à la fin du règne de la dynastie arsacide en Arménie, vers l'an 428 de l'ère vulgaire, on ne trouve dans les auteurs romains et autres, que des faits altérés ou apocryphes, que quelques lambeaux décousus de l'histoire véritable de ces contrées. L'incohérence des faits, l'invraisemblance, les fréquentes contradictions décèlent par-tout l'ignorance de la vérité ou la mauvaise-foi; ils ne rapportent aucuns détails, aucunes circonstances propres à répandre du jour sur l'histoire.

En lisant les historiens d'Arménie et les historiens romains sur la nation arménienne, on croirait lire l'histoire de deux peuples différens de

mœurs, de caractère, d'usages, de lois, et très-éloignés l'un de l'autre de temps et de lieux. Cette grande différence dans les rapports, est très-sensible sur-tout depuis la mort d'Ardavazte, 32 ans avant J.-C., jusqu'au règne d'Ervand II, ou jusqu'à l'an 70 de l'ère vulgaire : de sorte que, pendant un espace de cent ans, l'histoire rapportée par ces deux classes d'écrivains paraît entièrement opposée l'une à l'autre. Pour la satisfaction des lecteurs, et l'instruction de ceux qui étudient l'histoire, nous allons concilier ces historiens entre eux, par conséquent faire disparaître l'apparence de contradictions qu'on apperçoit dans leurs écrits, et résoudre bien des difficultés.

Les anciens historiens d'Arménie, tels que Moyse de Korene, dont l'ouvrage traduit en latin fut imprimé à Londres en 1736, et d'autres qui se trouvent dans la bibliothèque impériale, citent cinq souverains arméniens, savoir Arsame, Abagare, Anané, Sanadrug et Ervand, qui gouvernèrent ce pays après la mort d'Ardavazte, et firent jouir l'Arménie d'une paix inaltérable, par la fidélité avec laquelle ils payèrent aux Romains le tribut annuel qui leur était imposé. Leur résidence était tantôt la ville de Nisibe, tantôt celle d'Edesse en Mésopotamie. Ces historiens ne font mention d'aucuns démêlés avec les Romains ; ils

ne parlent que de politique, de religion, ou des lois et des établissemens créés par ces princes.

Les historiens romains, au contraire, citent un grand nombre d'événemens militaires, de traits héroïques qui eurent lieu dans les guerres entre les Romains et les Arméniens ou les Parthes, à cause du royaume d'Arménie. Ils parlent aussi de treize princes, les uns arméniens et les autres parthes, ou d'autres nations, sans faire aucune mention des rois arméniens résidans à Nisibe, qui étaient amis et alliés des Romains.

Ces témoignages en apparence contradictoires, ont déterminé les historiens modernes à garder le silence sur ces difficultés historiques. Nous n'entreprendrons de les résoudre que parce que l'ouvrage de Korene, que nous avons cité plus haut, et qui est connu de tous les savans de l'Europe, a donné lieu à des critiques de le regarder comme un auteur suspect, ignorant même l'histoire de son propre pays, et qui avait si peu d'érudition, qu'il paraissait n'avoir aucune connaissance des faits rapportés par les Romains. Quelques observations essentielles suffiront pour résoudre entièrement ces difficultés, dissiper les nuages qu'elles répandent sur l'histoire, et venger cet auteur.

Division de l'Arménie après la conquête des Romains.

1°. On sait qu'Antoine, après s'être emparé par trahison de la personne du roi Ardavazte, fils de Tygrane-le-Grand, et des trésors d'Arménie, divisa ce pays en trois portions. Il donna la première, qui était la plus étendue, à son fils Alexandre ; la seconde à Artavazte, roi des Mèdes ; et la troisième à Polémon, roi du Pont (1). Les historiens nous apprennent que la portion donnée à Alexandre s'étendait en long depuis l'Arménie mineure jusqu'à l'Atropatanie ; et en large depuis la Mésopotamie jusqu'à l'Araxe. Ce royaume contenait neuf provinces de la grande Arménie, savoir l'Alzénikie, la quatrième Arménie, la haute Arménie, la Mokie, la Gorgiakie, la Durupéranie, la Vaspuraganie, l'Ararathie, une partie de la Persarménie et une partie de la petite Arménie. Ce royaume a été appelé par les historiens de ce pays, Arménie inférieure.

La seconde portion appelée l'Arménie supérieure, qui fut cédée au roi mède, s'étendait d'un

(1) Tit. Liv., liv. 131. Strab. liv. 11, Vell. Paterc., liv. 2, ch. 82. Tacite, Ann., liv. 2, ch. 3. Dion., liv. 49. Plutarque, Vie d'Antonin. Ciamcian, tom. 1, page 268.

côté depuis l'Araxe jusqu'au fleuve de Kor, et de l'autre depuis l'embouchure de ces deux fleuves jusqu'au royaume du Pont. Elle renfermait six provinces, savoir : la Sunikie, l'Arzakie, la Cucarie, la Daïkie, une partie de l'Udikie, de la Païdagarânie et de l'Ararathie, jusqu'à la ville d'Artaxate.

Enfin la troisième portion donnée à Polémon, contenait la petite Arménie et l'Arménie Pontique (1).

Les historiens romains ne font pas cette distinction de trois royaumes; ils en parlent sous le nom générique d'Arménie. Quelquefois ils distinguent seulement la grande et la petite Arménie. Cependant l'ordre des événemens, la clarté de l'histoire, et mille circonstances particulières, rendent nécessaire cette distinction, qui lève beaucoup de difficultés autrement insolubles.

2°. Tandis qu'Antoine était en guerre ouverte avec Octave, Arsame, frère de Tygrane-le-Grand, profita de cette circonstance pour s'emparer du trône de son frère, qui était alors dans la Parthie. Il fit un traité d'alliance avec Phraate, roi des Parthes; et ces deux princes réunis se présentèrent à la tête d'une armée formidable, chassèrent le roi des Mèdes qui occupait l'Arménie supérieure, ainsi

(1) Ciamcian, *ibid* et suiv.

que les Romains qui tenaient l'Arménie inférieure (1).

Arsame, conformément aux conditions du traité conclu entre Phraate et lui, ne posséda que l'Arménie inférieure, occupée par les Romains; le roi des Parthes, en récompense de ses services et en dédommagement des frais de la guerre, obtint l'Arménie supérieure occupée par les Mèdes. Il y mit un roi tributaire, nommé Artaxias, de la famille de Tygrane-le-Grand (2).

Après la défaite d'Antoine, Arsame envoya des députés à Octave pour faire sa paix avec les Romains, se mettre sous leur protection et rendre le trône d'Arménie héréditaire dans sa famille, en se soumettant à payer un tribut annuel (3).

Ces conditions acceptées, Arsame et ses successeurs se maintinrent en paix avec les Romains jusqu'au règne d'Ervand II, vers l'an 75 de l'ère vulgaire. Les rapports historiques de Korene et de quelques autres écrivains qui parlent de la paix et de la bonne harmonie qui régnaient alors entre les Romains et les Arméniens, ne regardent que le royaume de l'Arménie inférieure.

---

(1) Joseph, Ant. liv. 15, ch. 4. Diod., liv. 49. Moyse de Korene, liv. 2, ch. 23. Ciamcian, liv. 2, ch. 14.

(2) *Ibid.*

(3) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 23.

Artaxias, de son côté, gouverna l'Arménie supérieure en prince tributaire des Parthes, pendant dix années environ. Mais lorsqu'Octave vint en Syrie, il détrôna Artaxias et donna son royaume à Tygrane le jeune, fils d'Ardavazte (1).

Cette partie d'Arménie fit long-temps un royaume séparé; elle eut treize rois jusqu'au règne d'Ervand II. Toutes les révolutions, toutes les guerres, toutes les expéditions que rapportent les historiens romains, avoir eu lieu dans cet intervalle de temps en Arménie, ou en Parthie à cause de l'Arménie, ne regardent que le royaume de l'Arménie supérieure, qui passa successivement d'une main à l'autre (2).

Le dernier prince qui régna dans l'Arménie supérieure, fut un nommé Tiridate. Lorsqu'Ervand II, roi de l'Arménie inférieure, qui méditait depuis long-temps de s'emparer des Etats de ce prince, apprit sa mort, il pénétra dans son royaume et s'en empara à force ouverte. Depuis ce moment, ces deux portions de l'Arménie furent réunies. Pour avoir l'approbation de Rome, Ervand envoya des députés avec de riches présens à l'empereur Ves-

---

(1) Dion, liv. 54. Tacite, Ann., liv. 2, ch. 3. Strab., liv. 17. Suéton., liv. 9. Vel. Pat., liv. 2, ch. 94 et 132.

(2) Ciamcian, *ibid.*; et les historiens romains de ce temps-là.

pasien, qui consentit à maintenir Ervand dans ses conquêtes, à condition qu'il céderait aux Romains la ville d'Edesse et ses environs jusqu'à l'Euphrate, et qu'il payerait un tribut proportionné à l'étendue de ses nouveaux domaines (1).

Depuis cette époque, tout ce qu'on lit dans les historiens romains ne regarde plus que l'Arménie supérieure et inférieure jusqu'à sa décadence, vers l'an 428. Sans cette observation, des savans même les plus versés dans l'histoire ancienne de ces contrées, ne parviendraient jamais à débrouiller le chaos de l'histoire et à concilier entr'eux les auteurs orientaux et les occidentaux, pendant cet intervalle de temps.

CHAPITRE XI.

Véritable histoire de Mithridate, jusqu'à l'expédition de Lucullus.

L'ALLIANCE entre le roi du Pont et celui d'Arménie, l'une des plus sincères et des plus solides dont les annales du monde fassent mention, pendant un demi-siècle fit trembler ces fiers Romains, alors maîtres de l'Europe, de l'Asie et

(1) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 35, 36, 37. Assolig., liv. 1, ch. 6. Ciamcian, liv. 2, ch. 37.

de l'Afrique. Ces deux illustres alliés, Artaxès et Mithridate, se donnèrent mutuellement des preuves continuelles de loyauté et d'attachement, et sacrifièrent constamment l'un et l'autre l'intérêt personnel à l'intérêt commun. Quoiqu'ils aient agi souvent séparément, leurs plans et leurs projets semblaient sortir du même cabinet : tous les intérêts de l'un étaient justement balancés avec les intérêts de l'autre.

Mithridate, surnommé *Eupator* et *Dyonisius*, monta sur le trône de son père dès l'âge de treize ans. La Phrygie et une partie de la Cappadoce lui appartenaient. Le sénat voulant profiter de la minorité de ce prince, le dépouilla de ces provinces par un décret. Cette injustice fut la cause de la haine implacable et des sentimens de vengeance que Mithridate jura aux Romains. Mais Mithridate n'était pas en état de s'opposer seul aux injustices et à l'ambition de cette république : il lui fallait un grand appui pour contre-balancer la puissance des Romains. Tous les souverains de l'Asie mineure, ainsi que ceux de l'Egypte, étaient devenus les vils adorateurs du Capitole et les esclaves des républicains. La Grèce entière était leur vassale. Les princes de Séleucie, qui, depuis la mort d'Antigone, tenaient le premier rang en Asie, étaient alors trop humiliés sous les armes victorieuses des

Parthes. La puissance parthique était divisée en quatre branches ou dynasties. Celle qui gouvernait l'Arménie s'élevait d'une manière gigantesque; elle avait la supériorité et de fait et de droit. Il n'y avait donc que l'Arménie qui pût fixer l'attention du grand Mithridate, et l'aider à se faire rendre justice et à rentrer dans ses droits.

Artaxès-le-Grand, roi d'Arménie, n'éprouvait pas moins d'indignation, en voyant que l'Egypte et tout l'Orient recevaient humblement la loi du sénat de Rome : il brûlait d'envie de conquérir ces contrées, et d'en chasser les républicains. Un jour qu'il faisait l'énumération des provinces comprises entre la Méditerranée et le Pont-Euxin, il dit à son conseiller intime : « Varaje, point de Romains dans ces royaumes, ou point de roi Arsacide en Arménie. » Artaxès ne pouvait supporter l'orgueil de cette ambitieuse république; il voulait, à quelque prix que ce fût, l'humilier, et même conquérir l'Occident. Sous ce rapport, il n'y avait que Mithridate qui pût entrer dans les vues du prince d'Arménie. Artaxès l'aimait beaucoup et en faisait le plus grand cas. Il admirait dans ce jeune prince une ardeur, une profondeur de génie et une étendue de connaissances dans l'art militaire, qu'on n'aurait pu trouver dans les généraux les plus expérimentés.

Mithridate avait le talent de bien concevoir un plan ; et Artaxès excellait dans le talent de l'exécution : tous les deux également ambitieux et grands guerriers. Tant de rapports dans les desseins et le caractère, les unirent pour toujours. Ils formèrent ensemble le projet de conquérir toute l'Asie et la Grèce.

Le sénat de Rome, de son côté, ne voyait pas sans inquiétude les progrès rapides de la puissance arsacide, et son influence sur la politique de l'Asie. Il feignit d'ignorer ce qui se passait en Orient, et se garda bien de susciter aucune querelle aux rois Parthes. Il eût cru s'humilier en paraissant rechercher leur alliance et leur amitié ; et puis il eût été mortifiant de hasarder une démarche inutile : se déclarer ouvertement contre eux, c'était exposer son crédit et son influence. D'un autre côté, les dissensions civiles de Rome occupaient sérieusement le sénat. Il n'était pas même assuré de l'obéissance et de l'attachement des petits souverains de l'Asie mineure, qu'il ménageait tant qu'il pouvait. A la vérité, il les couronnait et les détrônait à son gré ; mais dans ces jugemens d'arbitrage, il affectait toujours de se déterminer par des raisons de justice, de modération, de bienveillance ou d'intérêt public, pour séduire plus adroitement les peuples et avilir les souverains.

Telle était la situation politique et militaire de Rome, de l'Arménie, du Pont et des royaumes de l'Asie. Telles furent l'origine et la cause de la grande alliance entre Mithridate, Artaxès et son fils Tygrane, et la guerre mémorable entre ces princes et la république romaine.

Dans ces entrefaites, les peuples du mont Caucase se révoltèrent de nouveau contre Artaxès, leur souverain. Ce prince chargea Mithridate, son gendre, de réduire ces rebelles. Le roi du Pont montra beaucoup d'habileté dans cette guerre : il porta la gloire de ses armes jusque dans la Scythie, que le grand Cyrus, Philippe de Macédoine et Zopyrion, général d'Alexandre, n'avaient pu vaincre (1). Cette entreprise fut le prélude des belles actions qui devaient immortaliser ce jeune héros. Ces premiers succès étonnèrent l'Asie et les Romains, et lui gagnèrent entièrement l'amitié d'Artaxès.

Les historiens grecs et romains, pour donner une grande idée des succès de la première guerre de Mithridate, les exagèrent au point de faire douter de la vérité de cet événement. Ils ajoutent à la conquête de la Scythie, la province de la Chaldée. Cependant l'espace qui les sépare est immense : il eût fallu traverser ou conquérir la

(1) Justin, liv. 37, ch. 2.

Cappadoce, l'Arménie ou la Parthie, pour entrer dans la Chaldée, qui appartenait alors à cette dernière puissance. Cependant l'histoire ne dit rien de tout cela. Strabon, liv. 12, ajoute à ces conquêtes la ville de Trébizonde, et dit que le vainqueur trouva la petite Arménie gouvernée par plusieurs souverains, parmi lesquels se trouvait un nommé Autipater-Sisidès. Ce nom grec ne saurait être celui d'un prince arménien. Depuis quarante ans, la grande et la petite Arménie n'avaient qu'une seule dynastie, celle des Arsacides, qui gouvernait toutes ces provinces par ses satrapes. On sait que Strabon est un historien très-suspect et fort inexact dans ses récits. Il fait descendre de ce Sisidès les souverains d'Arménie. Ignorait-il donc que c'était la famille parthique qui régnait dans l'Arménie? Cependant c'était un fait si notoire, que les étrangers appelaient les Arméniens Parthes. Ce qu'il dit de la conquête de Trébizonde, est une erreur manifeste. Cette place appartenait à l'Arménie, et faisait partie de la dot qu'Artaxès donna à sa fille en épousant Mithridate.

Le pacte fédératif entre Artaxès et Mithridate ne tarda pas à donner de l'inquiétude aux Romains, qui regardaient les souverains de l'Asie comme leurs vassaux, et craignaient que cette union ne leur fît perdre leur influence sur ces

contrées lointaines. Rome qui se croyait l'arbitre souverain de l'univers, et regardait le monde entier comme son patrimoine, veillait attentivement sur tout ce qui s'y passait. Elle ne manquait jamais de prétextes pour justifier ou condamner la conduite des princes. Instruite des succès de Mithridate dans la Scythie et sur le mont Caucase, elle donna ordre à ce prince d'évacuer les états qu'il venait de conquérir. Mithridate répondit en termes équivoques, et fit part du décret du sénat à Artaxès. Le roi d'Arménie lui donna de nouveau l'assurance qu'il l'aiderait à soutenir ses droits, et qu'il lui garantissait ses états et ses conquêtes. Cependant il l'engagea à suspendre sa marche pour le moment.

Pendant la soumission apparente de Mithridate, ces deux rois concertèrent les moyens de chasser les Romains de l'Asie. Mithridate se rendit lui-même avec une suite peu nombreuse auprès de son beau-père. Le roi d'Arménie avait dessein de faire une expédition dans l'Asie mineure. Pour cela il fallait avoir une connaissance exacte des routes, des terrains, des mœurs des habitans, des fortifications, des places fortes, de la force et des ressources de chaque puissance. Artaxès charge Mithridate de parcourir en personne ces différens états, et de prendre les renseiguemens les plus détaillés et les plus exacts.

Le roi du Pont, déguisé et sous un nom inconnu, voyagea trois ans entiers. Il fit croire à ses ministres et à ses sujets, qu'il résidait toujours auprès de son beau-père (1).

Mithridate, après s'être procuré toutes les instructions nécessaires, retourna en Arménie, fit part à Artaxès de ses découvertes, puis partit pour sa résidence du Pont.

Artaxès fit faire sur-le-champ une levée considérable d'hommes dans la partie méridionale et septentrionale d'Arménie, dans les environs du mont Caucase, dans l'Atropatanie et la Mésopotamie. Le nombre des soldats était si grand, qu'il était plus facile de mesurer le terrain qu'ils occupaient, que de les compter. Cette armée était la plus considérable que l'Asie eût encore mise sur pied. Ce nouveau conquérant se mit à la tête de ses troupes, et marcha vers l'Occident. Il envahit d'abord plus de dix états de l'Asie mineure. Avant d'achever la conquête de ces contrées, il fut proclamé vainqueur et souverain dans les forteresses de l'Attique.

Ni l'excès de la chaleur, ni les rigueurs du froid, ne purent déterminer Artaxès à prendre du repos et à suspendre quelques instans les ravages qu'entraînaient après elles ses armes victorieuses. Ce prince, insatiable de conquêtes,

(1) *Idem.* ch. 3.

employa un monde infini à construire des vaisseaux ; il couvrit les mers de ses flottes dans le dessein de s'emparer de tout l'Occident. Les conjonctures du temps lui étaient favorables. Il y avait de grands troubles à l'occasion de la guerre Marsique et de celle des Cimbres. Les factions de Marius et Sylla occupaient sérieusement la république romaine. Aucune puissance n'était capable de s'opposer à son projet d'envahissement, s'il n'eût pas trouvé la mort au milieu de ses propres soldats (1).

Tandis qu'Artaxès obtenait des succès en Asie, Mithridate, son allié, paraissait tranquille spectateur des mouvemens et des progrès des troupes arméniennes. Ce roi poussa plus loin encore le secret de la politique et de l'intelligence qu'il avait avec son beau-père. Il envoya des ambassadeurs sous le prétexte de solliciter une alliance avec le sénat ; mais dans la réalité, pour prendre connaissance de la situation intérieure de la république, du caractère et des dispositions des principaux membres de l'état, et pour se faire des partisans à prix d'argent. Le patriotisme, cette vertu qui est le plus puissant soutien des gouvernemens républicains, était éteint dans le cœur des citoyens ; il n'existait que dans leurs bouches.

(1) Moyse de Korene, liv 2, ch. 11, 12. Assolig., liv. 1, ch. 6.

Pour se conformer aux instructions de leur maître, les ambassadeurs du Pont s'introduisirent chez les principaux personnages ; ils eurent des entrevues fréquentes avec ceux des membres du sénat qui étaient plus avides d'or que de gloire. Ils recueillirent des renseignemens exacts sur la situation de la république, sur les grandes routes, les villes, les forteresses, et se firent un grand nombre de partisans. Mais Saturnius, tribun du peuple, qui depuis long-temps conservait dans le cœur une haine secrète contre les sénateurs, informé du dessein mystérieux des ambassadeurs, voulut profiter de cette occasion pour se venger du sénat et lui faire perdre son crédit auprès du peuple. Il traita les envoyés comme des corrupteurs et de vils espions : il tenta de les faire honteusement chasser de Rome. Les ambassadeurs du Pont portèrent leurs plaintes en plein sénat, disant que le droit des gens et leur caractère public étaient violés. Saturnius allait être puni; mais son audace envers les juges, et son crédit auprès du peuple, forcèrent les sénateurs à se déclarer contre les accusés ; et les ambassadeurs furent contraints de quitter Rome avant d'avoir entièrement rempli l'objet de leur mission (1).

La politique d'Artaxès et de Mithridate était

(1) Diod. Sic. Legat. 34.

adroitement combinée. L'un agissait en ami et mettait en œuvre l'intrigue et la dissimulation pour connaître l'état de la république et se faire des partisans parmi ses principaux membres ; l'autre, informé de tout indirectement, profitait de ces connaissances pour vaincre l'ennemi commun. D'après le tableau de la situation de Rome, Artaxès résolut de tenter une expédition en Europe, tandis que Mithridate veillerait sur l'Asie. Artaxès avait plus de cent vaisseaux de guerre dans ses ports : il s'y embarqua avec une armée formidable, pénétra d'abord dans l'Hellespont, subjugua la Thrace et la Grèce, défit les Spartiates, mit en fuite les Phocéens, et répandit la terreur au loin. Mithridate, informé des progrès étonnans de son beau-père, chercha de plus en plus à tromper la politique des Romains, à diminuer le nombre de leurs amis, et à augmenter leurs embarras : il fit alliance avec Nicomède II, roi de Bithinie. Ces deux princes réunirent leurs armées, s'emparèrent et se partagèrent le royaume de Paphlagonie, dont le roi, nommé Pylemène, se sauva à Rome pour implorer le secours de la république. Mais Rome occupée de ses divisions intestines, ne pouvait rien faire ; elle se borna à envoyer des commissaires aux deux rois pour les engager à évacuer la Paphlagonie. Nicomède, prince faible, promit d'exécuter l'ordre. Mithri-

date, au contraire, répondit fièrement : « Mes » ancêtres ont possédé la Paphlagonie ; elle m'ap- » partient de droit : je suis étonné que Rome » s'érige en arbitre de mes différends. Vous pou- » vez lui dire que ses menaces ne m'intimident » point (1). »

Tandis qu'Artaxès songeait à porter ses armes victorieuses dans l'intérieur de l'Europe, il s'éleva tout-à-coup une insurrection générale dans l'armée. Ptolémée-Denis, fils de Ptolémée-Aulitès, avait été chargé par les Romains d'exciter les soldats arméniens à la révolte. Cet espion et sa suite, composée d'un petit nombre de Grecs et de Romains, s'étaient introduits déguisés dans l'armée, avaient corrompu l'esprit des soldats, et les avaient déterminés à assassiner leur chef pour faire échouer ses projets. Il s'était formé deux partis opposés ; le désordre était à son comble, on se battait pêle-mêle. Artaxès, pour éviter un crime à son armée, crut devoir prendre la fuite ; au moment où il montait à cheval, il fut assassiné par ses soldats. Ainsi finit misérablement ce grand guerrier, l'an 96 avant l'ère vulgaire, après un règne de vingt-deux ans. On lui entendit prononcer ces derniers mots avant de mourir : « Hélas ! que » le sort des rois est inconstant ! Que la gloire du

(1) Justin, liv. 37, ch. 4.

» monde passe vîte ! J'ai eu un règne brillant ; mon » ambition était sans bornes. Je meurs content, » puisque la fortune m'abandonne (1). »

Il laissa trois enfans mâles, dont deux, savoir Tygrane et Arsame, de sa première femme, qui, selon l'usage, portait le nom de reine ; et un troisième, nommé Cor, qu'il avait eu de sa dernière femme.

Alors les premiers chefs de l'armée, Magadate, Archas et autres, tinrent un conseil de guerre pour savoir quel parti il faudrait prendre. Après la décision du conseil, on rassembla toutes les troupes, puis on plaça au milieu de l'armée le portrait de Tygrane, fils d'Artaxès. Le jeune prince fut solennellement proclamé roi. Après une harangue assez longue et énergique, pour rappeler le soldat à l'esprit d'ordre, d'obéissance à l'autorité et d'honneur national, chacun s'inclina profondément devant l'effigie du nouveau roi. On rendit à son image les mêmes honneurs qu'on rend, en pareilles circonstances, à la personne même.

Sitôt que le soldat eut été rappelé à son devoir, on fit arrêter les chefs de la sédition, on mit à prix la tête des émissaires étrangers qui avaient

---

(1) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 12. Ciamcian, liv. 2, ch. 4.

corrompu l'armée, et on expédia à Tygrane un courrier pour lui apprendre ce qui venait de se passer. On lui envoya en même temps le serment d'attachement et de fidélité de l'armée. On fit aussi embaumer le corps du roi défunt, et on envoya en Arménie ces restes précieux, ainsi que le butin qu'on avait fait sur l'ennemi.

Pendant que l'armée arménienne se réorganisait et attendait les ordres de son nouveau chef, les Grecs se révoltèrent; et les généraux arméniens, après une longue délibération, se décidèrent à faire retraite, crainte de sacrifier leurs soldats, ou de voir éclater une seconde révolte. L'armée navale d'Artaxès, restée fidèle à son prince, attendait des ordres entre l'Asie et l'Europe; alors elle embarqua avec précipitation toutes les troupes qu'elle put, et les débarqua, partie dans les états du roi du Pont, et partie sur les côtes de la Méditerranée.

Artaxès, dans ses expéditions en Asie et en Grèce, avait fait un riche butin d'objets rares et précieux, dont on enrichit l'Arménie. On compta plus de deux cents vases d'or et d'argent, des services de table et des armes de toute espèce. Il enleva en Asie plusieurs statues, dont les plus renommées étaient celles de Diane, d'Apollon, de Minerve et d'Hercule. Elles étaient de bronze, et avaient été sculptées, jetées en fonte et dorées

par Scyllès et Dépaénus, fameux sculpteurs de l'île de Crète, dont parlent Pline, liv. 36, ch. 4, et Cedrène, pag. 265. Artaxès fit placer ces statues dans le temple d'Armavir, ancienne capitale d'Arménie. Quelque temps après la mort de ce prince, on transporta la statue d'Hercule en Ardisad, pour être placée dans le grand temple du dieu arménien Vahagen. La figure de la divinité grecque ressemblait beaucoup à celle de la divinité arménienne, et l'histoire qu'on débitait sur l'une et sur l'autre, était à-peu-près la même; d'où l'on conclut que c'était un dieu de la patrie, qui méritait par conséquent les honneurs du grand temple.

Le jeune Tygrane observa religieusement le traité d'alliance que son père avait fait avec Mithridate. Il régna la même intelligence entre les deux cours. Dès que Tygrane eut appris la mort de son père, il se mit à la tête de ses troupes, et ce dernier trait de la perfidie des Romains ne fit que l'animer davantage à la vengeance. Tygrane et Mithridate continuèrent à se signaler par leurs exploits : ils marchaient tous les jours à de nouveaux succès. Mais ces deux princes étaient deux nouvelles victimes que la fortune couronnait, pour les sacrifier encore à l'ambition des Romains. Il était dans les destinées de Rome d'être maîtresse de la terre; et il n'était donné

qu'à un César de devenir maître de Rome. Nous allons voir dans le chapitre suivant, comment les Romains parvinrent à subjuguer le Pont et l'Arménie.

CHAPITRE XII.

Expédition de Lucullus en Arménie.

En lisant dans Plutarque et quelques autres auteurs, le récit des guerres qui eurent lieu entre Tygrane et Lucullus; en lisant leurs observations sur le caractère et la conduite de ces deux personnages, on apperçoit une partialité révoltante. Est-il croyable que 12,000 hommes commandés par Lucullus, aient taillé en pièces une armée de plus de 260,000 hommes, commandée par le roi d'Arménie? Une telle ardeur dans le combat peut-elle avoir pour cause le frivole motif que donne l'auteur des Vies des Hommes illustres? Comment une armée de 12,000 Romains a-t-elle pu détruire plus de 100,000 hommes d'infanterie et 50,000 de cavalerie? N'est-ce pas se jouer de la crédulité du lecteur que d'avancer que les Romains, dans un pareil combat, n'eurent que cinq soldats de tués et cent de blessés (1)? Est-il probable que

(1) Plutarque, Vie de Lucullus. Antiochus philosop.

ce fut la cavalerie même qui se trouva dans l'impossibilité de fuir? Les Romains ne se battaient donc que contre des moucherons; ils se battaient avec fureur contre des hommes sans ame, sans énergie, sans bras et sans jambes! Ce petit nombre de cinq hommes tués et de cent blessés, paraît encore exagéré, et Plutarque eût bien fait de le supprimer; car, selon lui, les soldats arméniens n'osèrent opposer la moindre résistance aux Romains; ils n'étaient venus que pour prendre la fuite ou tomber sous les coups du vainqueur.

Suivant cet auteur, la défaite de Tygrane fut si complète et si désespérée, que ce prince ôtant de sa tête sa couronne et son diadême, les remit à son fils en versant des pleurs; que ce jeune prince n'osant les porter, les remit lui-même à un de ses courtisans, et que celui-ci étant fait prisonnier, le diadême et la couronne d'Arménie tombèrent ainsi entre les mains des Romains. Pourquoi ne nous dit-on pas ce que sont devenus depuis ces objets précieux, qui devaient servir d'un si bel ornement au triomphe du vainqueur, et de témoignage à l'une des plus célèbres victoires des Romains? Plutarque aurait dû, pour satisfaire notre curiosité, nous donner quelques détails sur

---

Comment. des Diis. Appianus in Mithrid. pag. 230. Strab., Tit.-Liv. et autres.

la forme, la grandeur, la richesse, le travail de ces ornemens précieux.

Comment se peut-il qu'après une déroute aussi générale et aussi honteuse, Tygrane se présente de nouveau contre Lucullus avec une armée formidable ? Cette seconde bataille se donna près de la ville d'Artaxate; la victoire fut toujours du côté des Romains ; et les Arméniens, comme dans la précédente bataille, prirent la fuite et se retirèrent à Tigranocerte.

Ce qui paraît plus surprenant dans ce récit, c'est qu'il y est dit que Mithridate, l'un des plus grands héros de l'Asie, fut le premier parmi les chefs qui prit la fuite. On ne doit point être surpris de ces exagérations, quand on sait que Plutarque avait puisé ces détails dans les lettres que Lucullus écrivait au sénat. Les jactances de ce général étaient si connues à Rome, que les historiens de son temps n'ajoutaient aucune foi à ses rapports. Cet homme, qui n'avait même pu parvenir à appaiser la sédition qui régnait parmi ses soldats, avait l'audace d'écrire au sénat qu'il s'était emparé des états de Mithridate, l'ennemi le plus dangereux des Romains. Le sénat trop crédule, envoya des commissaires pour régler les affaires de ce pays et y établir un nouvel ordre de choses. Les commissaires arrivés, virent tout le contraire de ce qui avait été annoncé. Quoique les

historiens fussent convaincus de la fausseté des rapports de Lucullus sur les affaires de l'Asie, ils ne manquèrent pas de les insérer dans leurs ouvrages, pour ajouter à la gloire du nom romain.

Ces historiens, et en particulier Plutarque, sont souvent en contradiction avec eux-mêmes. Ce dernier, après avoir présenté dans plusieurs endroits Lucullus comme un homme fort doux et conciliant, dit que ce général, lors de la révolte de ses soldats, ne put jamais parvenir à s'en faire obéir. Là les soldats de Lucullus, enrichis des dépouilles de l'Arménie, se laissent amollir par le luxe et la débauche; ils ne veulent plus se battre : ici ces mêmes soldats dépourvus de tout, montrent au public leurs bourses vides, reprochent à leur général de s'être seul enrichi dans cette guerre, et refusent de se battre désormais sous ses ordres. Après avoir dit que l'abondance régnait dans le camp des Romains; que maîtres d'une grande partie de l'Arménie, ils avaient des magasins de vivres par-tout; que leur général était si aimé dans ce pays, que les habitans s'empressaient de se soustraire à la domination de leurs souverains pour se soumettre à lui : quelques pages plus loin il peint l'armée romaine dans l'état le plus déplorable, manquant de vivres, accablée de travaux et de souffrances, exposée à manquer du premier nécessaire dans un pays

ennemi : il ajoute que les soldats tout-à-fait découragés, voulaient s'en retourner. Comment concilier ces contradictions si manifestes, qui échappent de temps en temps à Plutarque et aux autres écrivains romains ?

Ces auteurs disent que la révolte des soldats romains avait été fomentée par l'ennemi. Pourquoi alors en donnent-ils pour cause la triste position de l'armée ? Il était inutile de recourir à des causes factices; les faits qu'ils rapportent furent les motifs réels de cette rebellion.

Si Lucullus eût remporté une victoire si complète sur Tygrane et Mithridate, les soldats romains ne se fussent pas trouvés, après de tels succès, dans un semblable état de misère ; et l'on n'eût pas eu besoin d'envoyer Pompée pour mettre fin à une guerre si désastreuse pour les Romains.

Comment les Romains parvinrent à s'emparer des états de Tygrane et de Mithridate.

Les historiens de ce temps font tous leurs efforts pour faire tomber sur les ennemis de la république, l'opprobre dont Rome s'est couverte elle-même dans cette guerre. Ce ne fut que par la plus lâche des trahisons, que les Romains parvinrent à s'emparer des états de Tygrane et de Mithridate. Pompée chargé de l'expédition contre ces deux princes,

employa l'or, les promesses et l'intrigue pour corrompre un des fils du roi d'Arménie. Il réussit à faire révolter ce fils dénaturé contre son père. Le traître, pour réussir, se sauva dans la Parthie. La maison Parthique, quoique rivale de celle d'Arménie, n'était nullement disposée à donner des secours ou à faire un traité d'alliance avec les Romains. Souvent la république romaine chercha à les y disposer; mais ce fut toujours inutilement, quoi qu'en disent les historiens. Enfin le jeune prince rebelle, réfugié auprès de Phraate (c'est ainsi que s'appelait le roi des Parthes), le pria de venir à son secours contre son père, promettant de restituer à ce prince tout ce que Tygrane lui avait enlevé. Ces propositions plurent à Phraate, et le déterminèrent à faire un traité d'alliance avec le fils de son ennemi et les Romains, afin de diminuer la puissance de Tygrane. Ce fils méprisable réuni à Phraate, pénétra dans la grande Arménie et vint mettre le siége devant Artaxate, l'une des principales villes du pays. Tandis que Tygrane était occupé à repousser ces nouveaux ennemis, Pompée entra dans l'Arménie avec des forces supérieures. Le prince séditieux repoussé par son père, se rendit auprès de Pompée, et conduisit lui-même l'ennemi dans l'intérieur des états qui devaient un jour lui appartenir. Tygrane trahi, abandonné de toutes parts,

ne trouva d'autres moyens de salut que d'accepter les conditions de paix qu'on lui offrit, quelques dures qu'elles lui parussent. Voilà ce que les Romains appellent la défaite de ce malheureux roi et de son allié Mithridate ! Voilà à quoi se réduisent ces grandes victoires de Pompée et de Lucullus !

Depuis le traité de paix conclu entre Pompée et Tygrane, jusqu'à la mort de ce dernier prince, les historiens romains sont rarement d'accord dans leurs récits avec les historiens d'Arménie.

Suivant les Arméniens, Tygrane régna cinquante-sept ans, c'est-à-dire depuis l'an 95 jusqu'à l'an 38 avant l'ère vulgaire, époque où l'on fixe la mort de ce prince. Ils rapportent que Tygrane, accablé sous le poids de la vieillesse et des affaires, voyant son fils Ardavazte en état de tenir les rênes du gouvernement, l'établit roi sur une partie de la grande Arménie, vers l'an 58 avant l'ère vulgaire ; que ce jeune prince régna avec son père l'espace de vingt-un ans environ ; d'où il résulte que Tygrane régna seul trente-six ans ; avec son fils, vingt-un : ce qui fait en tout un règne de cinquante-sept ans (1).

Tygrane résidait à Nisibe ; et son fils, quoiqu'à la tête de tout le royaume, résidait à Ar-

(1) Ciamcian, tom. 1, pag. 260, 552 et suiv.

taxate. Mais le père s'était réservé la haute surveillance dans l'administration ; c'était lui qui donnait les ordres et dirigeait la marche des affaires.

CHAPITRE XIII.

Eclaircissemens de quelques erreurs de l'Histoire ancienne.

Les historiens occidentaux, en parlant des expéditions de Gabinius, de Crassus et de Cassius dans la Mésopotamie et dans l'Arménie, ainsi que de celles de Pacorus et de Barsaphrane, généraux partho-arméniens, et de quelques autres événemens qui arrivèrent tandis que Tygrane vivait encore ; ces historiens, dis-je, ont soin d'observer que toutes ces guerres furent soutenues, et ces expéditions entreprises par les Parthes et les Arméniens réunis. Ils ajoutent cette circonstance, que tandis qu'Antoine était occupé à faire le siége de la ville de Samosade, on lui apporta la nouvelle de la mort de Tygrane.

Le silence que les historiens romains gardent sur la durée de son règne et l'époque de sa mort, semble contredire le témoignage des auteurs arméniens, sur-tout si on interprète ce si-

lence par les faits qu'ils racontent. S'ils n'ont point parlé de ces événemens, c'est qu'au fond ils les ignoraient, ou qu'ils ont négligé de rapporter certains détails, en apparence minutieux, mais pourtant très-propres à éclairer l'histoire du temps dont nous parlons. Ainsi, cette inadvertance a été cause des erreurs où ils sont tombés, en faisant régner Ardavazte dès le commencement de l'an 53 avant l'ère vulgaire; en représentant Ardavazte comme le seul auteur des différends que l'Arménie eut dans ce temps avec les Romains, les Parthes et d'autres puissances; enfin, en attribuant aux Parthes seuls toutes les expéditions dont nous venons de parler.

Tant de différences dans les récits de ces deux classes d'historiens, prouvent évidemment une grande négligence dans les écrivains romains, ou des instructions peu exactes, ou enfin un défaut de recherches.

Tygrane obligé de céder aux Romains une grande partie de ses conquêtes, voyait avec peine l'agrandissement de la république romaine, l'obéissance servile des petits princes de l'Asie aux ordres du sénat, et la décadence de l'empire pontique depuis la mort de Mithridate, le seul ennemi puissant des Romains. Il se chercha, parmi ses voisins, un allié en état de s'opposer avec lui aux progrès de l'ambitieuse Rome. Au-

cune puissance ne pouvait mieux entrer dans ses vues que la puissance parthique, la plus forte, la plus voisine de toutes, et qui lui était encore attachée par les liens du sang. Mais Tygrane et son père s'étaient arrogé le titre de *roi des rois*, que portaient originairement les rois de Parthie. Il savait que, sans céder ce vain titre, il n'était pas possible de faire une alliance sincère et solide : Tygrane en fit donc le sacrifice aux rois de Parthie, et se ligua avec eux par un traité solennel (1). Depuis cette époque, la plupart des guerres que les Parthes eurent avec les Romains, ils les soutinrent avec les Arméniens. Parce que les historiens romains ont négligé de faire cette remarque, les modernes ont cru que ces guerres n'avaient été soutenues que par la nation parthique seulement. Cependant on voit par les histoires de ces temps-là, qu'on donnait ce nom générique de *Parthes*, non-seulement aux Arméniens, dont la dynastie était parthe d'origine, mais encore aux Mèdes et aux Edessiens, parce qu'ils étaient amis et alliés avec les Parthes (2).

---

(1) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 18. Ciamcian, liv. 2, ch. 12.

(2) Joseph, Hist., liv. 1, ch. 13, 18. Tacite, Ann., liv. 13, ch. 34; ainsi que Syncelle, Cedrène et autres.

CHAPITRE XIV.

Des Edessiens.

Nous allons ajouter encore quelques observations nécessaires pour tirer l'histoire d'Arménie du chaos où les historiens romains l'ont plongée. Quelques auteurs romains nomment Arabie la contrée d'Edesse et toute la Mésopotamie. Dans Tacite (Annal. liv. 12, ch. 12), les princes qui régnaient à Edesse en Mésopotamie, sont qualifiés de rois d'Arabie. Pline (liv. 5, ch. 24; liv. 6, ch. 9) dit que le pays d'Edesse faisait partie de l'Arabie.

Flavien Joseph (lib. 20, *Ant. Jud.*) nomme les rois d'Edesse princes adiabéniens. Tacite, qui avait lu les écrits de cet auteur hébreu, les appelle de même (Annal. liv. 10, ch. 9; liv. 12, ch. 13). De plus, comme Joseph appelle les rois d'Edesse Izate ou Monobas, et d'autres auteurs les nomment Abagare, Tacite en a conclu que c'étaient différens rois de diverses contrées, et d'un seul il en fait deux. Livre 12, ch. 14, il nomme Izate roi adiabénien, et Abagare roi arabe.

Les auteurs arméniens rapportent au contraire que ces rois Abagare, Monobas ou Izate, étaient

des rois de l'Arménie inférieure, qui vivaient en paix avec les Romains, en leur payant un tribut annuel. La suite de l'histoire, mille monumens dont on ne saurait contester l'authenticité, et l'impossibilité de concilier autrement les différens récits des historiens, démontrent qu'outre les rois de l'Arménie supérieure qui étaient alors en guerre ouverte avec les Parthes et les Romains, il y avait encore d'autres rois en Arménie, quoique les auteurs grecs et romains n'en fassent point mention.

L'historien Joseph, lib. 20, *Ant. Jud.*, parlant d'une femme célèbre, nommée Héléna, de son voyage à Jérusalem, et de plusieurs belles actions qu'on lui attribue, dit qu'elle était reine des Adiabéniens, femme de Monobas et mère d'Izate, roi de ce pays. Eusèbe de Césarée, qui rapporte les mêmes faits, liv. 12, ch. 2 de son Hist. Ecclés., dit qu'elle était reine des Osréens ou Edessiens; et il ajoute qu'on l'appelait encore reine des Adiabéniens. Dom Calmet, dans son Commentaire de la Genèse, ch. 2, v. 18, dit que l'Adiabénie, province d'Assyrie, fit quelque temps partie de l'Arménie. Ce fut précisément dans le temps qui nous occupe ici.

Michel, patriarche syrien, observe, dans son Traité historique et chronologique, qu'Abagare, appelé par Joseph Izate, prince adiabénien,

était roi des Arméniens et des Syriens, et qu'il résidait à Edesse. Moyse de Korene, ch. 23 du 2e. liv. de son Histoire, dit qu'Arsame, prince ami et tributaire des Romains, fut appelé Monobas par les auteurs de la Syrie ; et dans le ch. 25 du même livre, il ajoute qu'Abagare, roi arménien, résidant à Edesse, était fils de cet Arsame ou Monobas.

Il est à remarquer que les noms *Abagare*, *Izate* ou *Izete*, ont la même signification. Le véritable nom de ce prince s'écrit et se prononce en arménien *Avàgaïr*, c'est-à-dire *homme vénérable*. Les noms *Izate* ou *Izete*, ont le même sens en arabe et dans les autres langues orientales.

Ciamcian, autre historien d'Arménie, tom. 1, pag. 590, dit positivement qu'Arsame et Monobas ne sont qu'un seul et même personnage, et qu'Izate et Abagare ne sont de même qu'une seule personne ; que ces deux princes étaient rois de l'Arménie inférieure ; qu'ils vivaient en paix avec les Romains, dont ils étaient tributaires, et qu'ils possédaient l'Adiabénie et l'Edessie ou la Mésopotamie. Indépendamment de plusieurs faits semblables, attribués également à Izate et à Abagare, nous avons des preuves incontestables de l'identité de personnes désignées sous deux noms en apparence différens. Jo-

seph (1) dit qu'Izate avait été chargé par son père Monobas du gouvernement de la Carone, où l'on voyait encore, du temps de cet historien, des restes de l'arche de Noé. Les Arméniens racontent exactement les mêmes faits; mais, au lieu d'Izate, ils disent que ce fut Âbagare, fils d'Arsame, qui fut nommé gouverneur, non pas de la Carone, mais de l'Ararathie. Joseph lui-même assure que le lieu où s'arrêta l'arche, et où l'on en conserva long-temps des débris, est le mont Ararath. On sait que l'Arménie ou l'Ararathie n'a jamais appartenu aux Adiabéniens; par conséquent, un roi adiabénien ne pouvait disposer d'une contrée placée au centre de l'Arménie, qui ne lui appartenait pas, et y placer un gouverneur. Outre ces absurdités, à travers lesquelles on apperçoit des traces de la vérité, Joseph ajoute qu'Izate rétablit Ardacès sur le trône parthique; qu'en récompense de ce signalé service, on lui donna la contrée de Nisibe, qu'il avait conquise sur les Arméniens. Les auteurs arméniens attestent le même fait; mais ils ne font pas mention d'Izate; il ne parlent que d'Abagare. Ils ajoutent que ce prince arsacide, ayant appris que la branche de sa maison qui régnait en Parthie était en proie à des dissen-

(1) *Ibid.*

sions intestines, et craignant que les Romains ne profitassent de cette circonstance pour étendre leur domination sur ces contrées, fit un voyage en Parthie, réconcilia tous les membres de la famille royale, rétablit Ardacès ou Artabane sur le trône, et retourna dans ses états (1).

Les mêmes historiens, ainsi que Procope (*de Bello Persico,* lib. 2.) et Malal d'Antioche (liv. 18), parlent aussi du voyage qu'Abagare fit à Rome pour faire une paix solide avec la république; ils font la description des beaux édifices qu'il fit construire à Edesse.

Abagare eut pour successeurs dans le royaume d'Arménie, Ananès son fils, Sanadrug et Ervand second. Procope (*loco citato*), Cedrène, Barhebrœus, et Abulpharage, dans Assémani, tom. 2, pag. 392, disent de même que le fils d'Abagare succéda à son père. Ils sont parfaitement d'accord avec les historiens d'Arménie.

Suidas, dans son Dictionnaire; Denis, liv. 75; Malal d'Antioche, liv. 11, donnent à Ananès, Sanadrug ou Sanadrugès pour successeur. Ils s'accordent en beaucoup de faits avec les Arméniens; ils en diffèrent pour l'époque du règne de ce Sanadrug.

(1) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 27. Jean Catholicos, Hist. anc. d'Arm. Assolig., liv. 1, ch. 6. Ciamcian, liv. 2, ch. 17.

Observations sur Assémani, concernant les Edessiens.

Une observation qui est une suite nécessaire de tout ce que je viens de dire, concerne les Edessiens. Pour parvenir à résoudre les grandes difficultés que présentent les fréquentes contradictions de l'histoire ancienne, et, d'un mélange confus d'événemens, créer un plan méthodique d'histoire, en plaçant chaque fait dans la place qu'il doit occuper, nous allons entrer dans quelques détails, et faire part de nos recherches sur une suite de rois syriens ou édessiens, dont parle Assémani, dans sa Bibliothèque orientale, tom. 1, pag. 417, d'après une Chronique de Denis, patriarche syrien, qui vivait dans le neuvième siècle.

L'auteur de cette chronique suppose qu'Edesse était la capitale d'un royaume particulier qui dura l'espace de 353 ans, depuis l'an 136 avant J.-C. jusqu'à l'an 217 de l'ère vulgaire. Son premier roi, selon lui, fut Orrhoès, fils de Hevia : il dérive de là le nom d'Orrha, qu'on donne à la ville d'Edesse. Denis donne ensuite l'ordre de succession des rois édessiens, qui furent au nombre de vingt-neuf, dont dix portèrent le nom d'Abagare, sept celui de Maanus, et les autres différens noms. Il rapporte scrupuleusement les prénoms et surnoms de ces rois, l'époque de leur naissance, celle de leur mort, et la durée de leur règne.

Tant de méthode et d'exactitude dans une histoire ancienne, loin de nous inspirer de la confiance pour l'auteur de la Chronique, nous fait suspecter davantage son ouvrage, que nous jugeons être de sa fabrique. Assémani, pour appuyer le témoignage du patriarche syrien, cite des auteurs grecs, romains, et plusieurs Saints-Pères; mais toutes ces citations sont ou insignifiantes, ou rapportées dans un autre sens que celui de l'auteur, ou s'appliquent à toute autre chose qu'à ce qu'Assémani prétend prouver. Dans l'histoire de ces rois imaginaires, on apperçoit des faits réels dénaturés et appliqués à une fiction, pour mieux réussir à lui donner les apparences du vrai, ainsi que nous allons le démontrer.

Les historiens d'Arménie rapportent que lorsque Valarsace Ier., frère d'Arsace-le-Grand, eut fait la conquête de l'Arménie, possédée alors par les descendans d'Artaxias et de Zadriadès, et qu'il eut enlevé aux Séleuciens la Mésopotamie avec une partie de leurs domaines en-deçà de l'Euphrate, il rétablit l'ordre dans l'intérieur de ses états. Entr'autres réglemens, il institua différentes satrapies, les unes héréditaires, les autres amovibles. Un nommé Orrhé, d'une famille distinguée de la Parthie, obtint une satrapie héréditaire dans la Mésopotamie, vers l'an 136 avant

l'ère vulgaire. La ville d'Edesse fut désignée pour être le chef-lieu de sa résidence : d'où vient que cette ville fut nommée depuis Orrhé ou Orrha. Les historiens grecs et romains l'appelèrent Orrhoé, Osrhoès ou Orrhoène, lorsqu'elle fut la résidence des rois arméniens et des toparches placés par les Romains (1).

Cette satrapie héréditaire, sous la dépendance des rois d'Arménie, demeura dans la famille d'Orrhé jusqu'à l'an 14 de l'ère vulgaire. A cette époque mourut Auguste. Tibère le remplaça. Abagare, roi de l'Arménie inférieure, qui résidait alors à Nisibe, envoya des députés avec de riches présens auprès du nouvel empereur, pour renouveler les anciens traités avec Rome et donner de nouvelles assurances de sa soumission à la république. Au lieu de l'accueil honorable auquel ils avaient droit de s'attendre, ces ambassadeurs furent chassés de Rome. Abagare instruit de cette insulte, promit de s'en venger contre Tibère : il eût voulu dès-lors pouvoir s'affranchir du tribut qu'il payait aux Romains. Il n'était point assez fort pour leur déclarer la guerre : il prit donc le parti de la dissimulation, et affecta même de les ménager en attendant le moment de la vengeance. Voyant que Nisibe où il résidait n'était pas en état de résister à l'ennemi, il fit

(1) Ciamcian, liv. 2, ch. 3.

fortifier la ville d'Orrha, y fit construire des remparts et une forteresse inexpugable, qu'il eut soin de remplir d'armes et de munitions de toutes espèces. Ensuite il y établit sa résidence, y fit transporter les archives et les idoles qui étaient à Nisibe. Ainsi Orrha devint la résidence ordinaire des rois de l'Arménie inférieure (1), sous le règne d'Abagare et de ses successeurs Ananès et Sanadrug. Ce dernier prince transporta de nouveau sa résidence à Nisibe vers l'an 55 de l'ère vulgaire (2), et rétablit dans la ville d'Orrha, l'ancienne satrapie héréditaire qui en avait le gouvernement, et qui subsista jusqu'à l'an 75 de J.-C., époque à laquelle Ervand II céda aux Romains la ville d'Orrha et tout ce qu'il possédait en Mésopotamie, pour s'assurer la possession de l'Arménie supérieure.

Jusqu'alors la ville de Sinope, dans le royaume du Pont, avait servi d'entrepôt-général, où les Romains conservaient les archives et les trésors qui provenaient des dépouilles de l'Orient. Mais après ce nouvel arrangement avec les rois d'Arménie, on transféra ces archives et ces trésors

---

(1) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 26. Assolig., liv. 1, ch. 6. Ciamcian, liv. 1, ch. 17.

(2) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 23. Ciamcian, liv. 2, ch. 19.

dans la ville d'Orrha ou d'Edesse, et on y plaça un gouverneur ou toparche dépendant et tributaire de la république (1). Ce gouvernement toparchal dura jusqu'à l'an 217 de l'ère vulgaire. Alors le toparche fut entièrement dépouillé de sa puissance ; Orrha et ses environs devinrent définitivement une province romaine (2).

Il résulte de ces détails, que la ville d'Orrha, pendant 150 ans, c'est-à-dire depuis l'an 136 avant J.-C., jusqu'à l'an 14 de l'ère vulgaire, ne fut que la résidence ou le chef-lieu d'une satrapie héréditaire, dépendante des rois d'Arménie. Depuis cette époque jusqu'à l'an 55 de J.-C., elle fut la résidence ordinaire des rois de l'Arménie inférieure : depuis ce temps jusqu'à l'an 75 de la même ère, elle redevint le chef-lieu d'une satrapie dépendante des mêmes rois ; et depuis l'an 75 jusqu'à l'an 217, elle fut le lieu de résidence des toparches et des rois syriens ou édessiens, tributaires des empereurs romains.

Tout ce que rapporte Assémani d'après la Chronique de Denis, est absolument contraire aux faits historiques que nous venons d'énoncer. Le patriarche syrien est le seul écrivain qui cite les noms de

---

(1) Moyse de Korene, liv. 2, ch. 35, 36, 37. Assolig., liv. 1, ch. 6. Ciamcian, liv. 2, ch. 27.

(2) Diod. apud Xip., liv. 79. Ciamcian, liv. 2, ch. 31.

ces prétendus rois édessiens, la date et la durée de leurs règnes. Il est lui-même sa propre autorité et le garant des faits qu'il rapporte. Les témoignages qu'Assémani, son défenseur, apporte en faveur de cette opinion nouvelle, ne la rendent pas plus vraisemblable. Dans l'antiquité la plus reculée jusqu'au règne d'Abgare ou d'Abagare et de l'empereur Tibère, on ne trouve aucun historien, grec, romain ou autre, qui fasse la moindre mention d'un royaume particulier établi à Edesse. L'auteur de la Bibliothèque orientale du Vatican, pour prouver l'établissement de ce royaume par Orrhé, cite le passage suivant de Procope (ch. 17, *de Bello Persico*) : «Edessa vero » cum ipsis circa locis Osrena ; est enim Osroes » viri nomen qui hîc regnavit superioribus tem- » poribus, quando hi coloni Persis fœderati » erant. » Edesse s'appelait aussi Osrène, du nom d'Osroës, qui régna autrefois dans ce pays, lorsque les habitans étaient alliés avec les Perses.

Procope, qui vivait dans le sixième siècle, et qui pouvait avoir entendu parler de divers événemens de ces pays asiatiques, réunit ici deux époques très-éloignées l'une de l'autre. Il est vrai qu'Orrhé ou Osroës fut le premier qui gouverna ou qui régna à Edesse ; mais alors les habitans d'Edesse et de ses environs ne formaient pas un peuple à part, allié avec les Parthes. Un fait

aussi intéressant, s'il eût existé, nous aurait été transmis par les historiens de ce temps : il en serait resté quelques monumens : cette prétendue puissance placée entre les Séleuciens et les Parthes, aurait eu quelques différends avec ces peuples qui nous sont connus ; ils auraient eu ensemble quelques guerres, quelques relations de commerce ; ils auraient fait quelques traités de paix, quelques alliances de famille. Des états voisins ont nécessairement des rapports entr'eux ; ils sont souvent forcés de prendre part ou de s'opposer aux prétentions, aux démêlés, aux entreprises d'un prince qui menace ses ennemis ou qui est lui-même menacé. Cependant il n'est pas plus fait mention de ce royaume, que d'une chose qui n'a jamais existé.

Le nom appellatif d'*Edessiens* ne fut donné aux habitans de ce pays, que lorsqu'ils formèrent un peuple particulier et qu'ils se furent alliés avec les Parthes. Mais ces événemens n'eurent lieu que sous l'empire de Tibère et sous le règne d'Abgare, qui fut le premier roi d'Edesse (Tacite, Ann., 12. 12).

Après quelques témoignages qui n'ont aucun rapport à la question, Assémani, pag. 418, tom. 1. dans l'art. du 8ème. roi édessien qu'il nomme Abgare, cite un passage de Dion Cassius, qui appelle aussi ce prince Abagare, roi d'Osroène, et ajoute que cet

Abagare, après avoir trahi Cassius, demanda la paix à Pompée, vers l'an 53 avant J.-C.

Ce témoignage ne prouve rien : cet auteur latin, qui vivait dans le troisième siècle, donne aux anciens gouverneurs d'Edesse les noms que les nouveaux princes de cette ville portaient de son temps. Après Abagare Ier., la plupart des rois ou toparches qui régnèrent à Edesse, portèrent le même nom ; à l'exemple des rois d'Egypte qui adoptèrent le nom de Ptolomée, et des empereurs romains, celui de César ou d'Auguste. Pour convaincre que Dion, en nommant ce toparche Abagare, n'a pas entendu parler d'un roi des Edessiens, il suffit de consulter des auteurs plus anciens, et par conséquent plus rapprochés de l'époque qu'il rapporte.

Florus, qui écrivit son histoire sous le règne d'Auguste, et qui fut, pour ainsi dire, le contemporain de Crassus, de Pompée et de ce prétendu roi édessien, le nomme Mezera, syrien fugitif (liv. 11). Dans différentes éditions de Sextus Rufus, on lit tantôt Abgarus, tantôt Marachus, et quelquefois autrement. Mais Plutarque qui paraît le mieux instruit de ces événemens, dans la vie de Crassus, appelle ce traître Ariannus, prince arabe.

Autrefois, la contrée d'Edesse et presque toute la Mésopotamie, qui faisaient partie de la Syrie et de l'Arabie, étaient soumises aux Séleuciens ; ensuite elles passèrent sous la domination des

rois d'Arménie. Mais lorsque Tygrane-le-Grand eut été subjugué par les Romains, la plupart des principaux gouverneurs firent révolter les sujets de ce prince, et les portèrent à se soustraire à la puissance de leur prince légitime. Alors la situation politique de l'Asie commença à changer de face. Les révoltés, pour se maintenir, furent obligés de faire tantôt la guerre, tantôt des traités d'alliance avec les Parthes, les Romains, les princes de l'Egypte et ceux de la Judée. Cet Ariannus, nommé par d'autres auteurs Macharus, Abgarus ou Mezera, n'était qu'un riche particulier de l'Arabie, qui jouait le rôle de prince souverain dans la contrée d'Edesse et une partie de la Syrie. A force d'intrigues il se maintint dans ses usurpations, en prenant alternativement le parti des Romains et celui des Parthes.

Il résulte de ces observations, auxquelles on en pourrait ajouter d'autres, que le perfide qui trahit Crassus et dont parle Dion (liv. 40), n'était pas un roi d'Edesse, mais un intrigant arabe qui s'était rendu usurpateur d'une espèce de souveraineté. Si ce particulier eût été réellement un roi issu d'une dynastie royale et connu parmi les puissances d'Orient, comme le prétend Assémani, les historiens grecs et romains nous en auraient parlé quelquefois, en bien ou en mal, avec exactitude ou mauvaise foi.

Assémani, tom. 1, pag. 419, appelle le dixième roi édessien *Pacorus*. L'auteur de cette Chronique apocryphe donne à son prince imaginaire le nom d'un personnage illustre dans l'histoire, et lui attribue les belles actions de ce dernier Pacorus. Il a imaginé cette fiction pour continuer la suite de ces prétendus princes édessiens.

Assémani soutient que ce Pacorus, roi d'Edesse, aidé du général Barzaphrane, envahit la Syrie et la Judée ; qu'il fit prisonnier Hyrcanus, grand-prêtre de Jérusalem, et Phasaëlus, frère d'Hérode, vers l'an 40 avant J.-C.

Cependant Joseph Flavien (*de Bello Jud.*, l. 1, ch. 11; *ant. Jud.* lib. 14, ch. 13), qui était très-instruit dans l'histoire de sa patrie; Africanus dans Syncelle (pp. 307 et 245), ainsi que la plupart des historiens grecs et romains, et particulièrement Cicéron (lib. 15, *ad Famil.* epist. 1, 2, 4; lib. 5, *ad Attic.* epist. 18 et 20) dit avoir vu Pacorus lui-même et s'être battu contre ce prince qui était à la tête de son armée. Tous ces auteurs s'accordent à dire que ce Pacorus, qui fit avec Barzaphrane, général des troupes arméniennes, cette expédition dans la Syrie et contre les Romains, était fils de Phraate, roi des Parthes. Plutarque (vie de Crassus) et quelques autres, ainsi que les historiens arméniens, ajoutent que le roi d'Arménie donna sa fille en mariage à Pacorus.

Assémani a soin d'avertir que l'historien Joseph appelle Pacorus le fils du roi des Parthes. Pour le réfuter, il donne plusieurs interprétations forcées de ce passage. Nous croyons inutile de les rapporter ; il suffit de les lire dans l'auteur, pour en appercevoir la fausseté.

L'auteur de la Bibliothèque orientale (p. 420), arrivé au 15e. roi édessien, le nomme Abagare-Véhama; mais il en parle d'une manière toute opposée à la vérité et aux témoignages des historiens.

Abagare-Véhama fut véritablement un des rois d'Edesse. Ce fait est constant. La différence qui se trouve entre le rapport d'Assémani et celui des autres auteurs, c'est que le premier veut qu'Abagare soit le quinzième roi d'Edesse, et que les autres soutiennent qu'il en fut le premier roi. Nous en avons dit suffisamment pour prouver ce fait. Nous allons passer à un autre objet de discussion sur le même roi.

Assémani soutient avec chaleur qu'on ne peut pas appeler cet Abagare roi des Arméniens, mais des Syriens seulement.

Sans aller chercher trop loin des autorités nombreuses pour le convaincre, servons-nous d'un témoignage qui doit être d'un grand poids pour Assémani, dans la question présente. Un célèbre patriarche syrien qui vivait dans le douzième siècle, et qui connaissait bien l'histoire de son pays, dit

clairement dans plusieurs endroits de son ouvrage, qu'Abagare était roi des Syriens et des Arméniens; qu'il résidait à Orrha en Mésopotamie. (Voyez l'art. ABAGARE, dans l'Abrégé historique et chronologique depuis Adam jusqu'à l'an 1195 de J.-C., par Michel, patriarche syrien; Manuscrit arm. let. n, n° 22).

Assémani réfute ainsi les raisons qu'on lui oppose. « Quant à ce que rapporte Clément Ga» lanus, *pars prima Conciliat. Eccles. arm. cùm romanâ*, pag. 7, dit-il pag. 421, qu'Aba» gare était roi d'Arménie, on ne doit y avoir » aucun égard. Cet auteur parle ainsi pour flat» ter la nation arménienne; il a suivi le récit » poétique de Nersès Glaïense, patriarche armé» nien, qui a écrit en vers l'éloge des rois de » sa nation. On ne lit nulle part qu'un prince » édessien ait régné sur la grande ou la petite » Arménie, mais seulement sur la Mésopotamie » ou une partie de la Syrie; ce qui ne regarde » nullement les Arméniens. » Il observe ensuite que Nersès Glaïense, qui vivait 300 ans après Denys (c'est-à-dire au 12ème. siècle), ne pouvait pas être mieux instruit que cet auteur syrien, qui, étant originaire de cette nation, devait en mieux connaître les événemens. Il trouve mauvais que Galanus fasse descendre les rois arméniens de la famille d'Abagare, jusqu'à Cosroës, qui

vivait vers le 3ème. siècle, parce que ces princes parthes ou arsacides n'avaient, suivant lui, rien de commun avec les rois d'Edesse.

Il est vrai que ni les Edessiens, ni les prétendus rois d'Edesse, depuis Orrhé jusqu'à Abagare-Véhama, ni les toparches de cette ville qui gouvernèrent depuis l'an 75 de l'ère vulgaire, n'ont jamais régné sur la grande ou la petite Arménie. Cette assertion d'Assémani, prise dans ce sens, est exacte, mais n'établit rien de ce qu'il veut prouver. Il s'agit de savoir si les rois arméniens, qui étaient parthes ou arsacides, ont régné ou non sur les Edessiens.

Pour nous épargner de longues recherches, nous puiserons nos preuves dans l'ouvrage même d'Assémani et dans les auteurs syriens.

Grégoire Barebrœus (dans Assémani, tom. 3, ch.° 12) divise la Parthie en trois peuples différens; savoir les Perses, les Arméniens, les Orhoëns ou Edessiens qu'il nomme tous Parthes. Or, pour qu'on puisse donner le nom de Parthes aux habitans de cette dernière contrée, il faut bien qu'ils aient été soumis aux Parthes. On voit par le rapport unanime des historiens, que depuis le commencement de la toparchie édessienne, vers l'an 75 de l'ère vulgaire, jusqu'à l'an 217, que ce pays n'a pas été soumis aux Parthes dans cet intervalle de temps. A la vérité, en se battant contre

les Romains, les Parthes allèrent quelquefois jusqu'en Mésopotamie; mais ces incursions n'ont été que momentanées; ils ne purent jamais s'y fixer: ils furent toujours repoussés et chassés par les armées des empereurs romains. De plus, la famille parthique s'éteignit en Perse vers l'an 226. Le royaume passa entre les mains des Sassanides, et le nom même de Parthes fut anéanti. Les Edessiens avaient donc été soumis aux Parthes avant l'époque du commencement de cette toparchie, pour qu'on ait pu leur donner le nom de Parthiques. C'est précisément à cette époque, en remontant jusqu'à l'an 136 avant J.-C., que les Edessiens ont été soumis aux Parthes. Assémani confirme la même chose pag. 421.

Quand les historiens disent que les habitans d'Edesse étaient autrefois sujets des rois parthes, ils n'entendent point parler des rois parthes qui régnaient dans la Parthie même, mais de ceux qui régnaient dans l'Arménie.

Les Grecs et les Romains rapportent que Tygrane-le-Grand possédait la Mésopotamie, la Syrie, l'Arabie et quelques contrées voisines. Valarsace, premier roi de sa maison en Arménie, avait déjà, dès l'an 136 avant J.-C., établi une satrapie héréditaire à Edesse en Mésopotamie. Ses successeurs devenus plus faibles, en transportèrent le siége de Nisibe à Edesse, pour éviter

de se trouver sur le passage des troupes romaines.

Ces détails historiques nous prouvent que ce furent les rois parthes en Arménie qui régnèrent sur les Edessiens, et résidèrent dans la ville d'Edesse ; et c'est pourquoi les Edessiens furent appelés Parthes.

C'est bien à tort qu'Assémani accuse Galanus d'être un flatteur. Cet auteur, d'ailleurs très-grave et sévère, n'avait aucunement besoin de flatter une nation dont il ne dépendait pas, et avec laquelle il n'avait aucun rapport ; il ne fait que citer fidèlement le passage du poète Glaïense. Mais l'auteur de la Bibliothèque orientale, qui ne connaissait pas d'autre témoignage que celui cité par Galanus, pour prouver qu'Abagare était Arménien, croit en tirer une raison bien forte en sa faveur, en disant qu'un auteur postérieur de trois cents ans à Denys, ne pouvait pas mieux connaître que Denys les événemens de Syrie. Mais Assémani ignorait que différens auteurs arméniens qui existaient deux et trois cents ans avant Denys le Syrien, rapportent qu'Abagare-Véhama, originaire de la famille royale parthe ou arsacide, était un roi arménien qui résidait à Edesse. Moyse de Korene, historien d'Arménie, qui écrivait vers l'an 440, observe (liv. 2, ch. 33), que tout ce qu'il a écrit sur Abagare, et Sanadrug son fils et successeur, est tiré des

mémoires de Lerubnas, fils d'Apsador, écrivain contemporain d'Abagare.

Mais de quelle source Denys, qui écrivit sa chronique 300 ans après Moyse de Korené, et 800 ans après Lerubnas, a-t-il tiré cette suite de rois syriens? Quels sont ses garans? Pour quelle raison Assémani fait-il tant valoir cette chronique mensongère? La chronique d'Édesse (Assem. tom. 1, pag. 388), qui date de plus loin que celle de Denys, n'en fait pas mention. Les auteurs de cette chronique, qui rapportent beaucoup de faits étrangers à leur pays, n'auraient pas oublié ou négligé les événemens les plus intéressans de leur patrie.

Cette chronique d'Edesse porte seulement, qu'à l'an 180 de l'ère des Séleucides (129 ans avant J.-C.), des rois commencèrent à régner à Edesse. Depuis cette époque jusqu'à l'an 202 de l'ère vulgaire, elle ne fait mention que de deux rois nommés Abagare, dont l'un régna vers l'an 91 de l'ère vulgaire. C'est précisément après l'an 75 que les rois arméniens cédèrent la Mésopotamie aux Romains, et que les empereurs y établirent des toparches. Le second roi dont parle cette chronique, régnait à Edesse vers l'an 202 de l'ère vulgaire; et ce fut le dernier roi de ce pays.

Il est aisé de s'appercevoir par ce que nous venons de dire, que le patriarche Denys trou-

vant dans les écrits des auteurs d'Arménie et dans d'autres, un roi nommé Abagare qui résidait à Edesse dès le commencement de l'ère vulgaire, ensuite remontant plus haut et découvrant un nommé Orhès qui gouverna le premier dans Edesse en qualité de satrape, vers l'an 136 avant J.-C., il l'a pris pour un véritable souverain et le fondateur d'un nouveau royaume; et lisant d'un côté les noms des différens satrapes depuis l'an 136 jusqu'à Abagare, et d'un autre côté, les noms des rois ou toparches édessiens depuis le premier jusqu'au dernier Abagare, il a voulu en former une suite continue de rois, en remontant depuis l'Abagare contemporain de J.-C., jusqu'à Orhès. Comme il eût été fort embarrassé pour rapporter quelques belles actions ou quelques grands événemens du règne de ces prétendus rois, qui n'ont jamais joué un grand rôle, et dont la plupart n'ont fait que paraître et disparaître, et qu'aucun de ces princes n'a fait un mouvement qui ait produit la moindre sensation chez leurs voisins (ils étaient assis sur le trône comme des statues), il prend le parti du silence sur leur histoire; il se contente de mettre beaucoup d'exactitude dans l'ordre chronologique; il rapporte scrupuleusement l'époque des règnes, des interrègnes, l'année, le mois et le jour du décès de ces princes.

On devine aisément la source de ces fictions.

Dans les premiers siècles du christianisme, les chrétiens de Syrie forgèrent une correspondance de lettres entre J.-C. et le roi Abagare; à l'exemple de de cette prodigieuse quantité d'évangiles, d'actes et d'épitres apocryphes attribués aux apôtres. Les historiens de ce temps rapportent aussi la guérison miraculeuse de ce prince, d'une maladie incurable, par la vertu d'une image de J.-C.; ainsi que la conversion subite et générale des Edessiens. Les Syriens postérieurs voulurent, par un esprit de dévotion mal-entendue, donner une certaine prééminence à leur nation, en soutenant qu'Abâgare d'Edesse était le roi des Syriens, et que l'église syrienne était la fille aînée de J.-C. Ce motif religieux les porta à confondre et à dénaturer les faits historiques. Ils se servirent, le plus souvent qu'ils purent, de la vérité pour orner leurs fictions et leur donner un plus grand crédit.

Assémani ne se contente pas des preuves qu'il a apportées pour constater que cet Abagare était Syrien; il ajoute, d'après Denys, des raisons de vraisemblance tirées des noms et surnoms de ce prince. D'abord, le nom propre de ce roi est *Avagaïr*. Mais les Grecs et les Syriens n'ayant pas de lettres qui expriment exactement le son d'*aï*, ils prononcèrent et écrivirent *Abagare*, ensuite *Abgar*, *Acbar*, etc. Il fut aussi appelé *Veham* ou *Vehanian*, *Acham* ou *Archam*, du

nom de son père *Archam*, qui fut le frère du grand Tygrane, comme nous l'assurent tous les historiens d'Arménie, ainsi que Rufius, traducteur d'Eusèbe, Bongarsius, Henry Valérius et d'autres. Malgré ces témoignages, Assémani soutient que le nom d'Acham a été donné à Abagare comme un surnom. La raison qu'en apporte Denys, est que ce prince fut appelé *Véhama*, c'est-à-dire *noir* en syrien, parce que son corps étant devenu tout blanc par la lèpre dont il fut guéri miraculeusement, il fut appelé noir par opposition à la couleur de son mal. Maris de Salomon, historien arabe, en donne une raison contraire; il dit qu'Abagare fut appelé noir parce que sa lèpre était d'une couleur brune. Assémani, qui prétend tirer un fort argument de ces étymologies et de ces déductions, en conclut que les commentateurs d'Eusèbe n'ont pas bien compris l'auteur césaréen, ou que la copie dont ils se sont servi était vicieuse et infidèle.

Les frères Guillaume et George Wisthon, traducteurs de Korene, historien d'Arménie, regardent la question que nous venons de traiter sur Abagare, comme très-épineuse et comme embarrassant beaucoup les savans. Ils avaient lu la Bibliothèque d'Assémani et les ouvrages des modernes sur l'histoire d'Abagare. C'est pour cela qu'ils y appercevaient tant de difficultés, et qu'ils

s'expriment ainsi dans une note, pag. 132 de l'hist. de Korene : « Venimus jam ad eam hujus libri par-» tem, quæ historiam exponit adeò lectu ac notatu » dignam, ut ejus causâ totum Korenem tanti sit » perlegere. Ceterum, de Abagari historiâ tot tanti-» que viri tam fusè et copiosè in utramque par-» tem disputârunt, ut totam controversiam hîc » aperire atque explicare foret supervacaneum ; » quod quidem munus nos libenter defugimus. Sed » cum ii de hâc Korenensis historiâ nihil noverant, » quæ difficultates rei minuat, ac rem ipsam ple-» rumque valdè confirmet, nos, pro more nostro, » paucas observationes breviter interponemus. »

Ce que nous avons dit suffit pour démontrer que la chronique de Denys, sur les prétendus rois édessiens, depuis l'an 136 avant J.-C. jusqu'à Abagare, est destituée de fondement, et contraire à l'histoire véritable de ces temps ; pour prouver que les princes qui régnèrent sur les Edessiens, depuis cet Abagare, vers l'an 14 jusqu'à l'an 76 de l'ère vulgaire, étaient des rois arméniens de la famille arsacide ou parthe ; pour assurer que les toparches qui furent placés dans cette ville par les Romains, depuis cette dernière époque jusqu'à l'an 217, et même jusqu'au temps de Dioclétien, étaient seulement des princes ou rois syriens, possesseurs tributaires d'Edesse et de la Mésopotamie.

CHAPITRE XV.

Origine de la langue arménienne.

Le patrimoine du langage qu'un père laisse en héritage à ses enfans, est la première et la plus inaliénable des propriétés. Les Arméniens, nation qui s'est perpétuée depuis Xisutros jusqu'à nos jours, ont conservé avec soin et n'ont jamais altéré l'héritage précieux de la langue de leur premier père, ou de la langue anti-diluvienne. Ce fait est incontestable d'après le témoignage des historiens et des chronologistes : il est rigoureusement démontré et appuyé sur des argumens solides. Cependant je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici quelques observations qui feront voir l'absurdité des conjectures des auteurs grecs et latins, touchant l'origine de la langue de cette nation.

Hérodote, Eudoxe et plusieurs autres écrivains postérieurs, ont avancé sans le moindre fondement, que les Arméniens étaient une colonie de la Phrygie ; que la langue arménienne n'était qu'un dialecte de ce peuple.

Les auteurs modernes, au contraire, soutiennent d'après Strabon, que les Arméniens sont une colonie de la Syrie; que leur idiôme a tant de rapports avec le syriaque, le chaldéen, l'hébreu, l'arabe même,

que ces différens peuples s'entendent facilement entr'eux. Rien n'est plus insoutenable que cette assertion ; car l'arménien n'a pas le moindre rapport avec aucune de ces langues. C'est une langue tout-à-fait différente, et pour le moins aussi riche de son propre fonds, que la langue grecque.

Justin assure gravement qu'un certain Armenos, originaire de la Thessalie, faisant partie de l'expédition de Jason, débarqua en Arménie, y établit une colonie, et donna son nom à cette contrée. On voit clairement que ce récit n'est qu'une fable calquée sur la véritable histoire de la navigation de Xisutros. Cette métamorphose de faits n'a été imaginée que pour attribuer à un héros de la Grèce, l'honneur et la célébrité du patriarche oriental. Cependant du temps même de l'auteur, il était aisé de sentir l'absurdité de cette fiction. Car Diodore de Sicile, plus ancien et plus versé dans les antiquités que lui, donne à cette contrée le nom d'Arménie, dès le temps de Ninus qui vivait plus de 600 ans avant l'expédition des Argonautes, sous la conduite de Jason; époque où la Grèce n'était peut-être pas encore habitée par des hommes.

Parthénite, prêtre égyptien de la ville de Saïs, en parlant des historiens grecs, disait : « Les » Grecs sont des enfans ; ils ne deviendront ja-

» mais vieux ; ils ignorent trop l'antiquité. » Toutes les fois que ce peuple, d'ailleurs fort éclairé, a voulu parler de choses éloignées de temps et de lieux, il est tombé dans des erreurs grossières sur les points même les plus importans. Comment cette nation pourrait-elle nous faire connaître l'origine des peuples, tandis qu'elle ne débite sur sa propre origine que des absurdités choquantes, qu'elle se crée des dieux ridicules, et suppose des faits dont la raison repousse l'existence? Pour découvrir la vraie origine des peuples, de leur langue, de leurs institutions, il faut remonter plus haut, consulter des monumens plus authentiques et plus dignes de foi.

Le peuple d'Arménie établi d'abord par Noé ou Xisutros, a dû, en se perpétuant depuis ce temps jusqu'à nos jours, perpétuer en même temps et conserver avec lui la langue antidiluvienne qu'il avait reçue de son premier père. Nous ferons voir dans l'histoire d'Arménie, que Xisutros resta dans l'Arménie jusqu'à sa mort ; qu'il gouverna ce pays en prince souverain. Nécessairement ce patriarche parlait, et a transmis à ses descendans la langue de son père Alorus, ou celle antidiluvienne. Par conséquent ceux-ci n'auront pu laisser à la postérité que la langue qu'ils avaient apprise ; et cette transmission a dû se continuer de père en fils jusqu'à nos jours.

En outre, suivant les chronologistes sacrés, la confusion des langues n'eût lieu que 114 ans, ou, selon d'autres, 200 ans après le déluge. Il est encore attesté par les mêmes auteurs, ainsi que par plusieurs historiens arméniens, que Noé a vécu dans l'Arménie, au milieu de ses descendans, au moins 150 ans après l'événement de la confusion des langues. Or il est certain que ni ce patriarche, ni aucun de ceux qui restèrent avec lui, n'eurent part au changement qui eut lieu parmi ceux qui se dispersèrent en différentes régions. Par conséquent leur langue primitive resta exempte de tout mélange et de toute altération.

Une infinité de monumens, tels que les noms des endroits, beaucoup de chants arméniens où l'on célèbre des événemens antiques conservés d'âge en âge par une tradition qui n'éprouva jamais de contradicteurs; l'existence et la demeure constante de cette nation dans le lieu où Noé et sa famille lui donnèrent naissance, attestent unanimement et la conservation de cette langue primitive, et l'identité de celle-ci avec celle qui se parle encore aujourd'hui dans l'Arménie.

Aucun monument de l'histoire ancienne et moderne n'autorise à croire que la langue qu'on parlait primitivement en Arménie, a subi quelques changemens essentiels, ou que les habitans de ces contrées ont été transplantés en d'autres pays.

Plusieurs écrivains, il est vrai, ont affirmé que l'arménien était un dialecte de l'arabe, du turc ou d'autres langues. Mais nous avons fait voir la futilité de ces assertions. Les fastes de ces nations, dont on prétend que les Arméniens ont emprunté le langage, sont connus ainsi que ceux de l'Arménie.

Le changement des idiômes est le plus lent et le dernier des changemens dans un état; il ne peut avoir lieu que quand le besoin ou la force en font une loi. Ainsi on découvre encore aujourd'hui des traces de l'ancien gaulois, l'une des langues les plus pauvres et les plus informes qu'il y ait eu; on connaît ses progrès, ses variations successives, et jusqu'à quel point il s'est enrichi jusques à nous. Il n'en est pas de même de l'arménien : cette langue riche en mots et en sons, possédant plus de 3000 racines, a la facilité merveilleuse de se prêter à un nombre infini de composés, suivant le génie de l'orateur : elle n'a nullement besoin d'emprunter le secours des autres langues. Quoique ce pays ait éprouvé de fréquentes vicissitudes dans les affaires politiques, et qu'il ait été alternativement gouverné par des princes arméniens et étrangers, la langue néanmoins n'a subi aucun changement essentiel.

La plupart des écrivains ecclésiastiques, par respect pour la Bible, plutôt que par une opi-

nion éclairée, assurent que la langue hébraïque est la première et la plus ancienne des langues. Cependant, cette langue vénérable à tous égards, n'est elle-même qu'un dialecte composé de la chaldéenne, de l'égyptienne et de quelques autres.

Abraham, père de la nation juive, était de la Chaldée, proche du lieu où arriva la confusion des langues. On lit dans le livre de Judith, que quand Holopherne, général assyrien, demanda à Achior de quelle nation étaient les Israëlites : « Ce peuple, répondit-il, est de la race des Chal- » déens. Il habita d'abord la Mésopotamie. Le » Dieu du ciel lui commanda de sortir de ce pays » et d'aller demeurer à Choran. Une grande fa- » mine étant survenue dans ce nouveau pays, ils » descendirent en Egypte, où ils se multiplièrent » prodigieusement pendant l'espace de 400 ans. »

Ce peuple qui mena pendant si long-temps une vie errante dans la Mésopotamie, chez les Chananéens, les Egyptiens et les Babyloniens, selon les différentes époques de captivité, a dû éprouver des variations considérables dans sa langue, qui, dans le fait, n'avait pu être, dans son origine, qu'un dialecte chaldéen qu'Abraham leur avait transmis.

CHAPITRE XVI.

Histoire inconnue de la conquête d'Arménie par Sémiramis.

SUPPLÉMENT A L'HISTOIRE D'ARMÉNIE.

Après la mort d'Arbel II, son fils Ninus monta sur le trône d'Assyrie. Ce jeune prince brûlait depuis long-temps du desir d'être roi, pour se venger de la mort de Bélus, et arrêter les incursions d'Aram, roi d'Arménie. Mais des ministres éclairés le détournèrent de ce projet, en lui exposant la supériorité des forces d'Aram, et son expérience dans l'art militaire. Ils lui firent craindre que cette tentative ne servît qu'à agrandir son ennemi, et lui représentèrent que son peuple, peu accoutumé au métier des armes, ne demandait que la paix et la tranquillité; qu'il fallait l'aguerrir par des entreprises moins périlleuses. Ninus se rendit à ces raisons, et sacrifia son ressentiment à l'intérêt de ses sujets : qualité admirable dans un prince offensé ! Alors on vit le roi d'Assyrie rechercher l'amitié d'Aram; il lui envoya en députation plusieurs seigneurs de sa cour, qui lui portèrent en présent

un diadême enrichi de pierreries, et sollicitèrent son alliance avec Ninus, en donnant au roi d'Arménie le titre de second potentat de la terre (1).

Aram, en sage politique, se défia de ces démonstrations subites d'amitié de la part de la cour d'Assyrie; il craignit qu'elles ne cachassent quelques desseins perfides. Il refusa donc les présens qui lui étaient offerts, et reçut froidement les envoyés. Afin de prévenir une irruption prochaine, il fit construire des forts sur les frontières de ses états, dans la partie qui avoisinait l'empire assyrien. Les choses en restèrent là l'espace de deux ans, pendant lequel temps Ninus s'efforça de prouver à Aram la droiture de ses intentions et la sincérité de son amitié. Alors, Aram persuadé que Ninus ne cherchait point à le troubler dans ses possessions, voulut lui donner l'exemple d'un grand désintéressement, et lui prouver qu'il est plus avantageux de vivre en bonne union avec un prince sage et vertueux, que de s'attirer sa haine. Il lui remit toutes les provinces qu'il avait conquises sur Barsam (prince que Diodore de Sicile confond avec Aram), et qui faisaient partie de l'Assyrie. Ces deux grands princes continuèrent à vivre en bonne intelligence.

(1) Moyse de Korene, liv. 1, ch. 11, 12, 13. Jean le Cath., Hist. anc. d'Arm. Ciamcian, liv. 1, ch. 5. Diod., liv. 2.

Aram vint à mourir ; Ara ou Arcé, son fils aîné, lui succéda vers l'an 1772 avant l'ère vulgaire. Ce jeune prince avait reçu de la nature toutes les qualités de l'ame et du corps ; il passait pour le plus bel homme de son siècle, et pour le meilleur des rois. Héritier des vertus et du trône de son père, il se fit un devoir de marcher sur ses traces; mais l'ingrate fortune ne le favorisa pas des mêmes succès. Durant les premières années de son règne, il ne s'occupa que du bonheur de son peuple. Ninus chercha à entretenir avec lui les mêmes liaisons d'amitié qu'avec son père. Pour cet effet, il crut devoir accorder à Arcé les mêmes prérogatives, et lui offrit le même diadême qu'il avait offert à Aram. Arcé croyant les offres du roi d'Assyrie désintéressées, et se défiant de ses dons, les refusa. Ce refus offensa Ninus, qui n'eut pas le temps d'en tirer vengeance ; car il mourut peu après. Alors Sémiramis, son épouse, s'empara des rênes du gouvernement. Cette femme si connue dans l'histoire ancienne, était la plus dissolue de son siècle. A un caractère impérieux et barbare, elle joignait l'audace des entreprises. Instruite depuis long-temps de l'extrême beauté du roi d'Arménie, elle résolut de s'en faire aimer, ou plutôt de l'enchaîner à sa suite comme son amant, pour avoir la facilité de lui dicter des lois. Elle lui envoya une députa-

tion chargée de riches présens, pour l'engager à venir à sa cour passer quelques momens agréables. Le vertueux prince d'Arménie, content de posséder le cœur de sa femme Novart, qu'il aimait passionnément, reçut avec indifférence les propositions de Sémiramis. Il arrive souvent que les grands obstacles, loin de calmer nos passions, ne font que les rendre plus ardentes, au point de nous aveugler et de nous entraîner à des démarches honteuses et préjudiciables à notre intérêt personnel. Sémiramis persistant dans son projet, fit offrir sa main et le trône d'Assyrie à Ara. Mais l'amour et la reconnaissance des Arméniens étaient la seule ambition de ce prince chéri, qui préférait posséder le cœur de ses sujets plutôt que de régner sur un vaste empire. Il refusa donc et la main de la reine, et la couronne encore teinte du sang de Ninus, son mari. Cette femme hautaine, prenant ce refus pour un mépris outrageant, devint furieuse. Son amour se changea en une haine implacable. Elle leva promptement une puissante armée pour venger le prétendu outrage fait à sa personne. Cette levée extraordinaire se fit sans que personne en pût deviner les motifs. La reine elle-même marcha à la tête de ses troupes et pénétra dans l'Arménie. Cette invasion subite étonna Ara qui ne s'y attendait pas. Ses troupes stationnées dans différentes provinces, se trouvaient

dispersées ; il ne lui restait pas assez de temps pour en faire le rassemblement général. Cependant il tâche de former à la hâte un corps d'armée assez considérable pour faire face à celle de la reine d'Assyrie. Ara lui-même en prend le commandement, et marche contre les Assyriens qu'il rencontre dans les plaines de l'Ararath. Les deux armées étant en présence, le combat ne tarda pas à s'engager. Sémiramis donne ordre de ne point attenter à la vie d'Ara, mais de faire en sorte de le prendre vivant et de le lui amener. La valeur du prince d'Arménie rendit vaines les précautions de Sémiramis. Les deux armées en vinrent aux mains : il y eut une vigoureuse résistance de part et d'autre. Mais les Arméniens obligés de céder à la supériorité du nombre, furent défaits après un grand carnage. Sémiramis, fière de sa victoire, et croyant déjà avoir en sa puissance un homme qui avait osé refuser sa main, fit chercher Ara parmi les prisonniers ; mais il fut trouvé sur le champ de bataille parmi les morts. Cette nouvelle accablante changea la joie de la reine en une profonde tristesse. Peut-être alors se reprocha-t-elle les funestes effets de sa fureur impudique et de sa démarche imprudente. Cependant elle ne laissa pas de s'emparer de l'Arménie et de la rendre tributaire d'Assyrie. Sémiramis, sensiblement affectée de la mort d'Ara,

chercha tous les moyens d'éloigner de sa mémoire ce souvenir douloureux. Elle exigea de Méras, mage et grand-prêtre d'Arménie, qu'il ressuscitât Ara. Le pontife, convaincu de son impuissance à ce sujet, et ne voulant pourtant pas perdre son crédit, tâcha de persuader à Sémiramis qu'Ara était allé parmi les dieux sur le mont Caucase; que de là il serait conduit dans la Chaldée; que telle était la volonté du dieu Aramazte, qui ne voulait pas encore révéler ses desseins à son peuple. La reine, sans être dupe de ces rêveries, en répandit cependant le bruit parmi les habitans d'Arménie, afin de les appaiser et d'étouffer le desir de la vengeance que la mort de leur roi faisait naître dans leur cœur. Malgré ces précautions, la révolte éclata en plusieurs endroits de l'Arménie. La reine vint à bout de l'appaiser par la force de ses armes, et encore plus par la politique et la douceur. Elle fit accroire au peuple qu'elle avait demandé aux dieux de rendre la vie à Ara, et qu'ils lui avaient accordé l'objet de sa demande. Pour les en convaincre, elle fit habiller un homme qui ressemblait parfaitement à Ara, et le fit voir à l'armée rassemblée, en disant aux soldats que les dieux venaient de ressusciter leur roi.

Sémiramis, pour remercier le dieu Aramazte de ses imaginaires bontés, lui fit élever un superbe monument sur lequel on grava ces mots :

« Les dieux ont sucé les plaies du corps d'Ara, » les ont guéries et l'ont rendu à la vie. Cet acte » de leur toute-puissance nous a comblé de joie. » Adorons éternellement les dieux qui s'empres- » sent de contenter nos desirs et de faire la vo- » lonté des mortels. » Le peuple d'Arménie, à l'imitation de la reine, adora ce monument.

Sémiramis resta quelque temps en Arménie. Elle visita ce beau royaume. Alors, étonnée de la douceur de son climat, de sa fertilité, elle résolut d'y venir tous les ans passer une partie de la belle saison. C'est pour cela qu'elle fit bâtir la superbe ville de Sémiramacerte, connue à présent sous le nom de Van. Elle est située sur les bords du lac de même nom. Moyse de Korene raconte ce fait de la manière suivante :

Après la victoire, Sémiramis s'arrêta quelque temps dans la plaine qui tire son nom de l'Araïus ; puis elle dirigea sa marche vers les montagnes qui sont au midi. C'était l'été, et elle voulait se récréer de la vue de ces riches vallées et de ces belles prairies émaillées de fleurs odoriférantes. Admirant le site enchanteur de ces contrées, la salubrité de l'air, les sources abondantes et les fleuves qui, coulant avec un doux murmure, fertilisent les plaines qu'ils arrosent, elle s'écria : « C'est ici, c'est en ce beau climat, c'est » sur ce terrain fertile, sur ces rives fécondes, qu'il

» faut bâtir des villes et me construire des palais. » Tous les ans je viendrai passer l'été dans les » délices de l'Arménie, et j'habiterai mon palais » de Ninive pendant les trois autres saisons. »

Elle visita tout le pays. Arrivée vers l'Orient, aux bords d'un lac salé, elle remarqua une colline d'une assez grande étendue, qui va en long d'occident en orient. Sa pente est douce vers le nord; au midi, elle présente à la vue un précipice affreux, dont l'ouverture fait face au ciel. Dans la même direction, un peu plus en avant, une longue vallée se développe au loin comme une plaine. On croit voir un agréable et vaste torrent qui va se perdre dans le lac. La partie orientale forme à-peu-près le même site. La plaine est arrosée par les eaux douces qui descendent de la montagne, parcourent les vallons et se réunissent enfin pour former un grand fleuve. Plusieurs édifices étaient déjà construits sur l'une et l'autre rive. Un monticule semblait s'élever exprès pour faire jouir de la vue pittoresque de cette colline.

Dès que Sémiramis, femme entreprenante et énergique, eut apperçu cette belle position, elle ordonna qu'on fît venir sur-le-champ, tant de l'Assyrie que des autres parties de son empire, 42,000 manœuvres et 600 des plus habiles tailleurs de pierres, charpentiers, menuisiers, fon-

deurs et forgerons, sur le terrain qu'elle avait choisi. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Les manœuvres arrivèrent les premiers avec des ingénieurs instruits dans un grand nombre d'arts. Elle voulut qu'on commençât par élever une très-haute et large terrasse, avec les pierres les plus grandes et les plus dures qu'on pourrait trouver, unies entr'elles avec de la chaux et du sable. Ce monument existe encore aujourd'hui : on rapporte que les voleurs et vagabonds du pays se cachent dans les cavités de cette masse, comme dans les antres d'une montagne. On dit aussi que les pierres sont si bien jointes, qu'on ne pourrait détacher de cette maçonnerie une seule pierre en état d'être réemployée, quelqu'effort qu'on fasse pour y parvenir. Il faut absolument les briser pour les enlever. Les assises sont disposées avec tant d'art, qu'au premier coup d'œil on est tenté de croire qu'il y a un enduit de graisse fondue.

Ces travaux, qui couvrent un espace de plusieurs stades, furent prolongés jusqu'au terrain où elle voulait fonder une ville. Alors elle divisa ses nombreux ouvriers en compagnies, dont chacune eut pour chef un architecte. Les travaux étant poussés avec une incroyable activité, elle termina en peu d'années cette étonnante entreprise. La ville fut entourée de forts remparts, et fermée par

des portes d'airain. Elle fit construire dans la ville, en pierres de différentes couleurs, des maisons de deux ou trois étages, et même d'un simple rez-de-chaussée. Les places publiques étaient aussi vastes que belles. Elle établit des bains magnifiques dans chaque quartier. Un bras du fleuve traversait la ville pour la commodité des habitans, et servait à l'arrosement des jardins et de la campagne voisine. Sur les deux rives du lac ainsi qu'à l'orient, au septentrion et au midi de la ville, elle fit bâtir des villages où des cultivateurs instruits formèrent des plantations qui procurèrent de l'ombrage et des fruits délicieux. Les coteaux les plus fertiles furent couverts de vignes. Quand cette superbe ville fut construite et ceinte de murailles, elle la fit habiter par une nombreuse population. L'histoire ne nous apprend rien de certain sur les prodiges de l'art et les merveilles qui dûrent orner l'intérieur de cette grande ville. On sait seulement qu'elle fit construire sur des hauteurs fortifiées, des palais dont l'entrée et la sortie étaient également difficiles, et sous lesquels on avait pratiqué d'immenses souterrains. Du côté du précipice, dont la roche est si dure que le ciseau peut à peine y faire une légère empreinte, elle fit bâtir des temples, des hospices, des bâtimens pour le trésor royal, et les fit entourer de fossés. On ignore pourquoi elle créa ces merveilleux mo-

numens. Elle fit graver sur quantité de pierres, des inscriptions dont les caractères paraissent aussi facilement tracés que sur la cire d'une tablette. Elle ne se borna point à ces embellissemens ; elle fit encore ériger dans plusieurs cantons de l'Arménie, des statues au bas desquelles on grava des inscriptions à sa gloire. Les distances itinéraires et les limites furent marquées par des bornes ornées de semblables inscriptions. (Moyse de Korene, liv. 1, ch. 15.)

Cette reine impérieuse, après avoir séjourné quelque temps en Arménie, y avoir élevé plusieurs monumens à la gloire de son nom, ramena son armée dans l'Assyrie, laissant le gouvernement de toute l'Arménie, de l'Albanie, du mont Caucase et d'une partie du Bosphore Cimmérien, à Gardus, fils d'Ara, âgé de douze ans, auquel elle donna le nom d'Ara-Araïde. Il ne succéda à son père que comme prince dépendant et tributaire de l'Assyrie. Les autres contrées soumises à l'Arménie, telles que la Cappadoce et une partie de la Médie, furent ajoutées à l'empire de Ninive.

Telle fut la fin d'Ara, vers l'an 1747 avant l'ère vulgaire, après un règne de vingt-six ans. Ainsi finit cette monarchie absolue, établie par Haïk. Après 602 ans d'indépendance, elle devint tributaire de l'Assyrie jusqu'à la prise de Ni-

nive et la chute de cet empire, qui arriva vers l'an 747 avant l'ère vulgaire.

Les habitans d'Arménie, qui avaient pour Ara une tendresse filiale, afin d'honorer sa mémoire, appelèrent le mont Masis et tout le pays voisin, de son nom, Arara ou Ararath.

CHAPITRE XVII.

Fin tragique de Sémiramis.

Gardus, surnommé Ara-Araïde, succéda à son père, suivant les intentions de Sémiramis. Quoique fort jeune et peu versé dans la politique et les intrigues du cabinet, il gouverna ses états avec une sagesse admirable, mit à profit les bons conseils qu'on lui donna, sut si bien se faire estimer et gagner l'affection de Sémiramis, que cette reine le regardait comme un de ses enfans, et avait en lui la plus grande confiance. Tandis que la bonne intelligence régnait entre les deux états, les propres fils de Sémiramis, excités, soit par la conduite scandaleuse qu'elle menait, soit par un esprit de jalousie pour régner en sa place, se révoltèrent contre leur mère, et voulurent lui enlever la couronne. La reine, instruite de leur perfide dessein, les fit égorger sans misé-

ricorde ; mais l'humanité la porta à épargner Ninias ou Zamès, à cause de son extrême jeunesse. Elle eut bientôt lieu de se repentir de sa clémence : cet enfant dénaturé nourrissait, dès ses plus tendres années, dans son cœur, le projet de précipiter sa mère du trône, où le crime l'avait placée. Il choisit pour complice un prince mède, nommé *Zoroastre* ou *Mage*, lieutenant de la reine dans la ville de Ninive, pendant son expédition en Arménie. Ces deux princes commencèrent par gagner le peuple et les soldats ; la révolte ne tarda pas à éclater, et Sémiramis se vit forcée de fuir de Ninive. Elle gagna l'Arménie, après avoir échappé avec peine aux poursuites des rebelles ; elle se rendit auprès de Gardus, son vice-roi, se mit sous sa sauve-garde, non sans quelque inquiétude de trouver en ce prince un sentiment de vengeance. La grandeur d'ame de Gardus en dissipa bientôt les soupçons ; il la reçut avec tous les égards dus à son rang et à ses malheurs. Alors Sémiramis chercha à l'entraîner dans son parti, en lui promettant l'affranchissement du tribut et l'indépendance de ses états, s'il venait à son secours et contribuait à la faire remonter sur le trône d'Assyrie. Gardus, flatté de ces promesses, rassemble une puissante armée, et marche sur l'Assyrie avec Sémiramis. De leur côté, les Assyriens avaient fait une levée considé-

rable de soldats. On avance de part et d'autre avec des forces imposantes; les deux armées se rencontrent sur les bords du Tigre. Dès le premier choc, Gardus et Sémiramis furent tués sur le champ de bataille. L'armée arménienne fut entièrement défaite : le petit nombre de ceux qui purent échapper au massacre général, se sauva sur les montagnes voisines, pour éviter les poursuites du vainqueur. On dit que le coup dont périt Sémiramis, lui avait été porté par Ninias, son propre fils. Ainsi périrent le vertueux roi d'Arménie, la célèbre Sémiramis, l'an 1731 avant l'ère vulgaire (1).

CHAPITRE XVIII.

Vie privée d'Annibal.

Tandis que les Séleucides et la plupart des souverains de l'Asie n'étaient occupés que de la guerre pour ou contre les Romains, l'Arménie, la Perse, la Parthie et la Médie, qui étaient éloignées des puissances belligérantes, goûtaient seules les bienfaits de la paix. Les souverains de

(1) Moyse de Korene, liv. 1, ch. 17 et 19. Jean le Catholicos, Hist. anc. d'Arm.

ces contrées agrandissaient leurs états sans obstacle, y mettaient le bon ordre, et faisaient régner la justice et l'abondance. Ces avantages passagers procurèrent par la suite à ces nations la gloire de lutter plus long-temps contre la république.

Les Romains faisaient alors la guerre à Carthage. Annibal, après avoir été défait par Scipion l'Africain, se sauva auprès d'Antiochus-le-Grand, l'un des principaux ennemis du nom romain. Quand Antiochus eut aussi été vaincu près de Magnésie par Scipion l'Asiatique, il demanda la paix. Une des conditions que lui proposèrent les Romains, fut de leur livrer Annibal. Il était sans doute plus honteux pour les Romains de faire une semblable proposition, qu'il ne l'était de l'accepter pour un malheureux prince vaincu, qui était censé céder à la force et aux revers de la fortune. Mais l'ambitieuse Rome l'exigeait, parce qu'elle commençait à perdre les sentimens d'honneur et la véritable grandeur d'ame. Antiochus aimait sincèrement le héros carthaginois. L'honneur, la dignité royale, les droits sacrés de l'hospitalité, étaient pourtant des motifs assez puissans pour empêcher le roi séleucide de se souiller du crime affreux que les Romains voulaient le forcer de commettre. Mais le trop faible Antiochus, voyant qu'il ne pouvait qu'à ce prix obtenir la paix,

souscrivit enfin à ce honteux traité. Il eut seulement l'attention de faire avertir secrètement le général carthaginois du danger dont il était menacé, et lui conseilla de se retirer en Arménie, auprès du roi Artaxias. Après quoi Antiochus chercha à persuader aux Romains qu'Annibal, d'un caractère ombrageux et défiant, avait, en son insu, prévenu ses desseins par une fuite précipitée. Ce héros arrivé en Arménie, fut reçu avec les honneurs dus à son rang et à son génie. Cette nation hospitalière se fit un point d'honneur de posséder cet homme extraordinaire, aussi favorisé de la nature que maltraité par la fortune.

Si Annibal eût, comme le commun des hommes, fait consister le bonheur dans les commodités de la vie et les honneurs du siècle, il eût pu, sur cette terre fortunée, se consoler des rigueurs de son sort, tant par la jouissance des plus agréables productions de la terre, que par l'accueil flatteur qu'il recevait des souverains et des grands du pays. Mais son ame toute entière était en proie à la haine; il n'avait d'autre desir que celui de satisfaire cette violente passion. Son plaisir, son bonheur était celui de la vengeance. Il ne s'occupait en Arménie qu'à chercher des ennemis aux Romains. Il faut avouer que leur conduite à son égard justifiait de tels sentimens. Considérant que ce pays était défendu par des montagnes inaccessibles, peuplé de guer-

riers, abondant en vivres, en pâturages, en chevaux et autres objets nécessaires à la guerre; observant, en outre, que l'Arménie, la Parthie et le Pont étaient des puissances nouvelles, par conséquent entreprenantes; que leurs peuples ignorant la mollesse, étaient propres à soutenir les plus rudes travaux; que le régime militaire, l'ambition des conquêtes et le desir de s'agrandir entraient dans le système politique de ces gouvernemens, il conçut le projet de former une ligue contre la république romaine. Il proposa d'abord à Artaxias un plan d'alliance entre l'Arménie, le Pont et la Parthie. Il se chargea d'y faire entrer les peuples de la Gaule et des environs des Palus-Méotides, afin, lors de l'expédition, en passant par le pays de ces peuples alliés, de grossir son armée, et d'aller ainsi jusqu'aux portes de Rome anéantir cette orgueilleuse et jalouse république.

Mithridate, second roi du Pont, occupé depuis plusieurs années au siége de Sinope, ne voulut prendre aucune part à ce projet. Arsace II, roi de Parthie, qui commandait alors une expédition dans les Indes, trouva fort étranger à ses propres intérêts ce plan d'alliance et de conquête de Rome. Ainsi, les envoyés d'Artaxias furent obligés de s'en retourner, sans avoir pu tirer aucun fruit de leur mission; et ce grand projet demeura sans exécution.

Annibal, pendant son séjour en Arménie, s'appercevant qu'Artaxias avait un goût particulier pour construire des édifices et bâtir des villes, lui proposa d'en faire une nouvelle sur une colline aux bords de l'Araxe, vis-à-vis l'endroit où la rivière de Mezamor se jette dans ce fleuve. Annibal traça lui-même le plan de cette ville, et fut chargé par Artaxias de surveiller les travaux. Cette ville, nommée Artaxate, du nom du prince, devint la capitale d'Arménie. La cour, les registres et les archives furent transférés d'Armavir à Artaxate. Elle fut long-temps l'une des plus belles et des plus grandes d'Arménie; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village; elle occupait les deux rives de l'Araxe. Il semble, d'après le récit des historiens, qu'Artaxias bâtit la partie située sur la rive droite, et Artaxès II, celle qui était sur la rive gauche.

Annibal donna en Arménie plus d'une preuve de l'étendue de son génie sans cesse en activité pour enfanter de grandes choses et travailler à l'utilité publique. Il apprit aux Arméniens à se battre à la manière des Carthaginois, et à porter des armes carthaginoises. Malgré tant de services et de preuves d'attachement au roi d'Arménie, ce général en fut payé d'ingratitude. Artaxias, pour qui un crime utile était une vertu, aurait peut-être depuis long-temps insulté aux malheurs de

cet illustre réfugié, s'il y eût trouvé le moindre intérêt : peut-être même l'aurait-il livré entre les mains de ses ennemis, si Annibal ne lui eût épargné cet opprobre en sortant d'Arménie.

En effet, ceux qui n'avaient pas perdu de vue cet ennemi de la république, et qui n'avaient point renoncé au projet de le perdre, cherchèrent à entretenir des liaisons avec l'Arménie, pour s'assurer des moyens de parvenir à leur dessein de vengeance contre Annibal.

Jusqu'alors les Romains n'avaient eu aucun rapport direct ou indirect avec l'Arménie ; c'est la première fois qu'ils recherchèrent l'alliance d'Artaxias et de Zadriadès, en leur prodiguant les titres fastueux d'amis et d'alliés des Romains ; titres si fatals à l'indépendance des puissances d'Orient, et dont elles auraient bien dû se défier. Il est vrai que la saine politique nous enseigne de nous tenir plutôt en garde contre nos voisins, que contre ceux qui sont éloignés de nous ; qu'il faut souvent faire des alliances avec les derniers, pour se faire respecter des premiers. Mais la meilleure politique doit être le résultat de toutes les combinaisons sur les circonstances présentes et passées, réelles et possibles. Les princes de l'Asie auraient dû se liguer entr'eux pour interdire l'entrée dans leurs états à un ennemi redou-

table, dont les ruses déjà connues étaient très-fines, et l'ambition sans bornes.

L'Arménie Pontique appartenait depuis quelque temps au roi du Pont. Artaxias voulut s'en mettre en possession. Les Romains promirent de la lui donner, s'il leur livrait Annibal. C'est à cette condition qu'ils le déclarèrent allié et ami de Rome. Mais le général carthaginois, instruit par les amis qu'il avait à la cour d'Artaxias, de ce lâche dessein, se sauva d'abord dans l'île de Crète, où ne se voyant pas encore en sûreté, il alla en Bithinie auprès de Prusias II. Les Romains le réclamèrent de nouveau auprès de ce prince, qui se décida sur-le-champ à le livrer, et prit sur lui de déclarer lui-même à Annibal qu'il allait le mettre à la discrétion de ses ennemis. Ce grand général, pour ne point être remis vivant entre leurs mains, et s'épargner l'amertume d'assouvir leur brutale vengeance, se donna la mort, l'an 185 avant l'ère vulgaire.

CHAPITRE XIX.

Situation politique de l'Asie après la mort d'Alexandre.

La plupart des pays conquis par Alexandre, jouirent d'une paix profonde jusqu'à la mort de ce héros. Quand un empire est vaste et peuplé, les moyens de soutenir la gloire du trône, le faste d'une cour superbe, sont plus abondans; et les charges étant plus divisées, sont moins pesantes pour le peuple. Si alors les chefs subalternes étaient des hommes sages, désintéressés, rien ne serait plus facile que de consolider la sûreté de l'empire et le bonheur du peuple : avantages précieux, qui se servent de garantie mutuelle. Mais ordinairement, ceux qui partagent l'autorité du souverain, deviennent, par une ambition démesurée, autant de tyrans qui se mettent au-dessus des lois, qui ne favorisent que leurs créatures et n'adoptent que les projets qui doivent leur procurer un plus grand avantage personnel. Ils placent toujours leur propre intérêt avant celui de l'état. Si les grands capitaines qui ont subjugué le monde, avaient pu faire aussi facilement la conquête d'un certain nombre d'hommes justes,

sages, dignes par leurs talens et leurs vertus d'être à la tête d'un gouvernement, capables de faire des lois et des réglemens habilement combinés, assez fermes pour les faire exécuter, assez désintéressés pour ne rechercher que le bien public et n'envier d'autre récompense de leurs travaux que les bénédictions d'un peuple fortuné, leur empire eût été inébranlable. Alexandre eût pu prévenir les suites funestes qu'entraîna cette faute politique. A la mort de ce conquérant, tous ses généraux levèrent l'étendard de la révolte. Les conquêtes qu'il venait de faire étaient encore récentes et très-étendues, par conséquent très-difficiles à conserver. Les peuples conquis, acteurs ou spectateurs de ces discordes, en furent également les victimes. Ils se virent obligés d'avoir sans cesse les armes à la main, tantôt pour repousser un injuste agresseur, tantôt pour soutenir l'ambitieux compétiteur dont ils avaient embrassé le parti.

Aridée, fils naturel d'Alexandre, et surnommé Philippe II, succéda à son père. Ce prince n'était qu'une vaine ombre qui dérobait aux yeux du vulgaire l'ambition de ses ministres. Un autre enfant légitime, né de Roxane, enleva pour toujours à Aridée l'espoir de régner, et servit de prétexte aux conspirateurs pour exécuter leurs projets. Les deux reines rivales ne respirant l'une

et l'autre que la vengeance, et comblant de faveurs leurs partisans, ne faisaient qu'attiser de plus en plus le feu de la discorde. Cratérus, trésorier de l'état, et commandant des Argyraspides, le corps le plus redoutable parmi les troupes, était un des principaux conjurés contre les successeurs d'Alexandre. Antipater, Ptolémée et plusieurs autres, à qui on avait confié une partie de l'administration publique, cherchèrent chacun à se rendre maîtres d'une portion considérable de l'empire.

Perdicas, à qui Alexandre, avant de mourir, avait donné son anneau en témoignage d'amitié, avait été nommé administrateur général du royaume et tuteur des jeunes princes. Ce serviteur infidèle, qui n'était que le dépositaire de l'autorité suprême, voulut s'approprier ce dépôt sacré. Pour cet effet, il changea tous les satrapes ou gouverneurs des provinces. Il prodigua les trésors de l'état pour se faire des créatures. Il envoya en Arménie un de ses favoris, nommé Néoptolémée ou Phrataphernès, et rappela Mithrinès, homme probe et généralement estimé, dont il n'était pas très-sûr.

Néoptolémée avait de l'esprit et des talens militaires; mais, naturellement violent et si entreprenant, qu'il ne savait même pas cacher son ambition, il voulait parvenir à son but plutôt à force

ouverte, qu'en prenant conseil de la prudence. A peine arrivé dans l'Arménie en qualité de gouverneur-général, il répandit la terreur dans tout le pays. La spoliation, la violence, le déplacement arbitraire des membres de l'ancienne administration, furent les premiers essais de son pouvoir. Sa conduite excita l'indignation générale; par-tout les soldats arméniens refusèrent d'obéir à ce tyran. Un certain Ardoate, homme intrépide et prudent, qui très-jeune encore avait commandé avec honneur un corps arménien sous le roi Vahé, qui avait été bien accueilli par Mithrinès, et qui jouissait de l'estime et de la considération publiques, ne put supporter plus longtemps les vexations du nouveau satrape macédonien. Il se servit de son crédit et des troupes dont il avait le commandement, pour délivrer sa patrie d'un cruel oppresseur. Peu de mois après l'arrivée du gouverneur, Ardoate fit investir son palais. Un autre corps de troupes qu'il avait fait lever secrètement dans la Sunikie, vint le rejoindre. Alors il fit main-basse sur la garnison macédonienne qui gardait la capitale, et sur tous ceux qui opposèrent de la résistance. Ensuite Ardoate envoya dire à Néoptolémée que les Arméniens étaient bien éloignés de vouloir se soustraire à la domination macédonienne; qu'ils n'avaient pris les armes que pour mettre fin à des actes tyran-

niques, aussi contraires à la justice qu'à la volonté présumée des successeurs d'Alexandre; que s'il voulait suivre un meilleur plan d'administration, tel, en un mot, qu'il existait sous Mithrinès, le peuple d'Arménie se ferait un devoir de se soumettre et de poser les armes. Néoptolémée, déconcerté par cette déclaration imprévue qui lui était faite par une députation armée, n'osa pas prendre sur lui d'accepter les conditions ni de les rejeter. En acceptant une semblable proposition, dure à la vérité, mais très-raisonnable, son orgueil se serait trouvé humilié. Néoptolémée n'était pas de ces rares génies qui, dans de telles conjonctures, trouvent l'occasion de déployer leur énergie, qui savent se tirer d'embarras sans imprimer la moindre tache à leur gloire, et sans perdre l'espoir de parvenir à leur but par de nouveaux moyens. Ce satrape se trouva tellement embarrassé, qu'il crut devoir fuir de son palais à la faveur des ténèbres, et se retirer en Cappadoce.

Alors Ardoate prit les rênes du gouvernement d'Arménie; il secoua le joug de la Macédoine, réorganisa l'état, et leva de grandes armées qu'il dissémina dans diverses provinces éloignées de la capitale, pour ne point porter ombrage aux Macédoniens. Tandis qu'il s'occupait de l'administration intérieure du royaume d'Arménie, et que Néoptolémée prenait la fuite, Perdicas était aux

prises avec Ariarathe II, roi de Cappadoce ; qui perdit la bataille. Le malheureux Ariarathe et toute sa famille, à l'exception d'un de ses fils, tombèrent entre les mains du vainqueur, qui les fit périr impitoyablement. Ce fils, échappé à la mort, se sauva en Arménie auprès d'Ardoate. Après cette victoire, Perdicas nomma Euménès satrape de Cappadoce, et s'en retourna aussitôt pour exécuter d'autres projets. Néoptolémée, en passant par la Cappadoce, vit Euménès installé dans sa nouvelle satrapie ; puis il alla faire à Perdicas le rapport de ce qui s'était passé entre lui et Ardoate. A cette nouvelle, Perdicas entra en fureur ; il eût voulu pouvoir aller lui-même punir la révolte des Arméniens ; les différentes guerres qu'il avait à soutenir l'en empêchèrent. Il donna ordre à Euménès de former une armée considérable et de marcher promptement contre Ardoate. Le général arménien qui avait prévu cet événement, s'était mis sur la défensive ; il ne craignait rien. Les deux armées se rencontrèrent près les sources du fleuve Halys : on livra plusieurs combats partiels, qui furent toujours à l'avantage des Arméniens. Euménès, qui n'était point encore assuré de la fidélité des habitans de la Cappadoce, nouvellement conquise ; qui, d'ailleurs, dirigé par une secrète antipathie et la défiance qu'il avait de Néoptolémée, voyait qu'il n'était

point de son intérêt direct de soumettre l'Arménie, résolut de terminer la querelle à l'amiable. Il savait qu'Ardoate, quoique zélé pour la liberté de sa patrie, était dans des dispositions pacifiques. Il lui écrivit donc une lettre dans laquelle il l'invita à avoir des égards pour la personne de Néoptolémée, à respecter son caractère public, et à le recevoir comme satrape d'Arménie. Il ajoutait : « Tes concitoyens ne doivent point rou» gir d'être soumis à la grande puissance macé» donienne. Il sera plus glorieux pour ton pays » de lui donner des preuves de soumission, en » recevant Néoptolémée pour satrape de ces con» trées, que de se révolter. Reçois-le donc avec » les honneurs dus à son rang ; fais payer exacte» ment le tribut, obéis le premier à ses ordres, » et tu n'en seras pas moins regardé comme un » héros. »

Ardoate, quoique disposé à repousser vigoureusement l'ennemi, prévoyait pourtant que cette lutte ne lui serait pas long-temps avantageuse, puisqu'il était environné de toutes parts des états macédoniens. Il jugea plus prudent d'accéder à la demande d'Euménès, et de profiter d'une circonstance où l'ennemi embarrassé cherchait à faire la paix et était disposé à traiter favorablement les Arméniens et leur chef. Ardoate répondit au satrape de Cappadoce, que les héros devaient plutôt

se signaler par leur amour pour la paix et la justice, que par l'effusion du sang. « Nous savons, » lui dit-il, qu'on doit soumission et respect aux » dépositaires de l'autorité souveraine, et nous » sommes tous disposés à nous acquitter de ce de- » voir. Néoptolémée peut donc, sans rien craindre, » venir, en qualité de satrape de ma patrie, repré- » senter les successeurs du grand Alexandre. Mais » nous desirons qu'il la gouverne avec douceur et » justice, et qu'il la fasse jouir d'un bonheur tel » que la grandeur macédonienne puisse s'en enor- » gueillir. »

Cet arrangement terminé, Néoptolémée revint en Arménie, et y fut reçu avec de grands honneurs. Le commandement des troupes resta toujours confié à Ardoate. Perdicas, qui connaissait le caractère altier et remuant de Néoptolémée, avait chargé Euménès de le surveiller, et même de s'en défier. Le satrape d'Arménie, qui nourrissait le dessein de se venger d'Ardoate, méprisait les conseils d'Euménès. Malgré une conduite si répréhensible de la part de Néoptolémée, Euménès avait un double intérêt de le ménager; d'abord pour seconder les vues de Perdicas, ensuite pour engager l'Arménie à lui livrer le fils du roi de Cappadoce, à qui Ardoate avait donné asyle, et qu'il gardait en sûreté dans un lieu environné de toutes parts de montagnes escarpées.

Perdicas préparait alors une expéditlon contre Ptolémée, roi d'Egypte. Craignant qu'Antipater et Cratérus n'envahissent l'Asie pendant son absence, il charge secrètement Euménès de se disposer à les attaquer, en cas qu'ils tentassent quelques entreprises contre ses états. Il manda à son frère Alectas, satrape de Médie, et à Néoptolémée, de réunir leurs troupes à celles d'Euménès, et d'agir sous ses ordres. Alectas, offensé de la préférence accordée à Euménès, trouva différens prétextes pour ne point lui obéir. Néoptolémée, qui haïssait souverainement Euménès, refusa ouvertement d'exécuter les ordres du régent Perdicas. Il préféra se jeter dans le parti d'Antipater et de Cratérus, et marcher contre le satrape de Cappadoce. Pour mieux réussir, il affecta d'abord de grands égards pour Ardoate. Il consentit à ce que ce prince gardât en sûreté le fils du roi de Cappadoce; il se lia étroitement d'amitié avec ce chef habile, et leva une armée considérable. Enfin Néoptolémée, à la tête des troupes armeno-macédoniennes, marcha contre Euménès. Au premier choc, il perdit la plus grande partie de sa cavalerie, mal disciplinée et fort mal commandée; son infanterie, après quelques légers succès et une courte résistance, fut taillée en pièces. Une partie resta sur le champ de bataille; l'autre prit la fuite ou passa du côté

d'Euménès. Néoptolémée n'échappa qu'avec peine ; il se sauva auprès d'Antipater et de Cratérus, avec trois cents chevaux seulement.

Antipater marcha au secours de Ptolémée contre Perdicas. Cratérus et Néoptolémée, avec une armée de vingt mille hommes, revinrent contre Euménès. A la seconde attaque, Cratérus tomba de cheval, percé de mille coups. Après la mort de ce général, qui donna les plus grandes preuves de valeur et d'intrépidité, le choc devint plus furieux. Euménès et Néoptolémée s'avançant l'un contre l'autre, se battirent corps à corps ; ils s'élancèrent avec tant de violence, que tous les deux tombèrent de leurs chevaux sans se lâcher. Euménès redoublant de courage dans ce moment décisif, coupe le jarret à Néoptolémée. Celui-ci pouvant à peine se tenir sur les genoux, se défendit pendant long-temps, et donna trois coups sur le bras et la cuisse de son ennemi. Le satrape cappadocien, sans faire attention à ses blessures, lui enfonça son épée à travers la gorge. Néoptolémée, ranimé par les dernières convulsions de la fureur, poussa encore son épée dans le bas-ventre de son ennemi. Alors celui-ci remonta à cheval avec beaucoup de peine, ordonna d'enterrer les corps des deux généraux ennemis, et des soldats morts sur le champ de bataille, fit sonner la re-

traite, éleva un trophée, et réunit les troupes de ses ennemis aux siennes.

Ardoate s'appliquait toujours à se faire aimer des Arméniens. Il ne perdit jamais de vue son projet; mais il ne voulut rien hasarder. Prévoyant l'effet des divisions intestines des Macédoniens, il en attendit le résultat pour se déclarer maître absolu de l'Arménie. Sitôt qu'il vit que Néoptolémée n'existait plus; que l'existence politique d'Euménès, malgré la victoire qu'il venait de remporter, devenait de plus en plus incertaine; que Perdicas, qui était l'appui de ce dernier, avait été assassiné dans son camp en Egypte, son armée et sa faction presque entièrement détruites; qu'Antipater, son ennemi, nommé tuteur du jeune prince et régent en place de Perdicas, avait chargé Antigone Nicanor de marcher contre Euménès à la tête des Macédoniens, indignés de la mort de Cratérus; qu'enfin, tous les successeurs d'Alexandre, du premier et du second rang, étaient accablés par des guerres intestines et étrangères; que l'Arménie était éloignée du foyer de la discorde, Ardoate profita de ce concours de circonstances favorables pour se faire nommer roi indépendant.

Ardoate élevé au rang suprême, rechercha l'amitié des satrapes de la Perse, de la Médie et de la Babylonie, qui n'avaient pas voulu prendre

parti dans les démêlés de Perdicas, d'Antipater et d'Euménès. Ces gouverneurs, qui cherchaient chacun à se rendre indépendans, avaient intérêt à s'unir avec le prince d'Arménie. Ces alliances assurèrent à Ardoate ses frontières du levant et du midi. Il eut soin de garantir les parties qui confinaient avec la Cappadoce et la Cilicie, par une grosse armée, pour se défendre, en cas de quelque attaque imprévue. Du reste, il se fit toujours un devoir de ne prendre aucune part aux troubles des Macédoniens; il ne chercha qu'à détourner leur attention de dessus lui.

Lorsqu'Euménès eut été défait pour la première fois par les troupes d'Antigone, il pensa à se retirer en Arménie, et à y faire une levée de troupes. Il sentit alors tout l'embarras de sa position. Trop grand pour demander un asile comme simple particulier, et trop fier pour s'abaisser à demander une grace à Ardoate, son ennemi, qui gardait dans ses états Ariarathe III, prétendant du trône de Cappadoce, il employa la ruse et des voies indirectes pour obtenir ce qu'il desirait. Pour cet effet, il envoya secrètement à Ardoate un exprès, non de sa part, mais feignant de venir de la part de Cléopâtre, sœur d'Alexandre-le-Grand. Il faisait approuver par cette princesse la conduite d'Euménès envers Néoptolémée, ainsi que l'indépendance de l'Arménie et les mesures prises

par le satrape cappadocien contre Antipater et Antigone. Elle invitait Ardoate à réunir ses forces et ses moyens à Euménès, pour s'opposer aux desseins ambitieux de ces deux généraux.

Le roi d'Arménie devinant la supercherie, congédia les envoyés, en leur donnant des réponses insignifiantes et équivoques, et en faisant des demandes exagérées, auxquelles Euménès n'était pas en état de satisfaire. Il leur dit que les troupes qu'il avait sous ses ordres, se feraient toujours une gloire de se battre pour les successeurs du grand héros macédonien ; mais qu'il leur fallait de l'argent pour pouvoir marcher. C'était précisément ce que ne pouvait faire Euménès. Forcé par les circonstances, il se renferma dans le château de Nora, situé entre la Cappadoce et la Lycaonie.

Cerné par les troupes d'Antigone, Euménès sortit de cette retraite à la faveur d'une capitulation. Il se retira dans la haute Asie, pour y rassembler de nouvelles forces. De là il écrivit à Ardoate ; à Pithon, satrape de Médie ; à Séleucus, satrape de Babylonie ; à Péceuste, satrape de Perse, et à Mithridate, satrape de Géorgie, de se réunir à lui pour défendre les intérêts du jeune prince, suivant les ordres de Polysperchon, qui venait de prendre la place de régent après la mort d'Antipater. Les satrapes de Médie et de Babylonie se

déclarèrent pour Antigone ; ceux de Perse et de Géorgie se joignirent à Euménès. Quant à Ardoate, il déclara formellement qu'il ne voulait prendre aucune part aux affaires de Macédoine ; qu'il ne croyait pas devoir répandre le sang des Arméniens pour des discordes étrangères ; qu'il ne se mêlerait que de maintenir l'ordre dans ses états, et de veiller à la sûreté de son propre royaume.

Antigone, de son côté, invita les satrapes de l'Asie à venir à son secours contre Euménès. Le prince d'Arménie, obligé de prendre parti, préféra se ranger du côté d'Antigone. Il lui envoya trois cents archers, trois cents lanciers et quatre cents amphippes.

Euménès voyant alors qu'Ardoate non-seulement avait rejeté ses propositions, mais encore venait au secours d'Antigone, son ennemi capital, pensa à tirer une vengeance éclatante du prince d'Arménie, sans pour cela négliger les préparatifs de son expédition contre Antigone. Il chercha d'abord à soulever les états d'Ardoate, et il trouva des hommes disposés à l'aider dans ce projet. Hirante ou Orontès, commandant un corps de cavalerie sous les ordres de Néoptolémée, s'était rendu à Euménès, après la défaite et la mort de son général. Orontès, quoique fort jeune, joignait à une grande valeur de profondes connaissances militaires. Son esprit et ses manières prévenaient

en sa faveur, et lui donnaient un air extrêmement séduisant : c'était l'homme le plus capable de bien conduire une intrigue. Euménès, qui lui connaissait ces qualités, et qui avait grande confiance en lui, le chargea de l'exécution de son dessein. Pour cela, il l'envoya en Arménie, avec la qualité de satrape, nommé par Polysperchon. Il lui donna en même temps un détachement de troupes macédoniennes pour y faire une levée d'hommes, chasser Ardoate et gouverner cette contrée avec les Grecs qui étaient de son parti.

Cet Orontès, selon les historiens arméniens, était fils d'un illustre personnage d'Arménie nommé Haïdamès, et non pas un descendant de Hidamès, l'un des sept conjurés contre le mage Smerdis, ainsi que le prétend Strabon qui confond les noms. Soit par estime pour sa famille, soit pour son mérite personnel, Orontès était en grande considération auprès des habitans des provinces méridionales d'Arménie. A peine arrivé dans ce pays, il travailla sans relâche à l'exécution de son projet. Il commença par faire des proclamations dans lesquelles il promettait des honneurs, des emplois, de magnifiques récompenses à ses partisans. Il réussit par ce moyen à former une armée de 12,000 hommes d'infanterie et de quelques centaines d'archers. Dès qu'il se vit appuyé, il se déclara ouvertement contre Ardoate.

Le roi d'Arménie, instruit des desseins d'Orontès, fit tous les préparatifs nécessaires pour lui résister en cas qu'on se vît forcé de livrer un combat. Après quoi il chercha à le vaincre plutôt par la ruse que par la force. Il connaissait les funestes résultats des guerres civiles et le danger de faire battre les citoyens les uns contre les autres. En repoussant la force par la force, c'était se faire haïr par un grand nombre, s'affaiblir réellement, et même s'exposer à être vaincu par le premier agresseur. Pour se rendre maître de son ennemi sans effusion de sang, il chargea un des officiers les plus dévoués à sa personne, d'aller s'emparer d'Orontès et de le lui amener, afin d'étouffer dès sa naissance l'esprit de révolte dans ses états.

Cet officier, commandant l'avant-garde de l'armée de son maître, fit passer à Orontès, avec toutes les précautions qui doivent accompagner un secret d'importance, une lettre dans laquelle il exposait que mécontent du gouvernement d'Ardoate, il avait formé le projet de se rendre à lui avec ses troupes pour faire cause commune; mais qu'il voulait auparavant s'assurer si sa proposition serait acceptée. Orontès accepta cette offre avec empressement, mais non sans défiance. Il promit de récompenser généreusement les services de Mergam. Celui-ci, pour

donner à sa feinte trahison toutes les apparences de la vérité, fit surprendre et arrêter son propre espion et celui d'Orontès, au moment même où ils se remettaient de part et d'autre leurs dépêches. Cette conduite dissipa tout soupçon de l'esprit d'Orontès; et Mergam, comme une personne convaincue de trahison envers son maître, se sauva auprès d'Orontès avec un grand nombre de ses soldats.

Orontès qui ne suspectait point la bonne-foi de Mergam, lui fit beaucoup d'accueil, lui abandonna entièrement sa confiance, et l'admit même dans son conseil privé pour concerter ensemble les plans de campagne. Cet officier parvint à un tel degré d'intimité avec Orontès, qu'il pouvait à toute heure s'introduire dans sa tente. Il vit bientôt arriver le moment d'exécuter son projet. Il commence par corrompre la sentinelle de nuit, et par ce moyen parvient à faire prendre à Orontès quelques drogues somnifères mélangées dans sa boisson. Vers le milieu de la nuit, Mergam se présente à la porte de la tente avec quatre officiers; la même sentinelle les laisse entrer l'un après l'autre dans la tente. Ils trouvent Orontès profondément endormi et dans l'état d'assoupissement qu'ils avaient fait naître; ils l'habillent comme un simple soldat; et, en le soutenant,

ils le conduisent dehors, l'attachent sur un cheval préparé d'avance, et se sauvent en toute diligence auprès d'Ardoate.

Mergam avait eu la précaution de persuader aux soldats de garde dans le camp et autour de la tente, que c'était un espion très-dangereux qu'on venait d'arrêter, et qu'on allait le conduire dans une forteresse. L'armée entière croyant à ce rapport, resta toute la nuit fort tranquille. Ce ne fut qu'à la pointe du jour que quelques généraux entrés dans la tente d'Orontès, et n'y trouvant plus ni maître ni domestiques, commencèrent à soupçonner quelque chose d'extraordinaire. Tandis qu'ils étaient réunis en conseil de guerre, ils reçurent une proclamation qui invitait l'armée à déposer ces armes qui devaient ensanglanter la patrie, à se rendre à lui, et à accepter le pardon général qu'il accordait. Un des officiers généraux, nommé Aspur, qui était considéré dans l'armée, méprisa hautement les propositions d'Ardoate, et crut pouvoir se mettre à la tête des troupes pour marcher contre le roi d'Arménie. Mais la majeure partie de l'armée se rangea du côté d'Ardoate. L'armée ainsi divisée, les deux partis en vinrent aux mains. Après avoir versé beaucoup de sang, les partisans du prince d'Arménie entrèrent de vive force dans la tente

d'Aspur, le massacrèrent lui et ses principaux affidés; après quoi le reste de l'armée se rendit tranquillement à Ardoate.

Orontès, conduit à Armavir, fut quelque temps renfermé dans le temple d'Aramaste, qui servait de prison aux princes du sang. Il n'en sortit qu'en jurant solennellement entre les mains du grand mage, en présence du dieu soleil, d'être fidèle au prince et au pays.

Cet acte public et des preuves réitérées d'une véritable fidélité, lui concilièrent l'estime et l'attachement de la nation entière. Il fut d'abord nommé commandant de la garde d'Armavir; et après la mort d'Ardoate, roi d'Arménie, il fut créé généralissime de toutes les troupes de ce pays. Reprenons le fil de notre histoire, que nous avons interrompue pour parler d'Orontès.

Euménès, après avoir gagné plusieurs batailles mémorables, et s'être conduit en grand homme dans les armées et la vie civile, fut enfin trahi, et livré par ses propres soldats entre les mains de l'ennemi, qui le fit étrangler en prison.

Après cet événement, Antigone commença à user en maître de la souveraineté. Il paya d'ingratitude ceux-là même qui s'étaient battus pour lui. Il fit punir tous les chefs de l'armée d'Euménès qui s'étaient rendus. Il nomma de nouveaux satrapes en Perse, en Bactriane, en

Géorgie, en Cilicie et d'autres contrées. Ensuite il chercha différens prétextes pour perdre Ardoate qui avait envoyé des secours à son ennemi, ainsi que Pithon et Séleucus, satrapes de Médie et de Babylonie. Son armée était alors en quartier d'hiver dans la Médie : il manda à Pithon, qui était à Ecbatane, sa résidence, de se rendre auprès de lui. Pour l'attirer, il lui fit promettre de le faire général de ses armées dans l'Asie supérieure ; mais ce satrape ne se fut pas plus tôt rendu dans le camp d'Antigone, qu'il fut accusé d'avoir voulu faire déserter les soldats, en conséquence arrêté et mis en prison. Alors Antigone convoqua un conseil de guerre, composé d'officiers qui lui étaient dévoués : Pithon fut condamné à mort, et ne tarda pas à subir cette odieuse sentence.

Ardoate reçut une pareille invitation de la part d'Antigone ; mais l'exemple de Pithon l'empêcha de donner dans le piége. Il répondit avec fermeté qu'il était décidé à gouverner et à défendre ses états ; qu'il ne devait compte à personne de sa conduite ; qu'il promettait seulement de ne point prendre part aux affaires où il n'avait point un intérêt direct. Il eut soin de se tenir sur la défensive et de bien fortifier ses frontières du côté de la Perse et de la Médie.

A la nouvelle de cette réponse d'Ardoate, Antigone entra en fureur ; il déclara sur-le-champ

la guerre à ce prince, et se disposa à marcher contre lui. Déjà il était à Suze, ville de Babylonie, lorsqu'il fit réflexion que se trouvant entre deux états ennemis, il devait commencer par attaquer celui des deux qui pouvait opposer moins de résistance. Il voulait perdre Séleucus et s'emparer de son gouvernement. L'Arménie fournissait abondamment des hommes et des chevaux ; sa conquête n'était pas facile. Il eût fallu pour cela beaucoup de temps et de grands préparatifs. La Babylonie, quoique très-riche, étoit moins en état de se défendre. Antigone se décida donc à soumettre d'abord ce dernier pays et à s'emparer de ses trésors. Il chargea Hypostrate, général des troupes de Médie, et Asclépiodore, satrape de Perse, du soin de subjuguer l'Arménie.

Ces deux généraux ne tardèrent pas à remplir leur mission. Ils formèrent une armée de 22,000 hommes d'infanterie et de 5000 de cavalerie. Ils réunirent leurs forces pour entrer en Arménie. Ardoate, qui depuis long-temps observait toutes les démarches des Macédoniens, et s'était mis en garde contre toute surprise, les attendait sur les frontières du côté du lac Ormus ou Capotan, à la tête de 25,000 hommes. Ce prince plaça un fort détachement de troupes derrière lui entre les monts Gordiens, pour tendre un piége à l'ennemi ; ensuite il s'avança avec un autre détachement,

feignant d'éviter la bataille, et se contentant de se tenir sur la défensive.

Après quelques escarmouches et de légers avantages de part et d'autre, Hypostrate et Asclépiodore, enhardis par l'apparente timidité des Arméniens, et leur faiblesse présumée, font engager une action générale. Ardoate l'accepta d'abord; mais après une faible résistance, il prit le parti d'une retraite précipitée, et attira l'ennemi à sa poursuite jusqu'au milieu des montagnes, dont les chemins étaient étroits et difficiles. On ne voyait de tous côtés que des chaînes de rochers et des vallées tortueuses. Vers le soir, avant la chute du jour, lorsque les soldats mèdes et persans étaient déjà accablés de fatigue, l'autre corps d'armée d'Ardoate sortit de son embuscade, prit l'ennemi à dos, le plaça au centre de l'armée arménienne et en fit une horrible boucherie. Les deux généraux en chef purent à peine se sauver par les montagnes avec peu de suite; le reste de l'armée mit bas les armes, se rendit à Ardoate, ou prit la fuite de différens côtés.

Cette victoire complète, qui coûta à Ardoate plus de 5000 hommes, lui assura ses états et le rendit plus puissant que jamais.

Antigone, après la conquête de la Babylonie et de la Mésopotamie, retournant en Cilicie, apprit en route la nouvelle de la défaite de ses deux

généraux par Ardoate. Il résolut de tenter une nouvelle expédition contre l'Arménie. Mais Séleucus, réfugié en Egypte, avait engagé Ptolémée dans son parti contre Antigone. Cassandre et Lysimaque redoutant aussi l'ambition d'Antigone, s'étaient ligués contre lui; ils lui firent tous dire par des envoyés de renoncer à la Lydie, à la Cappadoce, à la petite Phrygie, à la Syrie, à la Mésopotamie, à la Babylonie, et de partager entre tous les chefs macédoniens, les trésors qu'il avait enlevés de ces contrées. Antigone, pressé de tous côtés, reconnut qu'il avait plus à craindre de la part de ses alliés que de celle d'Ardoate, qui ne cherchait qu'à demeurer paisible possesseur de ses états d'Arménie. En marchant contre ce pays, il diminuait ses forces et s'exposait à se voir un jour cerné entre les montagnes de ces contrées. Il préféra donc suspendre les effets de sa vengeance, et aller dans la Syrie et la Phénicie, faire des préparatifs par terre et par mer contre l'Egypte et ses autres alliés.

Tandis que les successeurs d'Alexandre se faisaient une guerre sanglante pour s'arracher quelques lambeaux de sa succession, Ardoate régnait en paix. Il fit bâtir, dans la province de Perzerhaïkie sur l'Euphrate, une ville superbe, qu'il fit appeler Taluce, du nom de sa fille unique qu'il aimait tendrement.

Durant ces troubles, Ariarathe III, fils d'Ariarathe II, roi de Cappadoce, dont nous avons parlé plus haut, était toujours en Arménie. Ardoate lui faisait rendre les honneurs dus à son rang et à un prince ami et voisin.

Antigone, entièrement défait, perdit la vie à la bataille d'Ipsus. Alors la Cappadoce, la Syrie et quelques autres provinces qu'il avait conquises, passèrent sous la puissance de Séleucus, qui, toujours occupé à combattre ses nombreux rivaux, n'avait pas le temps de respirer. Ardoate crut le moment favorable pour faire remonter le jeune Ariarathe sur le trône de son père. Il le renvoya donc dans ses états avec une armée arménienne, commandée par un nommé Ergas. A son arrivée, les Cappadociens se levèrent en masse, se réunirent à ses troupes, et chassèrent Amyntas qui commandait pour Séleucus-Nicanor. Ariarathe fut installé sur le trône de son père. Les troupes d'Ardoate, après avoir resté quelque temps en Cappadoce pour affermir ce prince dans ses états, s'en retournèrent en Arménie comblées de présens et de témoignages de reconnaissance.

Après tant de belles actions, Ardoate mourut regretté de ses sujets, dont il avait fait le bonheur pendant les trente-trois années de son règne.

Ardoate étant mort sans enfant mâle, Orontès, l'un de ses généraux, dont nous avons déjà

parlé, prit sa place et gouverna l'Arménie. Ce prince n'avait ni le génie ni les connaissances politiques d'Ardoate, pour pouvoir se maintenir long-temps dans ce rang suprême, et repousser des ennemis nombreux. Au bout de trois ans de règne, Séleucus, dit Nicanor ou le victorieux, devenu maître de l'Asie, fit une expédition contre l'Arménie. Orontès tenta d'abord de se défendre, mais inutilement. Lorsqu'il vit les forces imposantes de l'ennemi, il lui envoya de riches présens, et lui fit dire qu'il se soumettait à lui payer un tribut annuel de quatre cents talens, et à lui fournir 6000 chevaux tout équipés, s'il consentait à ne point pénétrer avec son armée en Arménie. Séleucus accepta ces propositions, et laissa Orontès tranquille dans le gouvernement simplement satrapal. Orontès, en mourant, laissa pour successeur son fils Ardabaze, ou Ardavaze ou Ardabazane. Ce jeune satrape joignait à l'amour de l'indépendance, beaucoup de courage et de grands talens militaires. Chaque satrape de la haute Asie avait ce même projet de secouer le joug des Séleucides; mais ils y étaient portés plutôt par des motifs d'ambition, que par celui de l'honneur ou de l'amour de la liberté. Depuis la mort d'Alexandre, les peuples orientaux gémissaient dans un dur esclavage; ils éprouvaient toutes sortes de vexations de la part de ses

successeurs. Ceux-ci étaient tous des guerriers entreprenans, qui avaient entre les mains de puissans moyens pour exécuter leurs entreprises ; mais ils ne surent pas en faire usage. Ce n'était plus le génie qui dirigeait la force : ils échouaient souvent dans les moindres choses, et se rendaient de jour en jour plus faibles et moins respectés. Ces peuples aguerris, accoutumés à voir couler le sang, à trahir et à détrôner les rois, avaient besoin de souverains pacifiques, de satrapes sages et modérés, afin de détruire en eux ce penchant à la sédition, et d'adoucir à-la-fois leur sort et leurs mœurs. Le désordre était général dans l'Orient. L'esprit d'indépendance animait également les généraux et les soldats. Les gouvernans étaient des tyrans ; le peuple les haïssait ; c'est pourquoi le moindre désordre dégénérait bientôt en insurrection générale.

La Perse, la Parthie, la Médie, étaient en pleine révolte. Ardavaze, dès les premiers jours de son élévation, voyant qu'Arsace Ier. avait enlevé la Parthie et la Médie aux Séleucides, refusa de payer le tribut que son père leur avait promis. Tandis que Séleucus-Callininus s'occupait de la guerre contre Arsace, Ardavaze, avec une armée considérable, s'empara de l'Atropatanie, de la Cilicie et des provinces septentrionales de la Syrie sur les rives du Tigre. Après

ces conquêtes, il fit bâtir sur la rive droite, une ville superbe qu'il nomma Arsamosate, du nom de son frère Arsame qui fut créé roi de ces contrées vers l'an 233, et qui fixa sa résidence dans cette ville. Ardavaze lui abandonna ce territoire depuis le Tigre jusqu'à la Cilicie.

Séleucus-Callininus s'efforça inutilement de réduire ces deux états sous son obéissance. Il fut repoussé vigoureusement, et les deux nouveaux princes mieux affermis sur leurs trônes.

Séleucus-Céraunus, qui succéda à Callininus, entreprit une nouvelle expédition contre Ardavaze et Arsame. Du commencement à la fin, la guerre, fut constamment au désavantage de Séleucus. Une grande partie de son armée périt dans l'Euphrate; l'accroissement subit et l'impétuosité de ce fleuve entraînèrent plus de la moitié des barques de transport qui ne purent résister à la force du torrent. Le reste de l'armée débarqua en Mésopotamie. Les troupes d'Ardavaze et d'Arsame, campées proche de l'Euphrate, tombèrent aussitôt sur l'ennemi avec un corps de cavalerie seulement. Avant que l'infanterie eût pu se rendre sur le champ de bataille, l'ennemi était déjà vaincu. La frayeur causée par une attaque aussi brusque, les peines que les Séleuciens avaient éprouvées pour traverser le fleuve, les avaient mis d'avance hors de combat. La majeure partie de l'armée ennemie

fut taillée en pièces. A peine neuf barques de fugitifs purent échapper au carnage.

Après cette défaite, Séleucus-Céraunus retourna honteusement dans sa capitale. Ardavaze et Arsame voyant leur puissance consolidée par cette victoire, ne s'occupèrent plus que du bon ordre et de la prospérité de leurs états.

Antiochus-le-Grand, successeur de Séleucus-Céraunus, voulut aussi exiger de l'Arménie le tribut promis par Orontès. Artabaze et son frère Arsame répondirent avec dignité aux envoyés, et se préparèrent de nouveau à la guerre. Antiochus, de son côté, avait disposé des forces considérables pour soumettre les satrapes rebelles, particulièrement Arsace Ier., qui s'agrandissait de jour en jour et menaçait les puissances voisines. Le prince séleucide, avant de marcher contre le conquérant parthe, voulut commencer par s'emparer des deux Arménies, pour mettre en sûreté ses propres états. Il pénétra dans les domaines d'Arsame, dont la puissance était plus faible. Antiochus livra bataille et défit Arsame. Mais il ne put tirer aucun fruit de cette victoire, qui lui fit perdre inutilement une partie de son armée. Ardavaze marcha aussitôt au secours de son frère avec 40,000 hommes d'infanterie et 18,000 de cavalerie. Avant que les armées fussent en présence, Antiochus voyant que la puissance des Parthes

devenait colossale ; qu'Achacus, satrape révolté, s'était ligué avec Ptolémée-Philopator, et pénétrait déjà dans ses états, se hâta de faire la paix avec Ardavaze et Arsame, puis retourna dans son royaume.

Les choses étant ainsi arrangées, Arsame mourut après un règne de dix-neuf ans, vers l'an 221 avant J. C. Son fils Xerxès lui succéda.

Quelque temps après Antiochus fit une expédition formidable contre Arsace Ier., qui étendait sa puissance sur les ruines de celle d'Alexandre. Malgré les plus grands efforts, il ne put parvenir à vaincre son rival, et fut obligé de renoncer à son projet contre la Parthie. Dans ces entrefaites, Ardavaze meurt après un règne de vingt-trois ans. Antiochus profite de la circonstance : au lieu de retourner dans ses états, il marche contre l'Arménie, y pénètre avec son armée, soumet toute la grande Arménie et une partie de la petite jusqu'aux frontières de Xerxès. Il nomma pour gouverner ces provinces, deux satrapes, Artaxias et Zadriadès.

Artaxias, favori d'Ardavaze, était fils d'un personnage distingué de la Gordienne, nommé Péras : sa mère, appelée Hernuse, descendait d'Ardoate du côté des femmes.

Zadriadès ou Thariadès était de la race des mages d'Arménie. Il avait embrassé la profession des

armés, et avait servi avec honneur sous le règne d'Ardavaze. Ces deux officiers, mécontens de leur souverain qui venait de mourir, et plus jaloux de régner eux-mêmes, en se partageant l'Arménie, que de laisser la succession du trône aux enfans d'Ardavaze, facilitèrent à Antiochus l'entrée dans ce pays, à condition qu'il les mettrait à la tête de l'administration comme satrapes ou princes tributaires.

Antiochus, pour remplir les promesses qu'il leur avait faites, donna à Artaxias la grande Arménie, et à Zadriadès la petite, sous la condition expresse de lui payer le tribut ancien, et de lui fournir autant d'archers, de lanciers et de cavaliers qu'il en aurait besoin dans les temps de guerre. Antiochus avait divisé ce royaume en deux satrapies, pour l'affaiblir et enlever à ces nouveaux chefs les moyens de se révolter contre lui. Un autre motif qui l'engagea à faire ce partage, fut, que ces gouverneurs étant naturels du pays, on devait s'en défier davantage. Il les avait établis satrapes préférablement à tous autres, parce que les Arméniens ne pouvaient souffrir être gouvernés par des étrangers, ensuite parce que la politique exigeait qu'il tînt sa promesse, et récompensât des généraux qui l'avaient si bien servi.

Artaxias et Zadriadès avaient un tout autre

projet que celui d'être fidèles à Antiochus. Ils obéirent et souscrivirent aux conditions qu'il leur proposa. Cette soumission apparente était un masque qui leur servait pour cacher adroitement les efforts de leur ambition, et pour tromper également l'Arménie qui se croyait conquise, et Antiochus qui se flattait d'en être véritablement le souverain.

Antiochus ne fut pas plus tôt sorti de ce pays, qu'au bout de quelques mois ces deux chefs firent éclater la révolte, refusèrent le tribut promis, et se mirent en état de guerre. Les troupes que le roi séleucide avoit laissées en Arménie pour contenir les habitans, se réunirent aux révoltés et firent cause commune contre leur souverain.

Artaxias, homme extrêmement vif et remuant, plein d'esprit, de courage et de talens militaires, joignait à une grande ambition l'art de concevoir et d'exécuter habilement les projets les plus compliqués, de bouleverser ou de bien gouverner les états les plus vastes. S'il ne fit point usage de tous ces différens talens, c'est que les circonstances ne le permirent pas. Le crime et la vertu n'avaient pour lui de différence que le nom. Il se servait indistinctement de l'un ou de l'autre pour arriver à son but.

Zadriadès, aussi ambitieux qu'Artaxias, était moins habile dans la politique et dans l'art militaire. Son caractère était tout différent. Il était

doux, affable, moins entreprenant, enclin à l'honneur et à la justice. Cependant l'alliance qu'il avait contractée avec Artaxias, l'entraîna souvent à commettre les mêmes crimes, et le rendit complice d'une grande partie des forfaits de ce dernier.

Quand ces deux satrapes confédérés se révoltèrent contre la Syrie, Antiochus était occupé d'une guerre sérieuse contre d'autres satrapes qui menaçaient d'envahir ses états. Artaxias et Zadriadès profitèrent de ce moment d'embarras pour s'agrandir et affermir leur autorité. Ils conquirent ensemble toute la Géorgie et les provinces des environs de la mer Caspienne, l'Atropatanie méridionale et la Turcomanie. Ces vastes contrées, abondantes en vivres, en excellens chevaux, peuplées de soldats, et très-favorables pour de grandes entreprises militaires, furent réunies aux états d'Artaxias.

Ensuite ils tournèrent leurs armes contre Xerxès qui régnait sur une partie de la petite Arménie et de la Cilicie. Ce prince, quoique moins fort qu'Artaxias et Zadriadès, fit des prodiges de valeur en se battant contre ces deux généraux. Mais sa valeur et sa constance furent sans succès; il fallut céder aux efforts intrépides de ces ambitieux. Xerxès fut tué sur le champ de bataille, et ses états réunis à ceux de Zadriadès.

Au retour de leur expédition, ces deux généraux voulurent joindre à l'autorité le titre de roi et porter le diadême. Antiochus qui les regardait comme des rebelles, et qui ne les laissait tranquilles possesseurs de l'Arménie, que parce que des circonstances impérieuses le retenaient, ne put souffrir ce nouvel attentat contre sa dignité et sa puissance.

Antiochus, tout grand monarque qu'il était, n'avait ni le génie ni la valeur d'Artaxias. Cependant à la tête d'une armée formidable il marcha contre ces deux rebelles. Comme l'accès de la grande Arménie étoit trop difficile, Antiochus s'avança vers la petite, pays presqu'entièment plat, découvert, et très-fertile. Là, les deux armées se rencontrèrent entre le Tigre et l'Euphrate. L'armée d'Artaxias était composée de 25,000 hommes d'infanterie et de 10,000 hommes de cavalerie; celle de Zadriadès consistait en 22,000 hommes, tant à pied qu'à cheval. Les forces d'Antiochus étaient à-peu-près égales: il avait 25,000 hommes d'infanterie, 15,000 de cavalerie, quelques milliers d'archers et de lanciers. Les généraux ennemis, avant d'en venir aux prises, rangèrent leurs armées en ordre de bataille. L'infanterie arménienne fut placée au centre de l'armée, et la cavalerie occupait les deux ailes. Antiochus voyant que l'ennemi avait

garanti ses deux côtés par une égale force, place sa troupe d'élite à sa gauche, et donne ordre d'attaquer la droite de l'ennemi, commandée par Artaxias. Les troupes s'élancent avec impétuosité sur ce côté de l'armée arménienne. Artaxias cède peu-à-peu le terrain aux séleucides, fortifie l'aile gauche de son armée et gagne une hauteur qui est derrière lui. Zadriadès, pour favoriser le mouvement d'Artaxias, attire l'ennemi vers lui et le fait attaquer sur tous les points. Tandis que la résistance et le carnage avaient fatigué de part et d'autre les combattans, Artaxias tombe sur le centre de l'ennemi, rompt son infanterie et met en fuite la gauche d'Antiochus. Celui-ci cherche à gagner les montagnes. Mais le corps de Zadriadès, plus fort que celui du roi séleucide, arrête ce mouvement; et s'étant emparé du pied de la montagne, il achève la déroute de l'ennemi. Cette défaite ne découragea pas Antiochus. Les deux armées se retirèrent pour prendre du repos et rassembler les troupes éparses. Antiochus avait laissé derrière lui un détachement de 8000 hommes pour assurer le passage des vivres. Artaxias et Zadriadès, qui en étaient instruits et qui connaissaient des chemins détournés pour aller les surprendre sans être découverts, ne laissèrent point échapper cette occasion de terminer aussi facilement cette guerre. Dès le soir de la

bataille, Zadriadès se sépare de l'armée, fait semblant de gagner l'intérieur du pays, passe par des chemins de traverse entre des monts escarpés, et avant le point du jour il atteint les soldats de l'arrière-garde ennemie, et les surprend encore dans le sommeil. Il s'empare des vivres, des bagages et des armes; une partie de cette troupe se sauve sur les montagnes, dans les forêts, et le reste se rend prisonnier de guerre. Antiochus voyant alors qu'il était sans ressources et sans espoir de succès, renonça à son dessein, fit la paix avec Artaxias et Zadriadès, et les laissa régner librement dans l'Arménie.

Antiochus, en se retirant, conservait l'espérance de saisir un jour une occasion plus favorable de réduire l'Arménie. Il se trompait: la puissance des séleucides touchait à son déclin; il n'y eut plus désormais que la famille des arsacides qui parut avec éclat sur le théâtre politique de l'Orient. Les princes de cette dynastie nouvelle devinrent bientôt si redoutables, que l'Asie se serait rendue maîtresse de Rome même, sans la basse jalousie et la trahison des petits souverains de l'Orient. Mais tandis que les successeurs d'Alexandre; tandis que les Séleucides et les Arsacides se nourrissaient de discordes, déjà brillait au sein de l'Italie la première étincelle de cet incendie qui devait s'étendre sur tout l'univers et dévorer les nations.

Ce sont les Romains qui nous donneront le dénouement de toutes les scènes tragiques dont nous avons, dans ce chapitre, occupé la curiosité de nos lecteurs. On les verra tantôt maintenir l'usurpateur, tantôt détrôner le prince légitime ; en un mot, élever, abaisser, enrichir, dépouiller à leur gré, selon la conduite que l'on tenait envers l'ambitieuse Rome.

CHAPITRE XX.

Origine et progrès de la puissance des Arsacides.

Au sein de la Perse, entre les provinces d'Arie, de Sacastène, d'Hyrcanie et d'Atropatanie, existait une contrée qui, dès les temps les plus reculés, portait le nom de Parthie. Ses habitans étaient indigènes, et non une colonie de la Scythie transportée au temps de Sésostris, roi d'Egypte, comme l'ont avancé certains auteurs, d'après cette conjecture hasardée que le nom de *Parthe* signifie, dans la langue scythe, *étranger* ou *fugitif*. Pendant neuf ans, Sésostris ne fit que parcourir rapidement et en héros dévastateur, l'Afrique, toute l'Asie et une partie de la Grèce. Il ne s'occupa nullement de former des établissemens, encore moins d'envoyer des colonies dans des pays étrangers extrêmement éloignés d'Egypte. Il n'en eut ni le temps ni la volonté. A quoi bon ce transport d'hommes de la Scythie en Perse, qui depuis plusieurs siècles était la contrée la plus peuplée de l'Asie? Si les Parthes n'eussent été qu'une colonie de Scythes, pourquoi auraient-ils eu une police, un gouver-

nement différent de celui de la mère-patrie? Comment seraient-ils parvenus à avoir des mœurs et des usages si opposés, et à se former en corps de nation indépendante?

Moyse de Korene, historien plus pieux qu'éclairé, fait une autre conjecture sur l'origine des Parthes. Il dit qu'Abraham, après la mort de Sara, se maria avec Cédura, dont il eut plusieurs enfans, entr'autres Emran ou Amron; qu'il les sépara d'Isaac et les envoya peupler les contrées de la Parthie; qu'Arsace était un descendant de ces deux patriarches; qu'ainsi s'est accomplie la promesse de Dieu, faite à Abraham : *De toi sortiront les rois des nations.* Gen., ch. 17, verset 6.

L'historien Vartan rapporte la même chose avec d'autres circonstances. Mais Mikitar Anense, dans ses Antiquités, le même Vartan et d'autres auteurs arméniens assurent que la Parthie a été peuplée par Parth, l'un des plus jeunes frères de Haïk, premier roi d'Arménie. Ils déclarent que leur témoignage est appuyé sur les registres des temples et une tradition constante chez ces peuples. De plus, les rapports analogues de langage, de mœurs et d'usages entre ces deux peuples, démontrent suffisamment l'identité d'origine entre les Arméniens et les Parthes.

La Parthie, ainsi que plusieurs autres con-

trées de l'Asie, fut tour-à-tour gouvernée par les puissances assyrienne, mède, persane, macédonienne et séleucide. Les Parthes étaient de grands chasseurs ; ils passaient leur vie à cet exercice, à courir à cheval, à tirer de l'arc, à lancer des dards et des javelots, et à manier adroitement différentes armes de guerre et de chasse.

Arsace, l'un des principaux personnages du pays, homme plein de talens et de valeur, indigné de voir sa patrie gémir sous le joug tyrannique des Séleucides, arbora le premier l'étendard de la révolte. Il se mit à la tête de ses compatriotes, chassa le satrape Périclès envoyé par Antiochus-Théos, et fonda la monarchie parthique dans la ville de Bahl ou Balh, 72 ans après la mort d'Alexandre, la 61ème. année de l'ère des Séleucides, la 11ème. du règne d'Antiochus-Théos, et 250 ans avant l'ère vulgaire.

Cet Arsace fut le Romulus de la Parthie. Il ne se borna pas à délivrer son pays de la tyrannie des Séleucides : à la tête d'une armée nombreuse, il mit en fuite tous les gouverneurs qui étaient dans la Perse, dans la Médie, et s'empara en très-peu de temps de ces provinces. Antiochus-Théos se disposait à faire une expédition contre la Parthie, quand il fut arrêté par la mort. Séleucus-Callininus qui lui succéda, ne tarda pas à marcher contre Arsace avec une armée formi-

dable. La bataille se donna dans les plaines de la Chaldée : Séleucus, battu complètement, fut fait prisonnier. Il perdit la Babylonie et la Syrie.

Après tant d'heureux succès, Arsace fit donner une fête publique, en réjouissance des glorieux événemens qui avaient délivré ces contrées de la servitude, et en actions de graces de ce que les dieux avaient raffermi sa monarchie en lui faisant remporter sur l'ennemi une victoire décisive. Il eut la générosité de faire partager à son illustre prisonnier la joie universelle de ce beau jour. Il donna la liberté à Séleucus-Callininus, et l'envoya à Antioche régner sur les états proprement dits la Syrie.

Arsace, instruit par la renommée que les Romains étaient de grands guerriers; qu'ils s'étaient signalés par leurs exploits en Espagne et dans la Grèce; que, pour avoir délivré ce dernier pays du despotisme des successeurs d'Alexandre, ils portaient le nom de *sauveurs de la Grèce*, voulut se montrer l'émule des Romains, fit alliance avec eux, leur envoya des ambassadeurs et se déclara, comme eux, *l'ami des Grecs*. Ce fut à cette époque qu'Arsace fit frapper une médaille représentant d'un côté son portrait, de l'autre ce prince assis sur son trône, tendant la main pour recevoir une palme de la déesse de la Victoire, avec cette légende autour en langue

grecque : *Arsace, roi des rois, bienfaiteur et ami des Grecs.*

Antiochus-le-Grand, qui succéda à Séleucus-Céraunus, entreprit de même contre Arsace Ier., une expédition qui n'eut pas plus de succès. Il fut entièrement défait et obligé de s'en retourner honteusement avec le désespoir de ne pouvoir plus se mesurer avec le prince des Parthes.

L'année même de cette victoire, Arsace Ier. mourut, l'an 220 avant l'ère vulgaire, après un règne de trente-un ans.

Ce prince, l'un des plus grands hommes de son siècle, avait été doué par la nature d'un esprit vif et pénétrant, d'un jugement solide, d'un coup d'œil sûr et d'un vaste génie capable d'enfanter et de faire réussir les projets les plus extraordinaires. Sa hardiesse, sa prudence, son éloquence persuasive, ses talens, son grand crédit auprès de ses concitoyens, la faiblesse des princes séleucides, la tyrannie des satrapes et leur insubordination, disposèrent les Parthes à secouer le joug, animèrent le courage d'Arsace, et l'aidèrent à fonder la monarchie la plus redoutable, non-seulement aux autres puissances de l'Asie, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'aux extrémités de l'Inde, mais encore aux Romains. Cette dynastie puissante se distingua toujours parmi celles de l'Orient, par d'éminentes

qualités, la valeur, la justice, la bonté et l'amour de l'ordre. La branche qui régna en Arménie, fit admirer sa grandeur même au sein des revers. Ces princes se battirent en héros contre les maîtres du monde : ils montrèrent toujours une valeur égale, et souvent supérieure à celle des plus illustres capitaines de Rome.

Cet empire, outre les noms de Parthique et d'Arsacide, porta encore celui de Balhovien, de la ville de Balh, où Arsace Ier. plaça le trône de la monarchie. Les deux branches de sa famille, en Parthie et en Arménie, prenaient indistinctement l'un de ces trois noms.

Le titre de *roi des rois* n'appartenait qu'à la famille gouvernant en Parthie. Celle d'Arménie qui tenait le second rang, prenait simplement le titre de *roi*. Dans la suite, au contraire, les souverains d'Arménie s'approprièrent le titre de *roi des rois*, et ne laissèrent que celui de *rois* simplement aux princes de la Parthie.

Arsace Ier., avant de mourir, rassembla ses ministres et les principaux de son empire ; en leur présence, il ôta son anneau et le mit au doigt d'Ardacès, son fils aîné, en lui recommandant spécialement trois choses, s'il voulait consolider les bases de son trône, faire son devoir et plaire à son peuple : 1°. de partager avec ses frères les soins et la gloire de son sceptre ; 2°. de

n'entreprendre aucune guerre pour agrandir ses états ; 3°. et de s'occuper sans cesse de l'administration intérieure du royaume, du bon ordre et de l'observation des lois civiles et militaires.

Ardacès Ier., en prenant les rênes de l'empire, suivit fidèlement les conseils de son père. Il ne songea ni à chercher querelle à ses voisins, ni à s'agrandir par des conquêtes. Il s'appliqua uniquement à consolider les ressorts de cette monarchie naissante, à lui donner la force et la vigueur de l'âge viril, pour lutter un jour avec avantage contre les athlètes qui la provoqueraient au combat, et ne point succomber sans gloire sous les efforts du premier conquérant qui se déclarerait l'ennemi de cette puissance.

Après vingt-six ans d'une administration sage, éclairée et pacifique, Ardacès Ier. mourut, vers l'an 194 avant l'ère vulgaire. Il laissa le trône à son fils Arsace II, qui fut aussi surnommé le Grand.

Arsace-le-Grand, en montant sur le trône parthique, trouva l'armée en état d'entreprendre les plus vastes conquêtes. Il essaya d'abord ses armes contre la Bactriane, dont il s'empara, quoique son père et son aïeul n'eussent jamais voulu y toucher ; ensuite il attaqua les Scythes et soumit tout le pays qui s'étend depuis la Perse jusqu'aux Palus-Méotides.

Peu après son retour, Antiochus IV, surnommé Epiphane, lui ayant déclaré la guerre, perdit la bataille, fut fait prisonnier et conduit dans la ville de Ninive, où son vainqueur le fit périr. Après cette victoire, Arsace, avec une armée puissante, pénétra dans l'intérieur de la Perse, soumit quantité de nations et s'avança jusque dans les Indes aux bords de l'Indus. Tant de conquêtes assurées n'occupèrent ses armes que trois ans. Il établit des satrapes dans chaque province de ce vaste empire, puis retourna dans sa capitale, couvert de gloire et chargé d'un riche butin.

Presque toujours les grands guerriers qui poussent l'intrépidité jusqu'à l'audace, sont les favoris de la fortune ; tandis que ces sages armés par la prudence, qui n'épargnent ni veilles ni travaux pour réussir, n'éprouvent que des revers accablans. A peine le vainqueur des Indes est-il arrivé à Balh, que des députés arméniens viennent secrètement offrir leur pays à ce héros, en lui demandant son frère Valarsace pour roi héréditaire d'Arménie. Arsace traita avec magnificence ces envoyés, accueillit leur demande, et les congédia avec la promesse de se rendre bientôt à leurs vœux. Peu après leur départ, il entra en Arménie avec une grosse armée, et établit son frère sur le trône de ce pays. C'est de ce règne

que commença l'époque de la monarchie arsacide en Arménie.

Règne des Arsacides en Arménie.

Depuis l'extinction de la dynastie haïkienne, l'Arménie était dans un état habituel de convulsion ; les changemens de princes, de systêmes politiques, les guerres intestines et extérieures, les exemples fréquens de barbarie, les usurpations et tant d'autres crimes des chefs, avaient rendu la plupart de ses habitans sanguinaires, méchans, vicieux, et plus disposés à la révolte qu'à la soumission à l'autorité légitime. Le mal était parvenu à un tel point, qu'il était impossible de lui trouver un remède dans le sein de l'Arménie. Ce fut donc un événement très-salutaire à ce pays, que celui qui remit les rênes du gouvernement entre les mains de l'illustre famille des Arsacides. C'était, de toutes les dynasties régnantes en Orient, celle qui, depuis son élévation sur-tout, avait donné plus de preuves de valeur, d'héroïsme, de vertus sociales et de ces rares qualités qui doivent distinguer les maîtres du monde et faire le bonheur des empires. On ne tarda pas à sentir l'heureuse influence de ce gouvernement sur l'esprit et les mœurs des Arméniens : dès les commencemens, il produisit les résultats les plus satisfaisans.

Quand Arsace-le-Grand et son frère Valarsace entrèrent en Arménie, le peuple, mécontent d'Ardavazte, s'empressa de toute part d'aller au-devant du nouveau roi, se faisant gloire de le proclamer le sauveur de la patrie, de lui rendre les honneurs suprêmes et de lui jurer obéissance. Ardavazte, informé de ce qui se passait, prévit le coup fatal qui le menaçait. Il s'arracha tout-à-coup des bras de ses concubines, suspendit le cours de ses débauches, sortit de son palais et voulut commander en personne. Sa présence ne servit qu'à irriter davantage le peuple; il en fut insulté. Ses ministres lui conseillèrent de rentrer dans son sérail; et ses généraux l'assurèrent que tout irait bien sans qu'il eût besoin d'exposer sa personne; qu'il pouvait se reposer sur eux du salut de l'état. Ardavazte abandonna alors le timon des affaires à ses favoris, retourna à ses anciens désordres, et s'endormit dans une fausse sécurité. Cependant les troupes d'Arsace et de Valarsace grossissaient à mesure qu'elles avançaient vers l'intérieur. Les commandans des différentes provinces avaient reçu secrètement l'ordre de se réunir à l'armée parthique. Enfin toutes ces forces réunies arrivèrent aux portes d'Artaxorte, capitale du royaume; elles y entrèrent sans résistance. Ardavazte, se voyant abandonné de tout le monde, se repentit, mais trop tard, de sa conduite pas-

sée ; il ne trouva d'autre moyen d'éviter une fin ignominieuse, qu'en se donnant lui-même la mort. Il gagna les bords de l'Araxe, s'enfonça son épée dans les entrailles, et se précipita dans le fleuve. Ainsi finit le règne d'Ardavazte, et avec lui un gouvernement précaire qui durait depuis la chute de la dynastie haïkienne.

Arsace-le-Grand établit son frère Valarsace ou Valarsag sur le trône d'Arménie, l'an 152 avant l'ère vulgaire, et l'an 596 de l'ancienne ère arménienne, la 159 ou 160ème. des années séleucides, la 96ème. de l'empire arsacide en Parthie, et la 40ème. du règne d'Arsace-le-Grand.

Ussérius, le Père Pétau, les frères Whiston, Fréret et quelques auteurs modernes s'écartent ici des chronologistes arméniens; ils fixent l'époque de cet événement mémorable vingt-deux ans après, c'est-à-dire à l'an 130 ou 129 avant J.-C. L'erreur de leur calcul vient en partie de la confusion des mots, de la mutilation du texte et de l'ignorance du traducteur de l'Histoire de Moyse de Korene, imprimée à Londres en 1736, et en partie aussi du peu d'attention qu'ils ont apportée en consultant cet ouvrage.

Moyse de Korene commence l'histoire du règne et de l'établissement de la dynastie arsacide en Arménie, dans le 3ème. ch. du 2ème. liv. de son ouvrage. Dans le 1er. et le 2ème. ch., il donne

quelques détails très-abrégés sur le progrès des armes arsacides, depuis l'origine de cette puissance jusqu'à la bataille livrée l'an 130 avant l'ère vulgaire, contre Antiochus-Sidetès, où ce prince fut défait et perdit la vie.

Quoique ce ne soit que dans le chapitre suivant, et après ces détails, que Moyse commence à parler du règne de Valarsace, il n'en est pas moins constant qu'il s'était écoulé un espace de vingt-deux ans depuis la fondation de cette monarchie jusqu'à cette fameuse victoire des Parthes dans la dernière bataille contre les Séleucides. Il ne dit point que ce fut à la suite de cette victoire qu'on établit la monarchie arménienne. Tous les historiens de ce pays s'accordent à dire que Valarsace fut placé sur le trône d'Arménie au temps de son frère Arsace-le-Grand; que ce dernier prince mourut la 13ème. année du règne de Valarsace, comme l'observe l'historien de Korene lui-même, liv. 2, ch. 65; que la bataille donnée contre Antiochus-Sidetès n'eut pas lieu sous le règne d'Arsace, mais sous celui de son successeur Astracan. Il est vrai que dans le texte de Moyse de Korene, liv. 2, ch. 2, où il est question de ce combat, on ne voit pas le nom de ce dernier prince, mais celui de son prédécesseur. On y remarque même beaucoup de confusion dans les noms des rois séleucides. Ces er-

reurs viennent de l'ignorance des copistes et de l'inexactitude du texte qu'on a imprimé. Quoi qu'il en soit de l'inexactitude de l'ouvrage de Moyse de Korene, il est certain que l'établissement de la dynastie arsacide en Arménie, ne fut ni le résultat d'une guerre, ni la suite d'une conquête. Cet événement fut sollicité par les Arméniens eux-mêmes. Il eut lieu sans livrer de combat, sans effusion de sang et sans artifices.

De plus, Ciamcian compte depuis Haïk jusqu'à Valarsace, 1958 ans; calcul qui répond à l'an 152 avant J.-C. Samuel Erez met, depuis la défaite de Bélus par Haïk jusqu'à la fondation de cette nouvelle monarchie, un espace de 1950 ans ; ce qui revient au même calcul. Jean le Catholicos dit à-peu-près la même chose, et l'on pourrait donner ici plus de trente preuves différentes pour constater que ce fut l'an 152 avant Jésus-Christ, qu'on fonda la monarchie arsacide en Arménie.

Il y a une autre contestation sur le roi Valarsace. Quelques historiens d'Arménie et d'autres ont cru que ce prince était fils d'Arsace-le-Grand, ou frère d'Arsace Ier. Valarsace n'était certainement ni l'un ni l'autre; il était frère du second Arsace, aussi surnommé le Grand, et l'un des petits-fils d'Arsace Ier. Tel est le témoignage de Mar-Ibas de Cadina, dans Moyse de Korene,

liv. 1, ch. 7; liv. 2, ch. 3; de Procope, des Edifices Justiniens, liv. 3, ch. 1; de Vartan et d'autres auteurs anciens et modernes. Justin, liv. 41, ch. 1, confirme la même chose, en disant qu'Arsace ou Mithridate II mit son frère Valarce ou Valarsace sur le trône des Mèdes. Cet auteur donne ce dernier nom à l'Arménie, parce qu'une partie de la Médie en dépendait depuis long-temps, et s'appelait la Médie supérieure. Au lieu d'appeler ce prince par son propre nom, il l'appelle *Mithridate*, c'est-à-dire *justice de Dieu*, qui fut un des titres qu'on donna à Arsace II.

A la vérité, Valarsace, dans une lettre écrite à Arsace-le-Grand, se nomme son fils; mais il ne se servait là de cette expression que pour lui témoigner plus de respect et d'attachement. D'ailleurs, dans la même lettre, il se dit aussi son frère cadet, comme il l'était en effet. Voyez Moyse de Korene, liv. 1, ch. 8.

Vartan semble douter de ce fait, d'après l'autorité d'une inscription trouvée sur une colonne de marbre, dans le palais des rois arméniens à Nisibe. Cette colonne, qui fut transportée en Perse par les rois sassanides, vers le milieu du cinquième siècle, après la chute de la dynastie arsacide-arménienne, portait ces mots gravés en caractères grecs : « Arsace-le-Grand avait quatre » fils; il fit régner le premier sur la Thessalie,

» le second sur l'Illyrie, le troisième sur les Par-
» thes, et le quatrième sur l'Arménie, dans le
» même territoire qu'Haïk avait possédé avec ses
» fils et les enfans nés de ses sept filles. »

Au premier abord, cette inscription semble confirmer l'opinion que nous combattons. Mais avec un peu d'attention, on voit bientôt combien ce qu'elle rapporte est absurde et choquant. On sait que les Arsacides n'ont jamais régné dans l'Illyrie ni dans la Thessalie. Il est donc hors de doute qu'on a mal interprété cette inscription ; soit que quelques caractères ou des mots entiers en aient été effacés ; soit que celui qui s'est mêlé de l'expliquer, ignorant le grec et la géographie, l'ait traduite ainsi arbitrairement; soit même que l'auteur et les copistes qui transmirent ces faits jusqu'au temps de Vartan, aient confondu les mots; ainsi que Vartan lui-même, Ciamcian et beaucoup d'autres les en accusent. Cette explication se trouve confirmée par un autre fait capable de dissiper tous les doutes. Selon le rapport de Vartan, cette inscription avait été gravée par Agatangélus. Or, Agatangélus lui-même, dans son histoire (l'une des meilleures que nous ayons en manuscrit), cite l'inscription trouvée sur une colonne à Nisibe, sur laquelle il est fait mention de l'origine et des progrès de la puissance parthique, de l'ordre et de la division des différentes

branches de la famille arsacide. Il divise également cette famille en quatre branches, et s'exprime ainsi : « Les Parthes, enhardis par leurs » succès, s'emparèrent des royaumes de Perse, » d'Arménie, des Indes et des Massagètes (la » Crimée). Le premier de la nation parthique » qui se nommait aussi Arsacide, eut le gouver- » nement de la Perse. Celui qui était le second » (en ordre), avait le royaume d'Arménie. Le » troisième possédait celui des Indes... et le qua- » trième était à la tête des Massagètes. Tel était » l'ordre de la famille parthique; ils le conser- » vèrent avec succès pendant long-temps. » Voyez Agatangélus dans la préface du texte grec.

Tout ce que rapporte cet auteur, loin d'être contraire à notre opinion, jette encore de la lumière sur l'état et les progrès de la puissance arsacide, tels que nous les avons décrits.

Ceux qui prétendent que Valarsace était frère du premier Arsace, s'appuient sur un passage de Jean Catholicos, qui dit, dans un endroit, qu'Arsace Ier. mit sur le trône d'Arménie son frère Valarsace. Il est évident, d'après ce que nous avons dit, qu'il y a ici ou fausse interprétation, ou erreur des copistes. Quelquefois les mots *premier* et *grand* ont un sens synonyme, quand ils s'emploient comme épithètes.

Nous nous sommes arrêtés quelque temps à

ces discussions, afin de ne laisser aucun doute sur l'époque de la fondation de cette monarchie et sur la distinction des personnages de cette illustre famille. Maintenant nous allons rapporter les faits qui suivirent cette révolution dans l'Orient.

Arsace-le-Grand, après avoir placé son frère sur le trône d'Arménie, marcha de nouveau contre les Séleucides. Il livra une bataille sanglante contre Démétrius Ier., dit Soter, le vainquit et s'empara de ses états jusqu'aux rives de l'Euphrate et aux frontières de la Syrie. Ce fut après cette victoire, qu'on lui donna le titre de Mithridate. Il fit frapper une médaille sur laquelle il portait le surnom de Théos ou dieu.

Ces nouvelles conquêtes joignirent les états d'Arsace à ceux de Valarsace. Il donna au roi d'Arménie le conseil d'étendre les limites de son royaume jusqu'où pourraient le conduire sa valeur et sa sagesse. Les armes seules, lui dit-il, peuvent prescrire des limites aux héros ; tant qu'elles tranchent, il faut s'emparer de tout ce qu'elles atteignent.

Valarsace, maître d'Arménie et du cœur des Arméniens, chercha à inspirer à son peuple le desir des conquêtes et les vertus militaires. Il était doux, affable, d'un accès facile, et s'entretenait familièrement avec tous ses sujets indistinctement. Il rassembla les principaux du pays, les

militaires les plus distingués, les descendans des familles illustres et anciennes, particulièrement ceux qui descendaient de Haïk, de ses frères et de sa femme; la postérité de Cadmus, de Gélam, de Chara, de Cuchar, de Sisag, de Sempad, de Cananis et autres; il leur ordonna de faire des levées d'hommes dans leurs domaines respectifs; il envoya des commissaires dans l'Atropatanie, la Géorgie, la Mésopotamie arménienne, pour une semblable opération. En peu de jours, Valarsace se vit une armée considérable. La confiance dans le chef était si grande, et l'enthousiasme si général, que presque la moitié de l'Arménie, disent les historiens, se fit gloire de prendre les armes et de marcher sous les étendards de ce jeune héros.

Valarsace rassembla toutes ces troupes dans une plaine sur les bords de l'Araxe, proch e Armavir, et les fit manœuvrer quelques jours. Il les divisa en plusieurs corps, leur prescrivit une discipline sévère, donna à tous les chefs les ordres nécessaires pour l'expédition qu'il allait entreprendre, puis dirigea sa marche vers la petite Arménie. Mythrobarzane, qui régnait encore dans cette contrée, vint avec une armée à la rencontre de Valarsace. La victoire ne demeura pas longtemps indécise. Mythrobarzane fut complètement battu, perdit ses états et se sauva chez les Ca-

lybes. Artaxès, son jeune frère, gouverneur de Sophène, se sauva avec quelques troupes sur les montagnes ; mais les soldats de Valarsace l'eurent bientôt atteint, se saisirent de sa personne et l'emmenèrent prisonnier.

Cet Artaxès est celui dont parle Strabon, liv. 11, qui le confond avec son frère, et le fait contemporain de Tygrane-le-Grand.

Mythrobarzane travailla à se faire des partisans parmi les habitans des contrées qu'il habitait, dans la Phrygie, la Cappadoce, le Pont, le Lagzistane et quelques autres provinces. Ce prince fugitif rassembla en peu de temps une armée nombreuse, avec laquelle il retourna de nouveau contre Valarsace. Les deux armées se trouvèrent en présence proche la ville ou colonie de *Sinis*. De part et d'autre on passa quelques jours à choisir des positions avantageuses et à former des camps. Valarsace commença l'attaque avec beaucoup d'impétuosité. Mythrobarzane soutint le choc quelque temps, et avec avantage, de manière à perdre peu de monde de son côté et à fatiguer l'ennemi. Ensuite quand il crut le moment favorable, il livra un assaut général, et s'élança, avec le corps qu'il commandait, vers le centre de l'armée ennemie. Couvert d'un casque et d'une armure de fer, il chercha à pénétrer vers la personne de Valarsace, blessa plusieurs sol-

dats qui s'opposaient à son passage, et lança au roi un dard à trois pointes. Alors les descendans de Haïk et de Sennacherim, qui étaient aux côtés de Valarsace, tombèrent sur Mythrobarzane, le renversèrent de son cheval, et ne le quittèrent qu'après lui avoir ôté la vie. On fit une affreuse boucherie de son armée ; une grande partie fut taillée en pièces, une autre prit la fuite, et le reste fut fait prisonnier.

Valarsace soumit ensuite les habitans des frontières de la Cappadoce, du Pont, du Lagzistane, des Calybes et de l'Egérerie. Il leur donna des gouverneurs, et provisoirement des lois civiles et militaires.

Mithridate-Evergète, profitant de la faiblesse du roi de la petite.Arménie, s'était emparé d'une de ses provinces sur les bords de la mer. Valarsace y entra avec son armée, en prit possession, et fit respecter ses droits.

Valarsace, en retournant dans le centre de ses états, s'arrêta quelque temps dans la province de Daïkie, pour mettre fin aux maux qui affligeaient ce pays, et y rétablir le bon ordre, l'abondance et la prospérité. Les habitans de cette contrée, et sur-tout ceux des environs du mont Barcar et sur les deux rives du Phase, étaient devenus des pillards, des assassins, des voleurs de grands chemins : imitant leurs voisins

les Calybes et les Lagzistans. Ils négligeaient jusques à la culture de leurs terres, la réparation des digues et l'entretien des rivages ; de sorte que les eaux inondant sans obstacle les campagnes, avaient formé çà et là de grands lacs qui rendaient la contrée marécageuse et malsaine. Valarsace, instruit de ces désordres par ses ministres, voulut y apporter un prompt remède. Il fit venir plus de 30,000 ouvriers pour travailler à la réparation des chemins, des digues, au desséchement des marais et à l'agriculture. Il fit ouvrir des canaux pour faciliter l'écoulement des eaux dans le Phase. Il fit élaguer d'épaisses forêts qui servaient de retraites aux voleurs ; y fit pratiquer plusieurs grandes routes ; fit descendre des lieux élevés, des terres dans les endroits bas, pour empêcher la stagnation des eaux : enfin Valarsace apporta tant de soins pour améliorer cette contrée, qu'en très-peu de temps elle devint un séjour délicieux. Ce prince y fit construire une maison de plaisance, des rendez-vous de chasse, y plaça deux haras ; fit planter des jardins et des vignes proche la ville de Gola qui avait été une des principales d'Arménie, mais qui était dépeuplée depuis quelque temps. Valarsace envoya dans cette province tous les prisonniers et les étrangers qu'il avait amenés des environs du mont Caucase Il engagea ces habitans à renoncer au brigandage

et à l'assassinat, pour vivre en peuple policé ; à travailler à des métiers utiles, et à payer des impôts à l'état ; leur disant qu'il serait charmé si, à son prochain retour, il les trouvait doux, humains, et capables d'occuper des places et de remplir des fonctions honorables.

Valarsace, après avoir réglé les affaires de cette province, s'avança vers Artaxate, et fit camper ses troupes aux environs de cette ville, sur les bords du Mézamor.

Ce prince était né dans un climat plus tempéré que celui d'Artaxate. La ville de Nisibe, dont la température est fort douce, fixa son goût. Il y établit sa résidence ordinaire ; et cette ville devint par la suite une des plus fameuses d'Arménie. Sa position géographique, sa grandeur et sa beauté, la rendaient digne de ses hautes destinées.

Lois et institutions valarsacides.

Valarsace, que le peuple d'Arménie, par un choix libre et réfléchi, venait de prendre pour son roi, fut un de ces bons princes, l'honneur de l'humanité, la gloire de leur pays, le modèle des souverains et les délices de leur siècle. Comme souverain et comme législateur, il mérita les plus grands éloges, et prouva par ses vertus et son génie, qu'il était digne du rang suprême. On

sera curieux d'apprendre à quel degré de perfection était parvenue la civilisation dans ces temps reculés, que l'ignorance traite légèrement de siècles de barbarie.

Quand Valarsace eut mis en sûreté les frontières de ses états, qu'il eut fixé sa résidence à Nisibe, il assembla les principaux de la nation, et les hommes les plus instruits dans toutes les classes. Il s'informa soigneusement des lois, des institutions et des usages de ce pays; de ceux qui étaient encore en vigueur, de ceux qui étaient abolis ou tombés en désuétude. Il voulut connaître les familles les plus respectées dans chaque province, particulièrement les plus anciennes et les plus capables d'administrer la chose publique. Il fit aussi beaucoup de recherches pour découvrir un corps d'histoire complète, qui lui fît connaître cette nation dès son origine, les commencemens de la première monarchie, la généalogie des familles royales, ainsi que les bonnes et les mauvaises actions des princes, et l'histoire des guerres que l'Arménie avoit eues jusqu'alors à soutenir, avec le précis des traits de bravoure et d'héroïsme par lesquels s'était distingué ce peuple guerrier.

Après avoir recueilli les avis de tous les membres de l'assemblée, Valarsace créa et renouvela un grand nombre de lois et d'ordonnances au

sujet de la famille royale, des nobles, des simples citoyens, des artisans, de l'administration des provinces et des villes, de la discipline militaire, des subsistances et de la sûreté de l'état ; enfin sur tout ce qui peut concourir à la bonne organisation d'un état.

Voici les principaux réglemens :

1°. Valarsace chercha d'abord à environner le trône du plus grand éclat. Il commença par nommer un grand connétable qui avait seul l'honneur de lui ceindre le diadême, et de lui mettre sur la tête la couronne royale. Cet officier devait porter sur sa coiffure une bandelette à trois rangs de perles, sans or ni pierreries. Il se nommait *Tacatir*, c'est-à-dire, celui qui met la couronne.

Cette dignité fut conférée à Bacarad, issu de la famille de Sampad, ou Champad, Juif d'origine, qui avait été emmené en captivité à Babylone, du temps de Nabuchodonosor, et ensuite conduit en Arménie par le roi Haïgag II. Cette honorable fonction fut accordée à Bacarad, en récompense de ses services et de son dévouement à la personne du roi. Il était l'un des chefs de la députation qu'envoyèrent les Arméniens auprès d'Arsace-le-Grand.

2°. Il créa un autre grand officier sous le titre de *Hanterzabied*, c'est-à-dire, chef des vêtemens. Il était chargé d'habiller le roi et de lui

mettre les gants. Ce fut à Gentug et à ses descendans que fut donnée cette fonction. Ce Gentug était de la race de Cananitas, Chananéen qui se sauva en Arménie sous le règne de Sura.

3°. Valarsace se choisit une garde pour sa personne parmi les descendans de Kor, fils de Haïk : c'étaient des hommes de mérite, pleins de valeur, et incapables de se déshonorer par quelques bassesses. Leurs armes étaient la lance et l'épée. Valarsace leur donna pour chef un nommé Malkas, homme très-estimé.

Il est bon d'observer ici que les historiens d'Arménie ont un soin particulier de conserver leur généalogie et le nom de leurs ancêtres, tant en ligne directe que collatérale. La plupart des fonctions publiques, ainsi que le sacerdoce, étaient héréditaires comme la noblesse. Valarsace et ses successeurs, pour se conformer aux anciens usages du pays, rendirent les charges héréditaires dans les familles. On ne privait quelqu'un de son office, que lorsqu'il était convaincu de haute-trahison ou d'un crime emportant note d'infamie. Ces observations sont essentielles pour l'intelligence de l'histoire d'Arménie, et particulièrement des institutions arsacides.

4°. Il forma une nombreuse garde pour son palais, et nomma quatre capitaines qui commandaient chacun dix mille hommes. Il choisit ces chefs

dans la postérité de Tigranuhi, sœur du premier Tygrane, allié et contemporain du grand Cyrus.

5°. Valarsace établit aussi un corps d'eunuques pour la garde de ses femmes, et leur donna pour commandant un nommé Garzan. Le chef des eunuques, chez les Arméniens, portoit auparavant le nom de *Martbied*, chef d'hommes; Valarsace voulut qu'on l'appelât *Haïrichekan*, Prince. Il ordonna que, suivant les anciennes lois d'Arménie, les eunuques seraient tirés de la famille royale de Haïk.

C'était un usage établi parmi les princes orientaux, que lorsqu'un roi mourait, on mariait ses concubines avec des militaires de la garde royale, et on faisait eunuques la plupart des enfans mâles qui naissaient de ces mariages : on choisissait pour cela les mieux conformés et les plus beaux. Le nouveau souverain qui montait sur le trône, faisait exécuter religieusement cette loi, et ne touchait jamais aux concubines de son père ou de ses prédécesseurs.

6°. Il nomma vice-roi un certain Mouratzan, descendant d'Astyage, dernier roi des Mèdes, que Tygrane avait emmené captif après la chute de cet empire. Valarsace ordonna qu'on regardât la postérité de ce prince comme la seconde famille du royaume.

7°. Il établit des offices temporaires de judi-

cature dans les villes et bourgades. Il créa un grand juge qui siégeait dans son palais. Ce magistrat ne connaissait que des affaires majeures.

8°. La postérité d'Adramelek, fils de Sennecherim, roi d'Assyrie, eut la charge de porter devant ce prince l'aigle royal. Il voulut que cette famille portât le titre d'*Arzérunik* ou *arzévéghir*, c'est-à-dire porteur d'aigle.

9°. Il créa deux autres officiers temporaires qui s'appelaient *hichetzutzanogh*, c'est-à-dire remémorateurs, qui font ressouvenir. Ils assistaient à tous les conseils du souverain, mais n'y avaient aucune voix. Ils ne faisaient qu'écouter ce qu'on y disait et ce qu'on y décidait. Ils étaient tenus d'avertir le roi de toutes les affaires dont l'exécution était négligée ou bien oubliée. Chacun d'eux avait une fonction distincte : l'un devait rappeler au roi les bienfaits qu'il fallait répandre, l'autre les punitions qu'il fallait ordonner. On permettait à ces officiers une respectueuse familiarité avec le roi. Ils pouvaient lui faire des remontrances lorsqu'ils l'appercevaient en colère ou prêt à commettre une injustice; et lorsque le mal était fait, ils devaient lui faire remarquer ses torts.

10°. Il divisa l'administration publique en plusieurs sections ; donna un chef amovible à chaque genre d'affaires ; fixa l'heure où l'on devait com-

mencer et celle où l'on devait finir les conseils ; les occupations sérieuses, les divertissemens, les promenades et autres exercices du roi et de sa suite.

11°. Valarsace veilla particulièrement à l'approvisionnement des subsistances. Il nomma un surintendant des blés, en arménien, *hamparabied ;* il était chargé de faire remplir des magasins dans tout le royaume, et de veiller à leur conservation.

12°. Il créa un surintendant des boucheries, en arménien, *sbantabied.* Cette charge était héréditaire comme la précédente, et consistait à surveiller tout ce qui concerne cet objet.

13°. Il nomma trois intendans héréditaires pour les chasses et la conservation des forêts. L'un d'eux fut chargé de la garde de la vénerie royale, et pour cela on l'appela *orsabied,* chef de chasse. Les deux autres étaient chargés de veiller, chacun dans une partie du royaume, aux lois concernant la chasse dans les bois, les champs et sur les montagnes.

14°. Il institua un officier héréditaire, nommé *dagarabied* et *kinébied,* c'est-à-dire échanson et surintendant des vins. Il était chargé de fournir la table du roi des vins les plus exquis et les plus délicats ; de veiller à l'approvisionnement de toutes les boissons qui se consommaient dans le royaume, et d'en fixer le prix.

Valarsace avait des momens de gaîté. Un descendant de Sanasar ou Sarasar, fils de Sennecherim, se nommait *Kin*, mot qui signifie vin. Ce rapport entre le nom de cet homme et l'office d'un échanson, amusa beaucoup le prince, qui voulut pour cela lui en donner la charge.

15°. Valarsace nomma un officier héréditaire pour la conservation des neiges. Cet officier s'appelait *tzunabied*, surintendant des neiges. Il était chargé de veiller à ce que le roi et le peuple ne manquassent jamais de neige dans les grandes chaleurs, et que les fossés fussent entretenus en bon état pour les conserver.

Cet article des ordonnances valarsacides ne paraîtra pas extraordinaire et absurde aux habitans du Nord, quand ils sauront que la chaleur est excessive en été dans le pays pour lequel fut fait ce réglement royal. La neige ou la glace sont aussi nécessaires pour les Arméniens dans le temps des grandes chaleurs, qu'une cheminée ou un poële allumé l'hiver pendant seize heures, sont nécessaires pour les habitans des bords de la Seine.

16°. Une immense forêt de bois de cèdre bordait les frontières de la Durupéranie. Entr'autres oiseaux, il s'y trouvait une grande quantité de faucons. Valarsace y établit une fauconnerie royale, dont il appela le chef *Havunik*, c'est-à-dire fauconnier.

17°. Ce prince désigna un nommé Apel pour son maître d'hôtel. Il le chargea de meubler son palais, de régler le service de sa table, et de désigner la place que chaque convive devait occuper.

18°. Valarsace rétablit l'ordre de la noblesse tel qu'il existait autrefois. On distinguait deux sortes de noblesse; l'une s'appelait *osdanian* ou *arkounagan*, c'est-à-dire libre ou royale; et l'autre, *tzaraïagan*, c'est-à-dire servile. La première espèce de noblesse comprenait la famille royale; elle se subdivisait en deux autres espèces. Les fils, frères et tous les enfans mâles qui descendaient des rois en ligne droite, et par les femmes légitimes, s'appelaient *Pun osdan*, c'est-à-dire originairement *libre* ou *noble*. Ceux qui descendaient des sœurs et des concubines des rois, se nommaient *Osdan* ou *Osdanig*, libre. La seconde espèce de noblesse s'appelait *Azadadun* ou *Aznovadun asbedagan*, c'est-à-dire *liberté* ou *noblesse de chevaliers;* c'était celle que les rois donnaient à leurs favoris. Valarsace, en montant sur le trône, voulut remettre en vigueur les institutions des anciens rois. Il voulut que la race qui descendait en ligne directe de Haïk, portât le nom de *Pun osdan;* et que ceux qui étaient issus des sœurs ou des concubines de la dynastie haïkienne, eussent simplement le titre de *Osdan*.

Il rétablit aussi la dignité de *Asbied* ou chevalier, qu'il conféra à plusieurs personnes attachées à son service.

19°. Voici le réglement qu'il fit pour sa propre famille. Les souverains de la dynastie haïkienne tenaient leurs frères et leurs enfans éloignés de la capitale. Ils leur donnaient en apanage quelques provinces ou satrapies. Valarsace les imita. Il avait plusieurs enfans mâles qu'il jugea à propos d'éloigner de Nisibe. Il les envoya dans le canton de Hachetinse, en Ciorrort Haïkie. Il leur abandonna le produit de ce territoire, y ajouta quelques autres revenus, et leur assigna en outre une pension sur le trésor royal. De tous ses enfans, il ne garda auprès de lui qu'Arsace son fils aîné, et Artaxès, fils de celui-ci. Il ordonna que ses enfans puînés fussent honorés du titre de *nahabied archagunian*, c'est-à-dire, prince arsacide, et que l'aîné, qui était l'héritier présomptif de la couronne, s'appelât *Arcaïatzu*, c'est-à-dire celui qui doit régner. Valarsace voulut que cette institution fût regardée comme loi de l'état. Aussi fut-elle fidèlement observée par tous ses successeurs.

20°. Voici ce qu'il ordonna relativement au peuple de ses états. Il voulut que les habitans des villes fussent regardés comme un corps plus honorable que les paysans; que le paysan res-

pectât le citadin comme son seigneur ; que le citadin n'affectât point de hauteur envers le paysan, qu'il le traitât en frère. Par cette ordonnance, Valarsace voulut rétablir le bon ordre, bannir la jalousie, qui est la compagne inséparable d'une absurde égalité, et faire goûter à son peuple le bonheur de la société, qui ne se trouve que dans la hiérarchie des rangs.

21°. Il y avait en Arménie quatre familles dans lesquelles le sacerdoce était héréditaire ;* l'une appelée *Zerovantunik*, descendait de Zerovan ou Zoroastre, fils de Xisutros ; l'autre appelée *Vahunik* ou *Vahnunik*, descendait du roi Vahagen : la troisième *Araveniank*, descendait du roi Aravan ; et la quatrième appelée *Zaréhavaniank*, était de la famille du prince Zaréhavan. Valarsace les confirma dans l'hérédité du sacerdoce, et les chargea de remplir les diverses fonctions de leur ministère.

22°. Il fit les réglemens suivans pour la partie militaire. Il établit la distinction des rangs parmi les gens de guerre, et divisa le commandement des troupes en *Dasnabied*, c'est-à-dire, commandant de dix hommes ; en *Isnabied*, commandant de cinquante ; en *Hariurabied*, commandant de cent hommes ; en *Hazarabied*, commandant de mille ; en *Zorabied*, chef d'armée ; et en *Sbarabied*, chef des armées. Il divisa aussi ses

troupes en plusieurs légions, et leur choisit parmi les plus expérimentés dans le métier de la guerre, des chefs temporaires.

23°. Il créa six grands commandans pour veiller à la garde des frontières. Les chefs appelés en arménien *Petèchgh*, consul, avaient chacun dix mille soldats sous leurs ordres. Leur charge était héréditaire, et ils fixaient leur résidence sur les frontières du royaume.

Aran, l'un des descendans de Sisag, obtint le commandement du consulat dans la partie du nord-est, proche le fleuve de Kor, dans l'Albanie arménienne. Cette province, d'une grande étendue, était l'une des plus importantes du royaume. Les rois en tiraient un grand nombre de soldats. Personne ne pouvait mieux remplir les vues de Valarsace, que cet Aran qui était d'une prudence et d'une expérience consommées. Aucun seigneur ne l'emportait sur lui pour la sagesse dans les conseils ou pour les talens militaires dans les armées. Aran fut la souche de quatre illustres familles, qui rendirent de grands services à leur patrie.

Valarsace confia le second gouvernement consulaire, situé dans la partie méridionale, en face du mont Caucase, à un vaillant guerrier nommé *Arsih*, descendant de Mithridate, préfet du dernier Darius.

Il donna le commandement de la partie occi-

dentale d'Arménie, près de la Cappadoce, à Durc, issu de Barcam, petit-fils de Haïk. Durc avait l'air barbare, le nez écrasé, les yeux enfoncés, le regard farouche, la taille gigantesque : il était d'une force extraordinaire. On le nomma *Ankegh*, et sa famille *Ankegh-Doun*, c'est-à-dire famille laide. On a débité beaucoup de fables sur sa force, sur ses aventures, parce qu'il était d'une constitution à donner lieu à beaucoup de contes dans le genre de notre Gargantua.

Charéhan, descendant de Sanasar, obtint le consulat militaire du sud-ouest d'Arménie, depuis l'Euphrate et le mont Taurus, comprenant l'Euphratense et la Cilésyrisie ou Syrie inférieure entre le Liban et l'anti-Liban.

Valarsace nomma Urh, parthe d'origine, chef des troupes de la partie méridionale en Mésopotamie. Urh fut le fondateur d'Urha, Orpha ou Edesse, dont nous avons parlé.

Gampur, descendant de Cadmus, eut le gouvernement de l'est dans l'Atropatanie.

24°. Valarsace nomma ensuite pour les dix-huit provinces de la grande et de la petite Arménie, autant de satrapes sous la dénomination de *Goussagal-Nakarar*, c'est-à-dire, prefet. Leur charge était temporaire. Le roi pouvait les changer ou destituer à son gré.

25°. Valarsace érigea au centre de ses états

vingt-huit domaines en seigneuries ou principautés, sous le nom de *Nahabedutun*, ou *Nakararutun*, patriarchat ou préfecture héréditaire. Il donna ces terres en apanage aux premières familles du royaume, dans l'ordre suivant. 1°. Bacarad, grand connétable, eut une seigneurie dans la province de Parzerhaïkie, sous le nom de Bacradunik. 2°. Ghentug, grand-officier du palais, eut une principauté dans la Cucarie, sous le nom de Ghentunik. 3°. Malkaz, descendant de Kor, et chef de la garde du corps, obtint une seigneurie dans la province de Durupéranie, sous le titre de *Kor-Korunik* ou *Malkasunik*. 4°. La famille de Garzan, chef des eunuques, eut en propriété un canton nommé *Martbied*, dans la Vaspuraganie. 5°. La seigneurie donnée à Mouratzan, vice-roi, située aussi dans la Vaspuraganie, s'appela *Mouratzunik* ou *Vichabazung*. 6°. Les descendans d'Andramelek eurent dans la même province une principauté appelée du nom de leur charge, *Arzerunik*, terre du porteur d'aigle. 7°. La seigneurie donnée à Capel, surintendant des blés, porta son nom *Capeliank*. 8°. et 9°. Miantag et Slug, surintendans des chasses, eurent aussi en Durupéranie des principautés appelées de leurs noms, *Miantagunik* et *Selglunik*. 10°. et 11°. Les terres données à l'échanson et au fauconnier du roi, situées dans

la Mokie et la Durupéranie, furent nommées *Kinunik* et *Havunik*, de la charge de ces officiers. 12°. La principauté accordée à la famille de Haïk en Alzenikie, porta le nom *d'Osdanik*, à cause de la dignité de ces princes. 13°. Apel, maître-d'hôtel du roi, eut aussi dans l'Ararathie une terre appelée *Apeliank*. 14°., 15°., 16°. et 17°. Les familles sacerdotales de Zerovan, de Vahagen, d'Aravan et de Zarchavan obtinrent chacune un domaine dans les provinces de la Durupéranie, de la Parzerhaïkie et de l'Ararathie, qui fut appelé du nom de leurs ancêtres *Zerovantunik*, *Vahunik*, *Araveniank* et *Zarehavaniank*. Il accorda les mêmes gratifications à quelques autres familles encore. Ces grands fiefs furent au nombre de vingt-huit.

Ces seigneurs héréditaires étaient autant de petits souverains subalternes, comme l'attestent les écrivains du pays, et particulièrement Pline, liv. 6, ch. 9. Leur nombre s'accrut encore considérablement par la suite. Ce dernier écrivain en comptait de son temps jusqu'à 120; ce qui n'a pas peu contribué à embrouiller l'histoire orientale, et à induire en erreur plusieurs auteurs qui ont pris ces seigneurs pour de véritables rois.

27°. Ce prince avait une grande vénération pour les anciens rois d'Arménie. Il ordonna de réparer les monumens qu'ils avaient laissés; il fit

rétablir la ville de Sémiramacerte. Depuis le roi Van qui l'avait embellie, cette ville portait le nom de ce prince. Valarsace voulut qu'on lui rendît son ancien nom, en mémoire de l'héroïne Sémiramis. Il fit reconstruire les villes de Haïkachen, d'Armavir et plusieurs autres, et les peupla d'habitans. Il fit d'autres établissemens sur les rives des fleuves et des rivières.

28°. Valarsace, pour mieux connaître cette nation, son origine, l'histoire de ses rois et la généalogie des grandes familles, fit faire des recherches de tous côtés, dans l'intention de former un corps complet d'histoire d'Arménie. Mais les monumens littéraires de ce pays, comme ceux des autres contrées orientales, avaient été transportés à Babylone par ordre d'Alexandre-le-Grand. Cette capitale, qui était devenue le rendez-vous des savans de la Grèce, possédait la plupart des richesses littéraires de l'Asie. Valarsace fut peu satisfait des recherches qu'il avait fait faire dans son royaume ; il s'apperçut que depuis la conquête de ce pays par le héros macédonien, les registres des temples étaient interrompus, soit par l'effet des dissensions intestines, soit à cause des vexations sans nombre que des conquérans aventuriers avaient fait éprouver aux mages et aux prêtres. Valarsace voulut qu'on continuât d'écrire sur les registres des temples, tous les événemens

remarquables du royaume. Il fit faire de nouvelles recherches dans les bibliothèques de la Chaldée. Son frère Arsace possédait alors toute la Syrie et la Babylonie. Il avait fait transporter les archives de Babylone dans Ninive, cette ville étant plus au centre de son royaume.

Valarsace envoya auprès de son frère un de ses secrétaires, nommé Mar-Ibas de Cadina, syrien d'origine, homme savant, et fort versé dans les langues grecque, chaldaïque, arménienne et autres. Il lui remit de riches présens et la lettre suivante, pour engager son frère à permettre à Mar-Ibas de consulter les monumens historiques de ses archives. Cette lettre était ainsi conçue :

« A Arsace, roi de la terre et des mers, » dont l'auguste personne est la véritable » image des dieux, dont le rang et la fortune » sont au-dessus des rois, dont le génie est » vaste comme l'immensité des cieux; salut et » victoire par-tout.

» De la part de Valarsace ton frère cadet, » ton compagnon d'armes, établi par toi roi » d'Arménie.

» Placé sur le trône de ce pays par ta haute » bienveillance, je me suis constamment fait un » devoir de suivre le conseil que tu m'as donné » de m'illustrer par des actes de vertu et d'hé- » roïsme. J'ai porté mes regards sur toutes les

» parties de l'administration ; j'ai pourvu à tout » autant qu'il m'a été possible.

» J'ai fait toutes les lois que réclamaient le bon » ordre et la prospérité de l'empire. Aujourd'hui » un nouveau projet occupe ma pensée. Je desire » me procurer une connaissance exacte, et de- » puis son origine, de la nation que je gouverne : » je veux savoir si je règne sur un peuple lâche ou » sur un peuple brave. Je veux puiser dans la vie » de ceux qui ont gouverné l'Arménie avant moi, » des leçons pour ma propre conduite. Je veux » connaître ce qui s'est passé de plus intéressant » dans ces contrées. Je veux savoir l'origine des » premières familles, et être instruit des services » qu'elles ont rendus à l'état. Jusqu'à présent » je n'ai pu parvenir à me procurer des rensei- » gnemens satisfaisans. Il n'y a point d'ordre dans » nos histoires ; les registres des temples sont in- » terrompus ; un chaos affreux règne dans la lé- » gislation : tout enfin est dans le désordre et la » confusion, comme chez d'incultes montagnards.

» Je prie donc ta hautesse de vouloir bien donner » des ordres pour que tes archives royales soient » ouvertes à la personne envoyée auprès de ta » majesté très-puissante, pour découvrir dans ces » monumens l'histoire véritable d'Arménie. C'est » une faveur que ton frère et ton fils te demande » et desire ardemment.

» La satisfaction que me procurera ta bienveil-» lance, sera, j'espère, un sujet de joie pour ta » hautesse. Salut, illustre guerrier, le favori des » dieux. »

Arsace reçut cette lettre avec beaucoup de plaisir. Charmé de l'honorable sollicitude de son frère, il permit à Mar-Ibas de faire des recherches dans les archives de Ninive. Parmi la grande quantité de manuscrits qui s'y trouvaient, Mar-Ibas en découvrit un écrit en grec, sur le frontispice duquel on lisait ces mots : « Ce livre a été » traduit du chaldéen en grec, par ordre d'Alexan-» dre-le-Grand : il contient l'histoire des premiers » hommes, Zerovan, Titan et Japétosthès; celle » des enfans de ces trois patriarches; le récit des » belles actions pendant une longue suite d'an-» nées. »

Ce livre précieux renfermait l'histoire complète d'Arménie et d'autres contrées, depuis l'origine jusqu'au dernier Sardanapale et au roi Barov, ainsi que les principaux événemens arrivés depuis cette époque jusqu'à Tygrane Ier., et au-delà. Mar-Ibas de Cadina tira de ce livre et de quelques autres monumens, l'histoire entière d'Arménie, qu'il écrivit en grec et en chaldéen, et qu'il apporta à Valarsace. Ce prince la reçut avec une joie indicible, et la déposa aux archives de Nisibe. Il fit graver l'histoire des principaux

événemens, sur une colonne de marbre élevée à cet effet dans son palais.

Sur les matériaux trouvés en Arménie, Mar-Ibas de Cadina continua ce corps d'histoire jusqu'à son temps. Il écrivit l'histoire particulière d'Arsace Ier. et d'Arsace II, celle de Valarsace et de son fils. Moïse de Korene, le Catholicos et d'autres auteurs arméniens, ont tiré leur histoire des écrits du secrétaire Mar-Ibas de Cadina, qui ne se trouvent plus.

Continuation de l'histoire des Arsacides.

Sous le règne de Valarsace, les deux frères Themètre et Kissanès, princes indiens, qui avaient trahi les intérêts de leur roi pour favoriser les Arsacides, se réfugièrent auprès de Valarsace, dans la crainte de subir la peine qu'ils méritaient. Ce prince les reçut honorablement; il leur fit présent d'un riche domaine dans la Durupéranie, proche Ashedichad ou Asdisad. Valarsace, informé que ces princes adoraient un dragon, en fit placer l'image dans leurs terres, afin de leur assurer par-là la liberté de professer publiquement la religion de leurs pères.

Au bout de quelque temps, Thémètre et Kissanès employèrent leurs richesses à bâtir une ville sur l'Euphrate, au pied du mont Karké, proche du canton d'Achedense, en l'honneur de

leur divinité, et l'appelèrent en arménien *Vichabacaghak*, ville du dragon.

Quinze ans après leur arrivée, ils furent accusés et convaincus de haute-trahison. Alors Valarsace les fit périr tous deux, partagea leurs terres en trois portions, qu'il distribua aux trois enfans qu'ils laissèrent, savoir, Govarse, Meldès et Horen. Ces derniers bâtirent sur leur territoire de nouvelles habitations, qui s'accrurent et devinrent par la suite des villages auxquels ils donnèrent les noms de Govarse, Meldé et Horan.

Les descendans de ces Indiens placèrent au rang des dieux leurs ancêtres Thémètre et Kissanès. Ils leur dressèrent des statues colossales en bronze. L'historien Zénope donne à ces idoles trente coudées de haut et deux de large. Leurs enfans et les habitans de l'endroit adorèrent ces divinités jusqu'à l'établissement du christianisme en Arménie.

Lorsqu'on eut achevé le superbe temple du Soleil et de la Lune, que Valarsace avait fait bâtir dans l'ancienne capitale Armavir, ce prince ordonna de célébrer avec plus de pompe et d'éclat la fête de ces deux divinités, qu'on célébrait le quatorzième jour du mois arménien areki, qui répond au 22 mars du calendrier julien. Valarsace, accompagné des principaux seigneurs de sa cour, se transporta dans cette ville pour assister

à cette cérémonie religieuse. Bacarad, juif d'origine et grand-connétable, s'y trouvait aussi. Quoique la famille de ce grand personnage fût établie en Arménie depuis quatre siècles et demi, ils avaient toujours conservé la religion de leurs pères. Au moment des sacrifices qui se faisaient dans le temple, Valarsace remarqua que Bacarad ne rendait point aux divinités du Soleil et de la Lune le culte prescrit. Après la cérémonie, il lui demanda la raison d'une si étrange conduite, et l'engagea, d'une manière pressante, de renoncer au judaïsme, qu'il appelait une religion barbare. Bacarad lui répondit qu'il était aussi attaché à la religion de ses pères qu'à l'auguste personne de son maître ; qu'il était aussi pénible à son cœur et aussi impossible à ses principes de trahir l'un que l'autre. Valarsace, enchanté de cette réponse, lui laissa pleine liberté de suivre les pratiques de sa religion.

Tandis que Valarsace établissait l'ordre dans son royaume, les rois séleucides affaiblissaient sensiblemennt leur puissance par des guerres continuelles et sanglantes. Un prince d'Arabie, nommé Triphon, était monté sur le trône à force d'intrigues, de violence et de cruautés. La couronne appartenait à Démétrius-Nicanor, fils de Démétrius Ier., dit Soter. Ce prince faible et borné, au lieu de marcher contre Triphon avec les forces im-

posantes qu'il avait, fit une incursion dans les états d'Arsace et de Valarsace, dans l'intention de se procurer les moyens de faire une levée plus considérable. Phrate ou Phraate, qu'on croit frère de Bacarad, marche avec une armée partho-arménienne au-devant de Démétrius-Nicanor, l'attaque, taille en pièces son armée et l'emmène prisonnier en Parthie. Arsace-le-Grand le fit mettre dans les fers. C'est pour cela que les Grecs donnèrent à ce prince le surnom de *Sideritès* ou de *Seripedès*.

Son frère Antiochus VI, nommé Sedetès ou Soter, leva une armée dans la Séleucie et la Palestine, et livra bataille à Triphon, qu'il défit complètement; ce qui lui fit recouvrer le royaume de Séleucie. Ensuite avec une forte armée il attaqua la Parthie et l'Arménie. Valarsace, et Astracan, successeur d'Arsace-le-Grand, envoyèrent contre lui une armée de 120,000 hommes. La bataille se donna dans la Syrie, au plus fort de l'hiver. Antiochus y périt; soit que dans l'amertume du désespoir il se soit donné la mort, ou que perdu dans des chemins impraticables, il ait péri de froid ou de besoin. Son armée enveloppée par les Partho-Arméniens, fut en grande partie détruite; il n'y eut qu'un petit nombre de prisonniers, et fort peu qui purent se sauver.

Démétrius-Nicanor, qui était resté captif en Par-

thie, obtint sa liberté à la sollicitation de quelques courtisans dont il avait su gagner l'amitié. Il remonta sur le trône de Séleucie, sous la protection parthique, et à condition qu'il payerait tous les ans un tribut à cette puissance.

Valarsace, plein de mérite et de gloire, Valarsace, le restaurateur de la monarchie arménienne, après avoir fait le bonheur de ses sujets par sa bonté, sa valeur, ses lois et sa conduite, mourut à Nisibe après un règne de vingt-deux ans. Il fut universellement regretté.

La dynastie établie par Valarsace gouverna long-temps ce pays, et porta le nom d'arsacide. Celle qui régna dans la Parthie, fut ordinairement appelée puissance parthique. Les auteurs grecs et latins confondent presque toujours ces deux royaumes, non moins distingués l'un de l'autre par les limites que par les intérêts, le gouvernement et les prétentions. On verra dans l'Histoire d'Arménie, que la dynastie proprement dite arsacide, établie dans ce pays, rendit son administration beaucoup plus illustre que celle établie en Parthie, et devint si puissante, qu'elle porta ombrage aux autres souverains de l'Asie, à Rome et à la Parthie elle-même.

Arsace Ier., fils de Valarsace Ier., hérita de la couronne de son père. Il hérita en même temps de la sagesse et des autres qualités morales et mi-

litaires du fondateur de la nouvelle dynastie en Arménie. Il marcha constamment sur les traces de son père, dont il perfectionna l'ouvrage.

Au commencement de son règne, les Caldiques, les Calybes et autres habitans des bords du Pont-Euxin, se révoltèrent contre l'Arménie. Ils refusèrent de payer l'impôt, et voulurent même chasser les gouverneurs qu'on leur avait envoyés. Ce jeune prince marcha aussitôt contre eux. Il se signala dans cette guerre par des prodiges de valeur. Quand il eut soumis ces peuples barbares, il fit élever, pour servir d'un monument durable de cette victoire, une colonne de marbre surmontée de la statue de Valarsace Ier., son père. Un jour que ce prince se promenait à cheval sur cette place, il enfonça sa lance dans le piédestal de la statue : cette lance se trouva teinte du sang des reptiles qui étaient en grande quantité dans cet endroit humide. Le peuple, étonné de cet événement, crut fermement que la lance d'Arsace avait quelque chose de divin, et qu'il était impossible qu'elle fût maniée par le prince sans répandre de sang. Les habitans du Pont rendirent long-temps des honneurs religieux à cette colonne, qu'ils regardaient comme l'ouvrage d'un dieu. Dans une seconde guerre qu'Artaxès, fils d'Arsace Ier., entreprit contre ces peuples, ce trophée fut renversé dans la mer.

Sous le règne d'Arsace, il se fit une grande révolution sur le Caucase, dans la Bulgarie. Un grand nombre d'habitans quittèrent leur patrie, et vinrent, sous la conduite d'un nommé Vunte ou Vante, demander à Arsace la permission de se fixer en Arménie. Ce prince les envoya dans un canton de l'Ararathie, appelé alors *Anpaïd Passer*; et qui se nomme à présent *Vanante*, du nom de leur chef Vante.

Par zèle pour sa religion, Arsace persécuta les enfans de Bacarad pour leur faire quitter le judaïsme et embrasser le culte du Soleil et de la Lune. Deux d'entr'eux subirent la mort avec courage pour leur religion. Les autres obtinrent grace auprès du roi, à condition qu'ils porteraient les armes, iraient à la chasse et feraient l'exercice militaire le jour du sabbat, et qu'ils ne circonciraient plus les enfans qu'ils auraient un jour; car ces jeunes gens n'étaient point encore mariés. Ce fut en faveur de leur jeunesse, et par l'intercession des premiers seigneurs de la cour, qu'Arsace leur laissa la vie. Il défendit aux nobles et aux premières familles de s'allier avec eux, à moins qu'ils ne s'engageassent formellement à laisser leurs enfans incirconcis, et à les élever dans la religion des Arméniens. Les descendans de Bacarad se soumirent à ces conditions, refusant seulement d'adorer les idoles.

Arsace, après un règne de treize ans, mourut, l'an 118 avant l'ère vulgaire, laissant la couronne d'Arménie à son fils Artaxès.

Artaxès, surnommé le Grand, était d'une beauté extraordinaire et d'une forte corporance. Il avait l'esprit pénétrant, vif et capable des plus grandes choses. Valarsace, son aïeul, avait pour lui, dès sa plus tendre jeunesse, de la prédilection. Il avait conçu de grandes espérances de cet enfant. Quand ce jeune prince se vit sur le trône de son père, il eut l'ambition de devenir le plus puissant prince de l'Orient, et de jouir à son tour de la prééminence dont la Parthie s'enorgueillissait. Plein de confiance dans la supériorité de ses forces, il ne tarda pas à s'attribuer la suprématie, et à prendre le titre de *roi des rois*. La crainte et la faiblesse firent consentir Arsacan, alors roi de Parthie, à cette usurpation; et ce lâche souverain se contenta de porter désormais le simple titre de *roi*.

Artaxès poussa plus loin ses prétentions: Il se fit bâtir un palais sur les terres parthiques; s'empara, sous différens prétextes, des environs de cet endroit, et de sa propre autorité, fit battre monnaie à son coin dans les états de son voisin, sans que celui-ci osât faire le moindre effort pour réprimer tant d'audace.

Artaxès avait plusieurs enfans, dont l'aîné,

nommé Tygrane, était un prodige d'esprit et de courage. Il le confia au mage *Varaje* pour lui donner une éducation distinguée.

Il avait aussi une fille sage et vertueuse, nommée Ardachacna, qu'il donna en mariage à Mithridate-le-Grand, roi de Pont.

Nous croyons devoir terminer ici ce précis de l'histoire des progrès de la puissance arsacide. On en trouve la suite à l'article Mithridate; et c'est l'histoire romaine qui en apprendra la décadence et la chute.

CHAPITRE XXI.

Observations sur la belle version arménienne de la Bible, d'après le texte de la Vulgate.

Il existe dans la littérature arménienne, un trésor qui appartient au Monde chrétien, et qu'il importe de lui faire connaître. Nous croyons donc qu'il est de notre devoir, avant de terminer ces essais historiques, d'ajouter quelques réflexions sur la Bible arménienne, ce précieux code d'histoire, de morale et de religion qui règle les mœurs et fixe la croyance des nations chrétiennes. La différence des versions a donné naissance à une multitude d'opinions, toutes inutiles, pour ne rien dire de plus, aux progrès de la religion, et a donné lieu à des difficultés graves, qui n'eussent jamais existé sans la négligence des copistes.

La version arménienne de l'ancien et du nouveau Testament l'emporte par l'antiquité, l'exactitude, l'éloquence et en même temps la simplicité, sur toutes les versions connues. Au rapport des savans qui l'ont vue, on croirait plutôt qu'elle est un présent du ciel, que l'ouvrage des hommes. On doit juger du mérite de cette version, par

l'importance que les peuples chrétiens attachent au texte sacré.

Persuadés qu'on nous saura gré d'avoir traité ce point littéraire, nous allons donner quelques détails historiques touchant cette version, et rapporter les jugemens des savans et des arménophiles des siècles derniers. Le roi d'Arménie et sa nation se convertirent à la religion chrétienne dès le commencement du 4ème. siècle. Cette église naissante donna aussitôt des preuves de son zèle et de la sincérité de sa conversion. Les Arméniens s'appliquèrent à traduire en leur langue tous les ouvrages grecs, hébreux, syriens et chaldéens qui concernaient directement ou indirectement la religion chrétienne. Loin de suivre les mouvemens d'un fanatisme aveugle qui ne veut que des partisans ou des victimes, les Arméniens prouvèrent que leur religion était plus éclairée que celle des autres peuples de l'Orient qui venaient d'embrasser la même religion. Tandis que la Grèce, l'Egypte et la Syrie défendaient et brûlaient les livres des païens; l'Arménie, au contraire, cultivait avec succès la littérature, accueillait les savans de toutes les religions, et faisait traduire leurs meilleurs ouvrages. Cette nation se livra à son goût pour les lettres avec plus d'ardeur encore qu'auparavant. Un grand nombre d'ouvrages anciens, traduits en armé-

nien, tels qu'Homère en vers hexamètres, Eusèbe plus complet que celui que nous avons en grec et en latin, et tant d'autres écrits précieux d'histoire, de philosophie, de médecine, d'astronomie, de morale, en sont la preuve.

Ces savans de la chrétienté primitive se livrèrent avec un soin particulier à la recherche des exemplaires les plus anciens et les plus exacts du texte des Septante, qu'on regardait dès-lors comme plus correct et plus estimable que celui de l'hébreu.

Les Arméniens ainsi que les Perses, du temps du paganisme, se servaient des caractères alphabétiques des Guèbres, qui consistaient en vingt-neuf lettres consonnes sans aucune voyelle, comme l'on voit jusqu'à présent chez les autres peuples orientaux. Mais dès l'établissement du christianisme dans ce pays, on commença à se servir des caractères grecs ou syriaques dans les livres sacrés, à cause des relations plus intimes que la religion avait établies entre ces peuples. Cependant les lettres grecques et syriaques étaient insuffisantes pour énoncer les sons de la langue arménienne. L'ancien alphabet, qui était aussi imparfait par le défaut de voyelles et par la multitude de points et de virgules pour les suppléer, n'était plus en usage, et était même abandonné entièrement. On pensa d'abord à inventer

de nouvelles lettres : mais une pareille entreprise aurait pu trouver de grands obstacles pour son établissement ; on jugea donc plus convenable de reprendre l'usage des anciennes lettres, et d'inventer seulement les voyelles qui manquaient, pour éviter tout embarras ou équivoque dans l'écriture ; et ce fut environ 104 ans après la conversion des Arméniens, ou vers l'an 406 de l'ère vulgaire, qu'un savant du plus grand mérite, nommé Mesrob, inventa, par ordre du roi et d'Isaac-le-Grand, patriarche d'Arménie, sept voyelles, et mit en usage les trente-six lettres de l'alphabet arménien, telles qu'on les a conservées jusqu'à ce jour. Il établit en même temps des écoles publiques dans les villes et villages d'Arménie, pour apprendre à tous les habitans de ces contrées l'usage des nouveaux caractères. Cette révolution littéraire donna plus de ressort à l'esprit national ; elle ranima le goût des lettres sacrées et profanes chez cette nation.

Isaac-le-Grand, digne fils et successeur de Nersès, qui occupa la chaire patriarchale l'espace de 50 ans, fut un des hommes les plus savans de son siècle. Il possédait à fond la philosophie ancienne, les sciences ecclésiastiques et les langues grecque, syriaque et persane. Après l'établissement des caractères alphabétiques, il s'appliqua à traduire la Bible d'après le texte syriaque des Septante. Cette traduc-

tion fut achevée vers l'an 411. Mais le respectable Isaac, qui n'était point guidé par cet instinct de l'amour-propre qui attache plus de prix à son travail qu'à l'utilité publique, s'appercevant que le texte dont il s'était servi, avait été lui-même copié et corrigé sur des versions très-imparfaites, fit faire toutes les recherches possibles pour découvrir quelques exemplaires plus corrects et plus anciens de la version grecque des Septante. A cet effet, il envoya, vers l'an 420, le docteur Mesrob auprès d'Atticus, patriarche de Constantinople. Le primat de l'Eglise grecque ne pouvant satisfaire sur-le-champ à la demande d'Isaac-le-Grand, autant que l'exigeait l'importance de l'objet et celle du personnage, lui fit dire qu'il prenait sa demande en grande considération, et qu'il allait faire toutes les recherches nécessaires pour le satisfaire pleinement.

En 426, Isaac renouvela sa demande à Sisinias, successeur d'Atticus. Il envoya en même temps environ quarante jeunes gens à Edesse, à Alexandrie, à Constantinople, à Athènes, pour s'instruire dans les sciences et les langues, et rapporter dans leur pays les meilleurs écrits sacrés et profanes.

Léonde, Eznig, Gorion et quelques autres personnages sa[illegible]ns qui résidaient dans la capitale de l'empire grec, par ordre d'Isaac-le-Grand,

pour y gérer les affaires de leur nation et pour recueillir des monumens littéraires, reçurent, l'an 431 de J.-C., de la main même du patriarche Maximilien, un superbe et très-ancien exemplaire de la Bible grecque des Septante, avec les canons du concile général d'Ephèse. Ils reçurent en même temps de Maximilien, une lettre très-flatteuse pour leur patriarche. Il lui témoignait combien il éprouvait de joie d'avoir pu satisfaire aussi complètement à sa demande réitérée. En informant Isaac de ce qui avait été décidé dans le concile général, il lui recommande de ne rien négliger pour empêcher l'introduction de l'hérésie de Nestorius dans l'Arménie.

Contens d'une si précieuse découverte, Isaac et Mesrob n'eurent pas plus tôt reçu cet ouvrage desiré, que l'an 433 ils se mirent à travailler à une nouvelle traduction de l'ancien Testament, qu'ils achevèrent d'un bout à l'autre sur le texte rapporté de Constantinople. Ils traduisirent le nouveau Testament sur une version grecque de même la plus ancienne et la plus correcte qu'ils purent trouver.

Depuis ce temps, les Arméniens n'ont pas eu d'autre version; elle est toujours demeurée pure et intacte, sans avoir jamais été corrigée, diminuée ou augmentée. Elle n'a éprouvé et n'a même pu éprouver aucune de ces altérations si

fréquentes dans toutes les versions du monde. L'Eglise d'Arménie ne tarda pas à se séparer de l'Eglise grecque, c'est à-dire après le concile de Calcédoine, tenu l'an 451. Depuis ce temps, la version grecque des Septante a éprouvé des variations considérables. Les Arméniens qui n'ont plus entretenu de communications avec les Grecs, ont conservé leur première version sans aucun changement.

Le souverain mépris que l'Arménie a toujours affecté pour les Syriens, a été un autre obstacle pour introduire dans sa Bible les mutations du syriaque. La grande distance des lieux, la différence des usages, des opinions, des langues, et quelques différends qui existent depuis long-temps entre l'Eglise latine et l'Arménie, ont encore contribué à préserver la Bible de cette église orientale, des fautes nombreuses et du mauvais style qui déparent la version latine. L'Arménie se trouvant donc depuis des siècles isolée des autres nations chrétiennes, a conservé jusqu'à nos jours sa Bible dans sa première pureté, de même que les anciens usages et la discipline de l'église primitive. Ainsi la contrée qui avait recueilli les restes du genre humain échappés au naufrage, et développé les élémens d'une seconde création, devait être aussi la dépositaire des archives sacrées qui renferment les titres de la nouvelle alliance

que le ciel faisait avec la terre, les promesses qui sont faites à ces nouveaux hommes, et le code des lois qui leur sont imposées.

La version arménienne a plusieurs qualités caractéristiques qui la distinguent de toutes les autres versions. 1°. Elle est la plus ancienne, et a été par conséquent préservée de ce déluge de variantes, d'additions ou d'omissions qui ont donné sujet à tant d'opinions, de commentaires, d'objections et d'erreurs : juste punition du crime d'avoir touché à l'arche sainte qui renferme ce dépôt des lois, de la religion et des mœurs. Nous allons citer quelques exemples qui prouvent que le texte arménien a été moins altéré, et peut servir à corriger celui des autres versions.

On lit dans la Bible arménienne, Gen. ch. 1, v. 27; et Jud. ch. 7, v. 6 : *Et fecit Deus hominem ad imaginem suam ; ad imaginem Dei fecit illum.* Ces mots *ad imaginem suam* ne se trouvent plus dans la version grecque, quoiqu'ils soient conservés dans l'arménienne, la Vulgate, etc.

Jud. ch. 7, v. 6, de la version arménienne, on lit : *Et factus est numerus eorum qui lambuerunt manu suâ et linguâ suâ.* Or, suivant saint-Augustin, q. 27, c'est ainsi qu'on lisait dans l'ancienne version grecque. On lit maintenant, *in manu suâ, ad os suum.*

1 Reg. ch. 25, v. 1. On lit dans la version arménienne : *Consurgens David in desertum Maon.* Toutes les autres versions portent : *Descendit in desertum Pharan.* Or, il est évident et par la géographie sacrée et par l'écriture sainte elle-même, où l'on trouve dans le verset suivant, *Et erat homo in Maon*, que le mot *Pharan* est une erreur.

Math. ch. 27, v. 17. *Quem vultis ex his duobus vobis dimittam? Jesum Barrabam, an Jesum dictum Christum?* Ce nom *Jesus* ne se trouve dans aucun autre version que dans l'arménienne. Cependant Origène, Hom. 25, fol. 36, édit. Paris, an 1512, assure qu'on lisait ce mot dans les anciennes versions.

Act. Ap. ch. 6, v. 9. Toutes les versions s'expriment ainsi : *Surrexerunt autem de synagoga, quæ appellatur libertinorum.* Le texte de la version arménienne porte, *Libistinorum* ou *Lybiorum*, en place de *libertinorum*. Or, il est constant par les Actes mêmes des Apôtres, ch. 2, v. 10, qu'il y avait alors beaucoup de Juifs dans la Lybie; tandis qu'on n'a pas encore pu démontrer clairement quels étaient ces Juifs *libertini*, affranchis. C'est pourquoi Milius, Roland et Sincelle ne doutent point qu'on ne doive lire *Libistinorum* au lieu de *libertinorum*.

1. Cor. c. 10, v. 8. Toutes les versions s'ex-

priment ainsi : *Et ceciderunt unâ die viginti-tria millia :* on lit, au contraire, dans la version arménienne, *viginti-quatuor millia.* Or, il n'y a pas de doute qu'on ne doive préférer ce dernier texte ; car il est évident que l'apôtre, dans ce passage, fait allusion au v. 9 du ch. 25 du liv. des Nombres, où on trouve *viginti-quatuor millia.* Toutes les autres versions sont donc fautives. On doit donc s'attacher de préférence à la version arménienne, et corriger les autres sur son texte.

Nous pourrions aisément faire un *in-folio* sur cet article : le peu d'exemples que nous venons de citer, suffit pour démontrer l'importance de cette version, et sa supériorité sur les autres.

Cette version seule serait plus utile que cet ouvrage fameux, d'abord entrepris sous le ministère de Richelieu, par le célèbre président Michel le Jai, et continué à Londres sous le nom de *Polyglotte.* Outre que les textes des versions qui sont en cet ouvrage ne sont pas rapportés avec fidélité, les copistes y ont encore inséré quantité de fautes grossières, qui rendent le texte qu'on voulait expliquer, plus obscur qu'auparavant. Les fautes de la version syriaque sont innombrables et si frappantes, qu'un élève qui n'aurait étudié que quatre mois la langue syriaque, serait en état de les appercevoir et de les relever. Gabriel Sionite et Abraham Eckellensis,

qui en sont en grande partie les traducteurs, n'avaient, au rapport de M. Flavigny, aucune teinture de l'hébreu, ni du grec, et savaient fort peu le syriaque. La traduction de Sanctès Pagninus, telle qu'on la voit dans la Polyglotte d'Angléterre, est plus inintelligible que son original même. Elle est si servilement littérale et si barbare, qu'il n'y a pas moyen d'en faire un usage raisonnable. Tout le monde convient que chaque terme oriental, nom, verbe, particule ou préposition, a d'ordinaire des significations très-étendues. Cependant Sanctès Pagninus ne donne communément qu'une seule signification à chaque terme, dans quelqu'endroit qu'il se rencontre. Nous ne savons pourquoi ce traducteur a pris un parti si contraire aux règles de la raison et de la grammaire. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est peu de versions et plus bizarres et plus inutiles. Quelquefois c'est un mot pour un autre, ou une simple lettre changée. Ici c'est une voyelle placée mal-à-propos; là c'est un point posé où il ne devait pas être.

Souvent un copiste chargé de traduire un morceau de l'Ecriture, a inséré dans le texte même, des notes qui étaient placées en marge. Ailleurs il a transposé l'ordre des nombres, changé celui des temps, estropié les noms propres, et mal

deviné un mot qu'il ne pouvait pas déchiffrer ou comprendre.

En général, les versions faites en Occident doivent nécessairement être moins fidèles que celles de l'Orient, parce qu'on y a moins de connaissances du style des Orientaux et des façons de parler de l'Ecriture sainte, si connues dans toutes les langues d'Orient. On ne pourra bien réussir dans ce travail, qu'à proportion des progrès que l'on fera dans les langues de l'Asie, trop négligées en Europe. Que d'écueils encore pour nos traducteurs, dans ces fameuses énallages de temps, de nombre, de genre et de personnes, en vertu desquelles l'auteur sacré met le prétérit pour le futur, le singulier pour le pluriel, un féminin pour un masculin, ou une première personne pour la seconde, *aut vice versa ?* Au reste cet ouvrage, tout imparfait qu'il est, pourra servir à faire connaître la supériorité du texte arménien sur les autres, en le mettant en parallèle avec chacun d'eux. Cet avantage une fois démontré, nous pensons qu'on ne tardera pas à donner la préférence à cette version, et à ne plus se servir que d'elle exclusivement.

2°. Une autre qualité particulière à la version arménienne, c'est la pureté, l'harmonie et l'élégance du style. Les versions syriaque et latine sont écrites dans un style qui porte l'empreinte

de la décadence du goût; celle des Grecs, sans avoir une supériorité absolue, est écrite dans un style simple et noble, quoiqu'assez ordinaire : au lieu que la version arménienne réunit en même temps la clarté, le sublime et l'harmonie. Cela est d'autant moins surprenant, que ses traducteurs, indépendamment des connaissances profondes qu'ils possédaient, étaient encore de célèbres grammairiens et de grands orateurs. L'ancien Testament de cette version, sur-tout le Pentateuque, les livres des Juges et des Rois, ceux de Job, de David, de Salomon, des Machabées, sont écrits d'un style si sublime et si orné, qu'on n'en saurait discontinuer la lecture qu'on ne soit arrivé jusqu'à la fin de l'ouvrage. Le style du nouveau Testament est par-tout simple, éloquent, sentencieux, plein de feu et de majesté.

M. L'Abbé de Villefroi, qui avait quelque connaissance de la langue arménienne et qui avait lu cette version, en était si admirateur qu'il s'écriait : « Pourrais-je oublier cette belle version de » l'Ecriture sainte d'après le texte grec, mais » perfectionné sur le syriaque, par le célèbre » Moïse le grammairien, l'illustre David le philo- » sophe, et le savant Mambré qui avait été disciple » de Mesrob, inventeur des caractères arméniens? » Non sans doute; et je ferai voir que si elle » a ses fautes, comme toutes les autres versions,

» elle les a en plus petit nombre, et que d'ailleurs » elle est un modèle d'éloquence en toute ma- » nière. » Voyez Compendioso Storico di Giovanni de Serpos, liv. 6, pag. 500, édit. de Venise, 1786.

On sent de quel poids est ici le jugement d'un respectable et savant ecclésiastique de l'Eglise romaine.

Beaucoup d'autres savans en ont rendu des témoignages également flatteurs. Ainsi, dans l'ouvrage cité ci-dessus, on lit encore le passage suivant, liv. 6, pag. 28 : « Plusieurs érudits, dit » Jean de Serpos, parmi lesquels Ottinger, Go- » lius et Piques, docteur de Sorbonne, ont fait » grande estime de la Bible arménienne comme » de la version la plus ancienne après celle des » Septante, et la jugent propre à corriger les » erreurs et les changemens qui ont pu s'introduire » dans la Bible grecque, selon les observations » de Pierre-le-Brun. »

Dans un autre endroit du même livre, le même auteur donne les détails suivans sur la Bible et ses traducteurs. « Ces deux saints patriarches, » dit-il, Isaac et Mesrob, furent les premiers » qui s'occupèrent à mettre en ordre le bréviaire, » l'hymnaire, le rituel, le calendrier et la litur- » gie : ils eurent beaucoup de disciples, parmi » lesquels les plus distingués pour la sainteté et » la doctrine, furent Moyse de Korene, Mambré-

» Verzanogh (ou l'analyseur), le docteur Elisée,
» Joseph, Léonze, Gyuste, Jean Mantacunense,
» Eznag, Colpèze, Etienne Syunense, Cosroës,
» Lazzor, Gorion, David le philosophe et plu-
» sieurs autres. Ces hommes déjà très-versés dans
» la littérature arménienne, furent envoyés, les uns
» à Alexandrie, d'autres à Athènes et à Constan-
» tinople, pour apprendre parfaitement la langue
» grecque, et s'instruire dans la théologie et la
» philosophie. Devenus d'excellens maîtres dans
» tous les genres d'érudition, ils traduisirent du
» grec et du syriaque dans la langue arménienne,
» tous les ouvrages des premiers Saints-Pères,
» ainsi que les histoires sacrées et profanes. Mais
» ils s'immortalisèrent par la belle version de
» l'Ecriture-Sainte en arménien, d'après le texte
» des Septante. Cette version, déjà commencée
» par les saints patriarches Isaac et Mesrob, fut
» heureusement conduite à sa fin. Ils y ont laissé
» un monument éternel de leur profonde capacité,
» de leur éloquence, de leur extrême exactitude
» et de leur habileté, en conservant dans la tra-
« duction la propriété des expressions et toute
» l'énergie du texte primitif. (Ibid, lib. 6, p. 506
» et 507). »

M. Vaissier-Lacroz, conseiller du roi de Prusse, s'exprime ainsi dans une lettre qu'il écrit à Claude Lenfant. « La version arménienne est, selon moi,

» la reine de toutes les versions du nouveau Tes-
» tament. L'avantage qu'a cette langue de pou-
» voir exprimer mot à mot les termes de l'original,
» ne lui est commun avec aucune autre. Vous
» savez quel est le génie de la langue syriaque:
» l'égyptienne s'éloigne encore beaucoup plus du
» grec, auquel on a souvent de la peine à s'ap-
» percevoir qu'elle ait aucun rapport dans la ver-
» sion du nouveau Testament. Rien n'est plus équi-
» table que le jugement qu'a porté feu M. Piques,
» touchant la version arménienne.... J'ai marqué
» à la marge de mon exemplaire de l'Histoire
» critique de feu M. Simon, une partie des fautes
» qu'il a faites en parlant de l'édition arménienne
» de l'Ecriture sainte procurée à Amsterdam par
» l'évêque *Uscan*, en 4 tom., en 1666. Ce pré-
» lat était attaché à l'Eglise romaine, comme
» toutes ses préfaces en font foi. Il savait un peu
» de latin, mais presque point de grec, et n'avait
» aucun goût ni aucune critique. Il n'a, à la vérité,
» rien changé ni retranché dans son édition; mais
» lorsqu'il a trouvé quelque chose de plus dans la
» Vulgate, il ne s'est fait aucun scrupule de l'in-
» tercaler dans son édition. Il l'avoue même dans
» une de ses préfaces, et s'en fait mal-à-propos
» honneur.... Le beau manuscrit arménien des
» quatre Evangiles, que j'ai trouvé à la biblio-
» thèque du roi, et que j'ai copié pour mon usage,

» m'a exactement informé de toutes les additions » dont cet évêque arménien a interpolé son édi- » tion... Il me faudrait faire un livre, si je vou- » lais écrire tout ce que j'ai à dire sur la version » arménienne, pour laquelle j'ai une très-grande » estime et très-bien fondée. » A Berlin, ce 29 septembre 1718. Dans le nouveau Testament par MM. de Beausobre et Lenfant, 2ème. tom., Amst., 1718, préf., pag. 211.

Nous pourrions étendre considérablement ce chapitre, si nous rapportions, en faveur de la version arménienne, tous les témoignages des savans du premier ordre qui ont illustré le siècle dernier : comme de Gabrius ; de Joachim Schroderus, professeur des langues orientales à Amsterdam ; des deux frères Whiston, ainsi que du missionnaire Ville-Fort, qui avait passé trente années en Arménie pour travailler à la composition d'un dictionnaire arménien en plusieurs langues, et qui était prêt à être livré à l'impression, lorsque la révolution française vint suspendre l'exécution de ce projet. Il est inutile d'en dire davantage sur une vérité reconnue par tous ceux qui ont eu quelques connaissances de l'arménien, et qui n'a point encore trouvé de contradicteurs. Il est hors de doute que la version arménienne l'emporte sur toutes les autres pour la beauté du style, sa correction, et sa con-

formité avec le texte primordial des Septante.

Nous formons des vœux ardens pour voir bientôt la littérature française s'enrichir de cette belle version. Il est certain que la Polyglotte du président Le Jai et celle d'Angleterre, entreprise par quarante-huit docteurs et par ordre de Jacques Ier., ne seraient pas si imparfaites, et que les Français du siècle de Louis XIV, ainsi que les Anglais, n'en seraient point restés là, s'ils avaient eu les précieux monumens dont l'Europe, et sur-tout la France, ont fait acquisition depuis l'édition de cette fameuse Polyglotte. Ainsi, devenus plus riches, c'est pour nous un devoir d'étendre le domaine de la littérature et la gloire de notre nation.

CHAPITRE XXII.

Notice sur les principaux historiens d'Arménie.

On ne connaît point en Europe les écrivains de la nation arménienne. Afin que ce que nous en dirons ne paraisse point suspect, nous allons d'abord citer le témoignage d'un homme savant et généralement estimé, M. l'abbé de Villefroi, qui avait blanchi dans l'étude de la littérature arménienne. Voici ce qu'il disait, il y a 80 ans, dans le Discours préliminaire sur les manuscrits de cette nation qui sont dans la bibliothèque impériale.

« Les manuscrits arméniens, dit-il, nous offrent un nouveau monde littéraire, où jamais aucun Européen n'a pénétré de manière à en développer les richesses aux yeux du public. Ceux qui, jusqu'à présent, y ont séjourné, je veux dire les missionnaires, n'ont eu en vue que l'ouvrage qui leur était confié par la religion. Leur ministère incompatible avec les profondes études de l'antiquité de l'Arménie, ne leur a pas permis d'aller plus loin que ce que leur vocation leur prescrivait par rapport au salut

» des ames et à la conversion des schismatiques.
» Ils nous ont laissé ignorer les Arméniens sur tout
» le reste. On sera sans doute agréablement sur-
» pris, lorsque l'on saura que s'il y a en Orient une
» nation savante qui mérite d'être connue, c'est
» l'arménienne.

» On sera peut-être étonné d'apprendre qu'elle
» a été l'académie la plus célèbre de l'Asie, pen-
» dant plus de mille années, c'est-à-dire depuis
» l'an de J.-C. 440, jusqu'à la prise de Constan-
» tinople en 1455.

» J'oserai dire qu'il a été des siècles, tels que
» les 9, 10, 11, 12 et 13ème, où l'Arménie
» pouvait donner des leçons à une grande partie
» de la terre, et qu'elle paraît avoir eu, pendant
» tout ce temps, des hommes célèbres en tout genre
» d'érudition, théologiens, orateurs sacrés, poètes,
» philosophes, liturgistes, historiens, astronomes,
» traducteurs très-habiles, hommes versés dans
» les langues grecque, syriaque, arabe, persane
» et latine. J'ajouterai enfin que quelques-uns
» de leurs poètes modernes ont si bien entendu
» notre ancien langage français, qu'ils ont tra-
» duit en vers arméniens, un de nos romans du
» quatorzième siècle. L'amour que les Arméniens
» ont toujours eu pour les langues célèbres que
» nous venons de nommer, doit nous rendre cette
» nation bien chère et bien précieuse; car il est

» arrivé de là, que les savans d'entr'eux ayant » traduit ce qu'il y avait de meilleur parmi les » ouvrages écrits en ces sortes de langues, ont » rendu leur patrie dépositaire de toutes sortes de » livres savans. L'Arménie une fois découverte, » les portes de l'Orient commencent à s'ouvrir, et » nous laissent entrevoir des richesses que nous » n'aurions osé espérer; et si nous pouvons avoir » d'autres manuscrits, on ne saurait exprimer » quelles lumières nous allons recevoir pour les » rejeter ensuite sur l'histoire de cette savante » et modeste nation, et sur celle de ses voisins.

» Le grand cardinal de Richelieu eût sans doute » été jaloux d'honorer son ministère aussi bien » que le règne de Louis-le-Juste, par une si heu- » reuse découverte. Ce génie savait bien que la » voie la plus sûre pour immortaliser le nom des » rois, c'est d'illustrer leur règne par des décou- » vertes importantes pour la république des let- » tres. Mais la Providence qui sait placer en dif- » férens temps, différentes pierres précieuses sur » les diadêmes des souverains, avait réservé ce » brillant oriental pour la couronne de Louis XV. » (Nous espérons que ce sera pour celle de Na- » poléon-le-Grand.) Elle s'était contentée de lais- » ser jeter au grand cardinal de Richelieu, quel- » ques semences de la langue arménienne en » France, pour réserver au ministère d'un autre

» grand cardinal, la conquête entière de l'Ar-
» ménie. Car la plume a ses conquêtes, aussi bien
» que l'épée ; avec cette différence, cependant
» bien glorieuse pour les sciences, que leurs con-
» quêtes sont, pour ainsi dire, d'éternelle durée :
» au lieu que celles qui se font par la voie des
» armes, se restituent souvent ou pour le bien
» de la paix, ou en faveur de quelque alliance... »

D'après le sentiment de ce savant arménien, peut-on douter du mérite et de l'utilité qu'on doit tirer des auteurs et des fastes littéraires de cette nation ? Avec quelle éloquence persuasive n'engage-t-il pas de faire sortir de la poussière tant de monumens inconnus, de recueillir encore de nouveaux manuscrits de ce pays, et de se mettre en relation avec ce peuple intéressant ?

L'Arménie n'a pas fait des progrès gigantesques dans les sciences ; mais ces progrès ont toujours été au-delà de ce que permettait le génie des siècles, et sa situation politique. Elle a eu constamment des écrivains célèbres dans tous les genres de connaissances. Cette nation a toujours possédé l'art difficile d'allier la modestie à la science. Aucun de ses écrivains n'a eu la sotte prétention de se distinguer par des opinions dangereuses ; ils ne professent que celles qui sont les plus utiles aux bonnes mœurs et à l'ordre social ; ils n'ambitionnent d'autre gloire que celle

d'éclairer l'esprit, de former le cœur et de faire le bonheur des humains. Ni la violence des convulsions politiques, ni une longue suite de revers accablans, ni la barbarie des siècles, n'ont pu altérer chez les Arméniens cet amour ardent pour les sciences, le commerce et les arts. Voici un fait qui prouve combien cette nation a toujours cherché à propager l'instruction parmi les peuples. L'Arménie, quoique l'une des contrées de l'Asie les plus éloignées de l'Europe, a été une des premières à introduire l'art de l'imprimerie chez elle. A peine un siècle après cette invention, on voit à Constantinople, à Ispahan, dans la Crimée, dans la Hollande, dans les Indes, à Venise, à Trieste et en d'autres endroits, s'établir successivement des imprimeries arméniennes. Les Européens excitèrent l'émulation de ces peuples de l'Orient. Si les pays voisins de la Grèce n'eussent pas continué de cultiver la langue des Platon et des Aristote; s'ils n'avaient pas mis au jour les œuvres de ces immortels Helléniens, les Grecs modernes, quoique plus proches des nations lettrées d'Occident, ignoreraient peut-être aujourd'hui jusqu'aux noms des Périclès, des Démosthènes. Les Arméniens n'ont pas été favorisés du même avantage; ils sont éloignés de l'Europe, et cependant combien d'ouvrages intéressans n'ont-

ils pas déjà publié eux-mêmes dans leur propre langue ?

Le nombre des auteurs arméniens que nous avons consultés, est trop considérable pour les citer tous dans cet essai historique. Nous nous contenterons de faire connaître les principaux. Nous rapporterons le jugement qu'on a porté de leurs ouvrages. Nous indiquerons les endroits où ils se trouvent, et nous donnerons brièvement sur chacun, quelques détails intéressans à savoir.

MAR-IBAS-CADINA.

Mar-Ibas-Cadina, syrien d'origine, homme savant et versé dans les langues grecque, chaldaïque, arménienne et autres, vivait environ 150 ans avant J.-C. Il est le premier auteur qui ait réduit en corps d'histoire les annales éparses d'Arménie. Nous avons suffisamment parlé de cet écrivain dans le ch. 20ème. de cet ouvrage.

AGATANGELUS.

Agatangelus, auteur du commencement du 4ème. siècle, et secrétaire de Tiridate, roi d'Arménie, a écrit l'histoire de son temps. Il s'étend beaucoup sur le paganisme, sur les temples, les statues et les divinités païennes ; sur l'introduction et l'établissement du christianisme en Arménie. Son ouvrage a été imprimé en 1709, à Constantinople, en 1 vol. in-4°. de 428 pages.

La bibliothèque impériale en a un exemplaire. Son style est simple et élégant, sans être sublime. Des écrivains postérieurs, ainsi que les éditeurs, ont ajouté à cet ouvrage des fables absurdes, dont nous aurons un jour occasion de parler. Mais la supercherie est trop manifeste pour pouvoir induire en erreur le lecteur clairvoyant.

On en a des traductions très-infidèles en grec et en latin.

GLAG-ZÉNOB.

Glag-Zénob, abbé d'un monastère, écrivit dans le 4ème. siècle, l'histoire des événemens politiques et religieux d'Arménie, arrivés de son temps. Cet ouvrage, écrit d'un style médiocre, a été imprimé à Constantinople, en 1 vol. in-4°. Le texte en a été altéré, ainsi que celui d'Agatangelus.

PUZANT-POSDUS.

Puzant-Posdus, évêque, né à Constantinople, et Grec d'origine, s'attacha ensuite à l'Eglise d'Arménie. Cet auteur a écrit une histoire générale d'Arménie depuis son origine jusqu'à l'an 390 de l'ère vulgaire. Il l'a divisée en six livres, dont les deux premiers sont perdus. Le restant de cet ouvrage a été imprimé à Constantinople, l'an 1730, en 1 vol. in-4°.

Nous connaissons peu d'ouvrages plus insipides. Il est d'une prolixité fatigante, sans or-

dre, ennuyeux, plein de répétitions et de contes ridicules; ce qui lui a valu le nom d'*historien charlatan* et *fabuleux*.

Malgré ces défauts, cette histoire renferme beaucoup de choses intéressantes et curieuses, tirées des derniers monumens littéraires des anciens temples, et qui tombèrent entre les mains des premiers fondateurs du christianisme. Malheureusement pour cet auteur, la postérité n'a témoigné aucune confiance en ses écrits. Son ouvrage a été traduit en grec dès les premiers temps. Procope en a tiré la plupart des faits historiques qu'il rapporte touchant la Perse et l'Arménie.

GORYUN.

Goryun, auteur du 5ème. siècle, a laissé une histoire civile et religieuse d'Arménie, de son temps. Son style est élégant, agréable, quelquefois véhément et sublime. Cette histoire, sans être extrêmement rare, n'existe qu'en manuscrit.

MOYSE DE KORENE.

Moyse de Korene, surnommé le Grammairien, vivait dans le 5ème. siècle. Il a laissé un corps d'histoire depuis l'origine de l'Arménie jusques à l'an 440 de l'ère vulgaire; un petit traité de géographie et quelques autres ouvrages en différens genres.

Cet auteur composa son histoire sur des mé-

moires nationaux, sur les registres des temples, sur des monumens historiques trouvés dans les archives d'Edesse, sur un ancien manuscrit provenant de la bibliothèque de Ninive, sur l'autorité de Mar-Ibas-Cadina, sur des mémoires africains et quelques historiens célèbres de l'antiquité.

Cet ouvrage, malgré les fables qui s'y trouvent, auxquelles l'auteur lui-même ne paraît pas ajouter foi, renferme des détails très-intéressans, qu'on chercherait vainement ailleurs. Sa chronologie manque d'exactitude et de précision depuis le commencement de l'histoire jusques à l'époque de la dynastie arsacide dans la Parthie et l'Arménie. Mais depuis ce temps jusques à la fin, les dates de chaque événement sont exactes et prouvées par des faits.

Moyse de Korene, admirable dans tous ses ouvrages, réunit deux qualités en apparence incompatibles. Toujours laconique et toujours éloquent, il dit beaucoup en peu de mots, et force son lecteur à deviner sans peine ce qu'il ne dit pas. Son inimitable éloquence consiste dans une grande recherche d'expressions choisies, dans certaines tournures originales qui ne sont propres qu'à lui. Ces deux qualités réunies forment la sublimité de son style et la pureté de sa diction. On trouve dans son histoire, certaines des-

criptions de faits et de combats, vraiment dignes d'être imitées par des écrivains diplomatiques, par des généraux modestes et vainqueurs.

Outre l'édition in-4°. arméno-latine, de cet ouvrage, publiée à Londres par les frères Guillaume et Georges Whiston, il en existe d'autres par les Arméniens d'Amsterdam et de Venise. Toutes ces éditions sont mutilées ou altérées en beaucoup d'endroits. La bibliothèque impériale en a un exemplaire, lettre O, n°. 1292.

Cet auteur n'a écrit son histoire que dans ses derniers jours : il est très-superficiel, s'étend fort peu sur les belles actions de plusieurs personnages ; il passe sous silence les grands événemens de différens siècles, et beaucoup de faits historiques, géographiques et chronologiques, ainsi qu'il l'avoue lui-même en plusieurs endroits de son livre. Il faut ajouter aussi que l'ignorance de la langue arménienne, la difficulté de bien rendre les idées de l'auteur, ont beaucoup contribué à répandre de la défaveur sur cet ouvrage. Les travaux des frères Whiston, leur amour pour les sciences, n'ont point, dans cette circonstance, été couronnés d'un heureux succès. Parmi une multitude de passages rendus à contre-sens, nous n'en citerons qu'un seul, qui suffira pour donner une idée des défauts de cette traduction.

Moyse de Korene, en parlant d'Anusavan,

prince d'Arménie, fait prisonnier par Ninias Zamesos, fils de Sémiramis, et conduit dans la capitale d'Assyrie, dit dans le texte arménien, l. 1, chap. 9, ligne 14 : « Anusavan, après avoir » enduré quelque temps avec patience le mépris » de Zameros (Ninias), se livra ensuite au cha- » grin dans la cour du roi. » Ce prétérit, se *livra au chagrin*, en arménien, *dovaïdi*, est pris par les traducteurs pour un nom propre, et ils l'écrivent avec une lettre majuscule, tant dans le texte arménien que dans la traduction latine, en cette manière, Zamès-Tuactius.

M. le chevalier d'Arq, adoptant la même erreur, ajoute dans le premier volume de son Histoire des Guerres, p. 31 : « On ne sait pas quel est ce Zamès-Tuactius.. Moyse de Korene ne dit point, « si c'était un favori de Sémiramis, » ou quelque prince tributaire attaché à la cour. »

Les fautes grossières dont est remplie la traduction de cet ouvrage, ainsi que quelques narrations invraisemblables, sont cause que MM. Fréret, Fourmont, Lacroze, et d'autres auteurs modernes, en ont fait une critique trop sévère. On aurait également tort de croire tous les contes orientaux qui se trouvent dans Moyse de Korene, et de mettre cet auteur au même rang que les historiens de l'ancienne Grèce. Si l'on trouve à peine une fable dans cinquante pages d'histoire

de l'écrivain arménien, plus de la moitié des ouvrages des Grecs sont pleins de fictions et de mensonges. Laissons parler le chevalier d'Arq lui-même, qui avait comparé cette histoire avec celle des anciens. Voici comme il s'exprime au sujet de Moyse de Korene, liv. 1, p. 5 : « Si l'on » ne peut pas, dit-il, ajouter foi à ce qu'il rap- » porte, on ne peut pas non plus le lui contester; » et j'oserai dire, d'après M. Fourmont, qu'en » dégageant le système de cet auteur des fables » grossières qu'il y mêle, et qu'il est aisé de dis- » cerner, ce système est assez vraisemblable. Je » ne vois pas ailleurs que l'histoire des premiers » temps des autres peuples soit mieux fondée. » L'antiquité de Sicyon, les prétentions des Athé- » niens, qui se regardent comme autoctones ou » sortis du sein de la terre; la fondation de Thèbes » par Cadmus, celle d'Athènes par Cécrops, l'ex- » pédition des Argonautes, les voyages et les tra- » vaux d'Hercule, l'arrivée d'Énée dans le La- » tium, la naissance de Rémus et de Romulus, » n'offrent rien de plus satisfaisant au lecteur, plus » avide du vrai que du merveilleux. Je sais que » ces temps anciens sont regardés comme fabu- » leux, même par la plus grande partie des his- » toriens qui nous les ont transmis; ils n'en font » pas moins partie de l'histoire. Pourquoi n'en » serait-il pas ainsi des temps dont parle Moyse

» de Korene, en les regardant sous le même » aspect ? »

M. d'Arq ne s'étonnera plus de la prévention qu'on a contre le systême de Moyse de Korene, s'il réfléchit que l'éducation est une seconde nature. L'habitude que nous nous formons, et les connaissances que nous acquérons dès l'enfance, exercent sur nous leur empire toute la vie. De là tant de préjugés, tant d'inconséquences, tant d'absurdités qui nous sont plus chères que la vérité même. L'histoire la plus vraisemblable, la plus véridique, nous paraîtra toujours suspecte, tant que son systême sera opposé à celui que nous avons inconsidérément adopté.

Ces fières nations qui tinrent jadis l'univers sous leurs lois, semblent encore exercer leur domination sur nous. L'habitude de l'esclavage nous retient involontairement attachés à leur char. Que les anciens, par orgueil, par esprit de parti, faute de monumens, de relations, pour des motifs d'intérêts, aient voulu tromper la postérité, après avoir été eux-mêmes trompés ; cela n'est point étonnant : mais que des hommes éclairés subissent volontairement le joug que les anciens n'avaient même jamais voulu leur imposer ; qu'ils admettent des faits qui ne sont appuyés sur aucun fondement réel, ni sur la plus légère vraisemblance ; qu'ils jugent des choses les plus im-

portantes avec légèreté et précipitation; qu'ils condamnent sans preuve, par la seule raison que tels événemens se trouvent dans les écrits d'un célèbre écrivain grec ou romain : rien, assurément, n'est plus surprenant qu'une telle partialité; c'est évidemment fermer tout passage à la vérité, pour laisser un libre cours à l'erreur et au mensonge.

Presque tous les écrivains modernes ont suivi pas à pas les traces et le système des historiens grecs et romains. Copistes serviles, ils sont des garans très-suspects. La plupart raisonneurs insidieux, ils ne s'étudient qu'à tromper et à revêtir l'erreur des caractères de la vérité. Leurs écrits amusent les hommes prévenus : ils indignent les hommes mieux instruits et impartiaux.

M. Fréret, dans un mémoire sur l'ère arménienne, lu le 12 janvier 1745, à l'Académie des Inscriptions, rapporte plusieurs faits historiques extraits de Moyse de Korene : il a soin d'y mêler son système, ses idées et ses conjectures, et après cela de réfuter avec chaleur l'histoire ancienne de cet auteur. En lisant avec attention ce mémoire, ainsi que la plupart des écrits de M. Fréret, on s'apperçoit qu'il étudiait moins pour comparer et pouvoir démêler le vrai du faux, que pour assujétir les auteurs à son système. On peut regarder comme un effort de génie, l'in-

vention d'un nouveau système dans les connaissances abstraites, physiques ou mécaniques ; mais affecter d'avoir une opinion particulière et nouvelle sur les faits historiques, est une véritable extravagance, qui fait perdre à l'historien tout le fruit de ses travaux ; c'est vouloir sortir de la ligne tracée par les événemens des temps, et assujétir à son caprice les siècles passés, présens et à venir.

Nous pourrions citer une infinité d'erreurs, de mensonges, de conjectures mal fondées, de faux jugemens, de contes absurdes qu'on trouve à chaque page dans cet ouvrage ; mais nous nous bornerons à rapporter ce qui regarde directement ou indirectement l'histoire d'Arménie.

Dans ce mémoire, qui lui fit tant d'honneur (et qui en méritait si peu) parmi les savans de son temps, il s'exprime ainsi : » L'Arménie était limi- » trophe de la Médie, et la partie orientale de l'Ar- » ménie porta même le nom de Médie dans la suite. » Il y a beaucoup d'apparence que dès les premiers » temps elle avait été unie ou soumise aux Mèdes, » et qu'elle avait fait partie des états de Déjocès. »

Il est très-vrai qu'une partie de l'Arménie porta le nom de Médie ; mais ce ne fut qu'après la conquête de l'Arménie par Antoine, général romain, plus de 650 ans après le règne de Déjocès ; et cette petite aliénation ne subsista que peu d'an-

nées. Nous défions les partisans de M. Fréret de prouver que l'Arménie ait jamais appartenu aux Mèdes, ou que quelques-unes de ses provinces aient porté le nom de Médie avant cette époque.

Le raisonnement de M. Fréret ressemble à celui-ci : « La Belgique était limitrophe de la » France, et la partie orientale de la Belgique » porta même le nom de Belgique ou Flandre Fran- » çaise dans la suite : il y a beaucoup d'apparence » que dès les premiers temps elle avait été unie » ou soumise aux Français, et qu'elle faisait » partie des états de Louis XVI, roi de France. » Tout le monde apperçoit la fausseté d'un tel raisonnement.

M. Fréret, zélé partisan du romancier Hérodote, étend la domination de ce Déjocès sur l'Arménie et la Cappadoce, et jusqu'au-delà du fleuve Alys. Cependant Hérodote lui-même, liv. 1, chap. 102 et 103, rapporte que Phraorte, successeur de Déjocès, non content de régner sur la Médie seule, fut le premier prince mède qui ait, par ses conquêtes, étendu son empire sur la Perse et sur le reste de l'Asie, jusqu'au royaume d'Assyrie.

M. Fréret n'est pas moins dans l'erreur qu'Hérodote, qu'il prend pour guide dans la plupart de ses récits. La Médie n'a jamais joué un si grand rôle que celui qu'on lui prête gratuitement. L'em-

pire des Mèdes a été, il est vrai, pendant quelque temps, la puissance la plus redoutable en Orient; mais il n'a jamais eu une très-grande étendue. Ses états ne comprenaient d'abord que les deux Médies. Sous le règne de Phraorte, et sous celui de Cyaxare, les Mèdes conquirent la Perse et l'Assyrie; mais le reste de l'Asie n'a jamais dépendu des Mèdes. C'est une vérité historique qui mériterait de longues discussions, dans lesquelles nous ne voulons point nous engager dans ce moment.

« Moyse de Korene, ajoute M. Fréret, rapporte dans son histoire une suite de rois d'Arménie, qu'il fait remonter jusqu'à Japhet, fils de Noë : il leur attribue de grands exploits, quoiqu'il soit obligé de convenir que, depuis Ninus et Sémiramis, ils n'avaient été proprement que les satrapes héréditaires d'une province de l'empire d'Assyrie. Moyse avait tiré tout ce détail de l'ouvrage du Syrien Mar-Ibas de Cadina, contemporain de Valarsès, et d'Arsacès, premier roi Arsacide d'Arménie. Mar-Ibas, qui a écrit environ un siècle avant J. C., pouvait être un témoin croyable sur les événemens voisins de son temps; mais il est visible que tout ce qu'il avait dit de l'histoire ancienne, n'était qu'un ramas indigeste des fables historiques répandues dans les ouvrages des Juifs hellénistes ou syriens, qui avaient voulu

» ajuster les fictions chaldéennes, assyriennes et » grecques, avec l'histoire de Moyse. »

Il est étonnant qu'il soit sorti de la tête de M. Fréret, un principe aussi absurde que celui-ci, de ne croire au témoignage d'un auteur, que lorsque les événemens qu'il raconte sont voisins de son temps. Pourquoi donc M. Fréret lui-même n'a-t-il consulté, dans ses recherches historiques, qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon et plusieurs autres, qui ne rapportent guère que des événemens éloignés et de temps et de lieux à-la-fois? M. Fréret traite de fables grossières tout ce que rapporte Mar-Ibas-Cadina sur l'histoire ancienne: nous sommes du même avis; car Mar-Ibas-Cadina ne fait que des récits fabuleux dans les ch. 5, 25, 26, 32, et quelques autres endroits du premier livre de Moyse de Korene, qui contient toute l'histoire ancienne d'Arménie, jusqu'au temps des Parthes; mais l'auteur avoue lui-même qu'il ne rapporte ces traditions que comme des fables, et non pas comme de véritables histoires. Si Mar-Ibas-Cadina, ou Moyse de Korene, avaient, à l'exemple des historiens grecs, inventé des fables; qu'ils eussent répandu ces fictions dans toutes leurs pages; qu'ils eussent eu la précaution de les couvrir du manteau de la vérité, de les dépouiller de cette simplicité d'expression, de cette aride précision qui

accompagne toujours la naïveté, pour les exposer avec tous les charmes du style et tous les prestiges de l'éloquence : alors M. Fréret les eût sans doute jugés plus dignes de foi sur l'histoire ancienne. Il suppose que toutes les fables historiques de Mar-Ibas-Cadina étaient répandues dans les ouvrages des Juifs hellénistes ou syriens. Ces Juifs, dont il entend parler, ne sont vraisemblablement ni Flavien Joseph, ni Philon, ni leurs contemporains, et encore moins des écrivains juifs postérieurs à ceux-ci. Mar-Ibas de Cadina écrivit son ouvrage sur l'histoire d'Arménie, vers l'an 146 avant l'ère vulgaire. Or, nous sommes fâchés pour M. Fréret, de ne trouver à cette époque ni auteurs, ni ouvrages des Juifs hellénistes ou syriens.

« Nous pouvons juger, dit M. Fréret, de l'ignorance, et même de la hardiesse de ce Mar-Ibas, » à débiter des mensonges, par ce qu'il avance » d'un manuscrit traduit du chaldéen en grec, » par ordre d'Alexandre, et conservé dans les » archives de Ninive, d'où Arsace, roi des Parthes, permit qu'on le tirât pour l'envoyer à » son frère Valarsacès, premier roi arsacide d'Arménie, qui a régné depuis l'an 128 jusqu'à » l'an 106 avant J. C. Mar-Ibas pouvait-il ignorer » que Ninive, prise l'an 608 avant J.-C. par les » Babyloniens et par les Mèdes, avait été en- » tièrement détruite, et qu'elle était inhabitée

» depuis près de 500 ans, et que tous les mo-
» numens historiques en avaient été portés à
» Ecbatane, où ils étaient sous les premiers rois
» de Perse, à ce que nous apprend Esdras ? »

On est surpris de voir M. Fréret invoquer ici le témoignage d'Esdras, quoique le rapport de cet écrivain sacré dût lui paraître bien suspect. Mais il n'invoque le témoignage d'Esdras que parce qu'il vient à l'appui de celui d'Hérodote, qui dit que cette ville avait été rasée dans ses fondemens. Des historiens exagérateurs ont même prétendu que Ninive avait été détruite ; qu'il ne restait plus le moindre vestige du lieu de son existence, et que ses monumens avaient été transportés à Ecbatane, lorsque le Mède Arbace en fit la conquête. Cependant, 110 ans après, selon le rapport de M. Fréret lui-même, cette ville, toujours la capitale d'Assyrie, et gouvernée par le roi Sarac, attira sur elle les regards jaloux de Cyaxare et de Nabuchodonosor, rois de Médie et de Babylonie, et soutint deux siéges avant d'être prise. Or, l'espace de 110 ans eût-il suffi à des princes faibles pour rebâtir une si vaste cité, et lui rendre sa première splendeur ? Les princes qui en avaient été les destructeurs, et leurs successeurs, auraient-ils souffert une pareille entreprise ? D'ailleurs, puisqu'on a rapporté sa ruine totale, peut-on raisonnablement dire d'une ville

aussi considérable, aussi célèbre, qu'elle reparaît dans son ancienne splendeur, sans dire aussi quand, comment et pourquoi on a élevé une seconde Ninive? Enfin, M. Fréret pouvait-il ignorer que cette ville existait encore au temps de Tygrane II, selon Strabon, l. 12, et qu'elle était très-connue des Romains? Voyez Tacite, liv. 12, chap. 13. De plus, Valarsacès régna en Arménie depuis l'an 152 jusqu'à l'an 131 avant l'ère vulgaire, et non depuis l'an 128 jusqu'à l'an 106; ce qui ne s'accorde nullement avec beaucoup de faits et d'événemens qui arrivèrent pendant la vie de ce prince.

« La préface de Mar-Ibas, continue M. Fré-
» ret, ne peut être comparée qu'à ces prologues
» qui se trouvent à la tête des romans espagnols
» de chevalerie. On y voit toujours que l'histoire
» du héros a été tirée de quelque vieille chronique
» grecque, ou même chaldéenne, trouvée dans
» un souterrain : ainsi, c'est à d'autres sources
» qu'à l'ouvrage de Mar-Ibas et de Moyse de
» Korene, qu'il faut avoir recours pour l'an-
» cienne histoire des Arméniens. »

M. Fréret exhale ici sa bile contre Moyse de Korene. Ce ne sont pas les injures qui peuvent faire perdre à un auteur son crédit, ou faire perdre à un historien la précieuse qualité de la crédibilité, lorsqu'il en réunit tous les caractères. Que

ce savant critique nous apprenne donc quelle est la vieille chronique grecque ou chaldéenne trouvée dans un souterrain, d'où Mar-Ibas a pu tirer son histoire ancienne? Si une telle chronique eût jamais existé chez les Grecs, M. Fréret n'eût pas eu besoin de recourir à tant d'auteurs : car, pour connaître l'ancienne histoire des Arméniens, il faut, dit-il, avoir recours à d'autres sources qu'à Mar-Ibas et à Moyse de Korene; et ces sources sont Hérodote, Diodore de Sicile, Xénophon, Strabon, Justin, Ammien-Marcellin, et d'autres, dont il cite différens passages. Aux erreurs, aux contradictions de ces auteurs, il ajoute ses propres erreurs, ses propres contradictions; de sorte qu'au lieu d'éclaircir la matière qu'il a voulu traiter, il l'a rendue infiniment plus obscure et plus difficile à débrouiller qu'auparavant.

En lisant avec attention un ouvrage aussi sérieux, on est indigné de voir jusqu'à quel point cet écrivain abuse de ses talens, et se joue de ses lecteurs. Après avoir en quelque sorte analysé tout l'ouvrage de Moyse, l'avoir jugé sans ménagement, et l'avoir aussi cruellement maltraité, M. Fréret change tout-à-coup de langage; il chante la palinodie, et écrit absolument tout l'opposé de ce qu'il avait dit auparavant. On ne l'accuserait jamais d'avoir un jugement aussi faux, une ame aussi versatile, si nous ne rapportions

mot à mot son propre témoignage. « En exami-
» nant, dit il, le détail de l'histoire des rois arsa-
» cides de Perse et d'Arménie dans l'ouvrage
» de Moyse, et en le comparant avec les histo-
» riens latins et grecs, dont les témoignages sont
» rassemblés dans les *Annales Arsacidarum*
» de l'abbé de Longuerue, on trouve de la dif-
» férence dans les noms des rois, dans la durée
» de leurs règnes, et même dans les faits impor-
» tans. Je n'entreprendrai point de concilier ces
» différences; je me contenterai d'observer:
» 1°. quant à la durée des règnes, que Moyse,
» qui avait consulté des historiens nationaux,
» pouvait être mieux informé que des étrangers
» qui écrivent sur de simples oui-dires. 2°. Il en
» faut dire autant des faits, dont il pouvait aussi
» être mieux instruit. 3°. Les princes orientaux
» avaient un grand nombre de titres différens;
» ceux d'un pays les désignaient par un de ces
» titres, tandis qu'ailleurs on leur en donnait un
» autre. De plus, le même titre, ou le même
» nom différemment prononcé, n'était presque
» plus reconnaissable, et recevait dans la bouche
» des Grecs ou des Romains une nouvelle altéra-
» tion qui achevait de le défigurer. Nous en pouvons
» juger par le changement qu'ont soufferts, dans
» les écrivains grecs et latins, les noms des princes
» arabes, persans, turcs et tartares; et, pour ne

» pas chercher des exemples d'un temps plus » éloigné, il suffit de comparer les noms orien- » taux de la traduction française de l'Elmaüs » par Vattier, avec ces mêmes noms dans la » version latine d'Erperius, et dans la Biblio- » thèque Orientale d'Herbelot. 4o. Enfin, il est » arrivé très-souvent à des étrangers qui ont » voulu écrire l'histoire d'une nation dont ils » ignoraient la langue, les mœurs et le gouver- » nement, de prendre pour souverains de cette » nation des gouverneurs d'un canton, ou des » commandans d'un corps de troupes. Ce sera » par l'examen détaillé et par une comparaison » suivie de l'ouvrage de Moyse avec ceux des » écrivains grecs et latins, qu'on pourra découvrir » ce qui a causé les différences, s'assurer de quel » côté est l'erreur. » M. Fréret aurait dû suivre le premier la méthode très-sensée qu'il prescrit; il eût évité beaucoup d'erreurs, de contradictions, qui ne font pas honneur à sa sagacité; et avant de déclamer avec acharnement contre Mar-Ibas-Cadina et Moyse de Korene, il eût commencé par examiner ces auteurs, les comparer avec d'autres, et il eût fait un choix plus judicieux des faits qu'il raconte.

ÉLISÉE.

Elisée, *Vartabied* ou docteur du 5eme. siècle, a écrit l'histoire des guerres entre l'Arménie et la Perse, et quelques autres événemens de ces

contrées, depuis l'an 439 jusqu'à l'an 463 de l'ère vulgaire. Cet ouvrage, imprimé à Constantinople l'an 1764, en 1 vol. in-4°., passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Son style est vigoureux et pathétique, son coloris brillant. Il peint sur-tout les combats avec tant de magie, qu'il semble voir la bataille se donner sous ses yeux.

BARPÉZI.

Lazare Barpézi, du cinquième siècle, surnommé l'historien rhéteur, a donné l'histoire de ce qui s'était passé pendant l'espace de quatre-vingt-dix-sept ans, c'est-à-dire depuis l'an 388 jusqu'à 485. Cet auteur est très-exact, et donne tous les détails qui peuvent satisfaire le lecteur; son style est doux et élégant, sans être sublime.

On a une superbe édition de cet ouvrage, donnée par les religieux arméniens du couvent de Saint-Lazare à Venise, en 1793, en un vol. in-8°. Nous en avons aussi un exemplaire en manuscrit, copié par les mêmes religieux, à la sollicitation de M. l'abbé Lourdet, et déposé à la bibliothèque impériale.

ARZÉRUNI.

Thomas Arzéruni, docteur qui vivait entre le 5ème. et le 6ème. siècle, écrivit l'histoire d'Arménie de son temps, jusqu'à l'an 500. Son style est doux et coulant. Cet ouvrage est très-rare et ne se trouve qu'en manuscrit.

MAMIGONIAN.

Jean Mamigonian, évêque arménien du 6ème.

siècle, écrivit l'histoire de ce pays depuis le commencement du 3ème. siècle jusqu'à l'an 640. Cet ouvrage a été publié en 1719, à Constantinople, avec celui de Glag. Dans cet imprimé, les noms de lieux et de personnes sont souvent confondus. Les faits ne sont pas toujours rapportés avec exactitude. Beaucoup d'événemens sont arrivés long-temps après l'époque qu'il leur assigne. Il en cite quelquefois de contradictoires. Après avoir lu l'ouvrage d'un bout à l'autre, on est bien convaincu que la même plume qui altéra l'histoire de Glag-Zénop, dénatura aussi l'ouvrage de cet évêque. On en a une preuve convaincante, en comparant l'imprimé avec les manuscrits du même auteur, qui se trouvent à la bibliothèque impériale. Cette histoire est écrite en style commun et peu châtié.

ABELKARIB.

Abelkarib, auteur du 6ème. siècle, a laissé une histoire des guerres entre la Perse et l'Arménie, et d'autres événemens arrivés dans cette contrée pendant l'espace de deux siècles jusqu'à son temps. Elle est en manuscrit, dont il ne nous reste que quelques extraits.

CHIRAGAZI.

Ananias Chiragazi, célèbre astronome du 7ème. siècle, a écrit, entr'autres ouvrages, les vies de plusieurs grands personnages d'Arménie, et différens traités sur le calendrier et le comput des temps. Nous nous sommes souvent servi de ce

dernier pour les calculs chronologiques et pour fixer les dates de beaucoup de faits historiques. Nous avons un exemplaire de cet ouvrage parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale, lettres C. T.

CATHOLICOS.

Jean Catholicos, patriarche d'Arménie, entre le 9ème. et le 10ème. siècle, et surnommé *Imasdaser* ou *Philosophe*, a écrit l'histoire d'Arménie depuis Haïk jusqu'à l'an 920 de l'ère vulgaire, et la chronologie de tous les patriarches de ce pays, jusqu'à son avénement à cette dignité. Son histoire, où il règne beaucoup d'ordre et d'exactitude, est écrite avec tout le pathétisme de l'éloquence. Elle est chez les Arméniens, ce qu'est celle de Tite-Live chez les Latins : on la cite pour modèle dans l'art oratoire. La bibliothèque impériale possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage précieux.

MESROB EREZ.

Mesrob Erez, du 10ème. siècle, a donné la vie ou l'histoire de Nersès le Grand, patriarche d'Arménie dans le 4ème. siècle. Il rapporte en même temps quelques événemens historiques et religieux. Cet ouvrage, écrit d'un style médiocre, a été imprimé en 1775, dans la typographie arménienne de Madras dans l'Inde. On en a deux exemplaires manuscrits dans la bibliothèque impériale, lettres A. et A. T.

ASOLIG.

Etienne Asolig, qui vivait vers la fin du 10ème. siècle, a composé une histoire d'Arménie, depuis son origine jusqu'à l'an 1000 de l'ère vulgaire. Cet auteur est très-exact dans le récit des faits, des dates et des détails. Il instruit et satisfait le lecteur. Son style est coulant et agréable.

LASDIVERDZI.

Arisdacès Lasdiverdzi, du 11ème. siècle, a écrit l'histoire d'Arménie depuis l'an 989 jusqu'à 1071. Cet ouvrage est écrit avec force et rapidité. L'auteur considère moins les événemens en eux-mêmes, que leurs résultats malheureux. Il est si pathétique, que le lecteur n'est pas moins ému en lisant, que s'il voyait de ses propres yeux les scènes tragiques qu'il rapporte. L'ouvrage est en manuscrit.

MATHIEU EREZ D'EDESSE.

Mathieu Erez d'Edesse, auteur du 12ème. siècle, nous a laissé un corps d'histoire d'Arménie, depuis l'an 954 jusqu'à 1128. Les faits qui lui sont contemporains sont rapportés avec beaucoup d'exactitude et de précision. Il s'étend fort au long sur les événemens de ce pays, des contrées voisines, et sur l'expédition des croisades.

Cet ouvrage n'est pas imprimé. Nous en avons deux exemplaires dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, lettres A. M. et A. T.

GRÉGOIRE EREZ.

Grégoire Erez, du même siècle, a continué

l'histoire de Mathieu jusqu'en 1161. Le style de ces deux écrivains est clair, mais trivial. On découvre peu de différence dans leur diction.

ANEZI.

Samuel Anezi, historien du 12ème. siècle, a composé un Chronicon contenant la généalogie des patriarches depuis Adam jusqu'à J.-C.; des détails sur la postérité de Sem, Cham et Japhet; la chronologie des rois et des patriarches d'Arménie, selon les ères olympique, chrétienne et arménienne, jusqu'à l'an 1164 de l'ère vulgaire. Cet ouvrage est précis et méthodique. Il a eu des continuateurs qui ont étendu cette chronologie jusqu'à l'an 1337; mais ils sont moins exacts que savans.

Nous avons dans la bibliothèque impériale un bel exemplaire manuscrit de ces deux ouvrages réunis. Ils sont marqués par les lettres C. G.

GLAÉZI NERSÈS.

Glaézi Nersès, surnommé le Gracieux, patriarche d'Arménie, au 12ème. siècle, est un des plus grands poètes de cette nation. Il a mis en vers admirables l'histoire d'Arménie jusqu'à lui; il a composé un poëme prosopopétique et tragique sur la prise de la ville d'Edesse. On a de lui quantité de lettres familières et encycliques, les unes en vers, les autres en prose, ainsi que différens ouvrages. Nous avouons publiquement que nous avons souvent mis à contribution les écrits de cet illustre patriarche. Ses lettres sur-

tout jettent un grand jour sur l'histoire, tant civile qu'ecclésiastique d'Arménie. On ne saurait assez admirer les charmes de son style, et l'harmonie inimitable de ses vers. On en a donné de superbes éditions à Amsterdam, à Venise, à Constantinople et en Russie. La bibliothèque impériale en possède des exemplaires manuscrits et imprimés.

GHIRAGOS CANZAGHESI.

Ghiragos Canzaghesi, du 13ème. siècle, a fait l'histoire d'Arménie depuis le commencement du 3ème. siècle jusqu'à l'an 1360. Il y donne beaucoup de détails sur les dernières expéditions des Tartares. Son style est diffus, il ne classe pas méthodiquement les faits; cependant son histoire, qui ne se trouve qu'en manuscrit, est intéressante dans bien des articles.

VARTAN VANAGAN.

Vartan Vanagan, du 13ème. siècle, a composé une histoire d'Arménie depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1267 de l'ère vulgaire. On y trouve beaucoup de renseignemens sur l'histoire des contrées voisines. Cet auteur possédait plusieurs langues orientales; il avait consulté plusieurs archives, plusieurs monumens anciens. Tout ce qu'il dit de l'antiquité, est appuyé sur le témoignage des mages, de prêtres païens, des auteurs juifs, persans et arabes. Cet ouvrage rare et précieux est en manuscrit. Malgré les démarches qu'on a faites, on n'a encore pu par-

venir à s'en procurer un exemplaire. La bibliothèque du couvent arménien de Venise en possède un ; nous n'en avons que des extraits, et quelques fragmens cités dans les livres de cette communauté, et dans d'autres auteurs.

Vartan a aussi composé un petit traité géographique d'Arménie et des ouvrages sur la religion, dont nous avons un exemplaire parmi les manuscrits de la biliothèque impériale.

URBEL.

Urbel, écrivain du 13ème. siècle, a écrit sur les irruptions des barbares dans l'Arménie, sur l'origine des Géorgiens, et d'autres particularités historiques de ces contrées. Cet ouvrage, écrit d'un style pur, a été imprimé à Madras en 1775, avec celui de Mesrob Erez.

MALAKIA APEGHA.

Malakia Apegha, du 13ème. siècle, a pareillement écrit sur les barbares qui inondaient l'Arménie et toute l'Asie mineure : son histoire va jusqu'en 1272. Cet ouvrage, dont le style est mauvais, ne se trouve qu'en manuscrit.

VAHRAM.

Vahram, du 13ème. siècle, a mis en vers, par ordre de Léon III, roi d'Arménie, l'histoire de la dynastie Rupénienne, depuis son origine jusqu'à l'an 1280. Cet ouvrage est manuscrit.

HAYTON.

Hayton, prince et commandant du château

Goregas dans la Cilicie, se rendit, en 1305, auprès du pape Clément V, se fit religieux; et, à la demande de ce pontife, il écrivit l'histoire des Tartares et des principaux événemens qui se sont passés dans la Syrie, l'Arménie et la Palestine. Cet ouvrage, originairement composé en français, fut ensuite traduit en arménien, en latin et en italien.

SEMPAD.

Sempad, qui vivait vers la fin du 14ème. siècle, a donné une histoire complète des rois arméniens qui avaient régné dans la Cilicie jusques à son temps. Cet ouvrage donne beaucoup de renseignemens sur les guerres des Croisades, sur les Tartares et les Arabes. Le style en est simple et clair. Il n'est encore qu'en manuscrit.

MEZOPAZI.

Thomas Mezopazi, écrivain du 15ème. siècle, traite de l'expédition de Tamerlang en Arménie, et d'autres faits historiques, jusques en l'an 1447. Son style est très-imparfait. La bibliothèque impériale possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, lettres C. G.

OHAN-ARAKEL.

Ohan-Arakel, dans le cours du 16ème. siècle, a fait l'histoire d'Arménie, des guerres des Ottomans, des Persans, et en général de tout ce qui s'est passé de son temps jusques en 1568. Cet ouvrage, qui n'est qu'une description rapide des

choses les plus remarquables, est écrit d'un style simple et coulant. Il n'existe qu'en manuscrit.

ARAKEL.

Arakel, docteur de Travrèze, dans le 17ème. siècle, composa, par ordre de Philippe, patriarche arménien, l'Histoire d'Arménie, depuis 1601 jusques à 1662. Cet ouvrage, passablement écrit, a été imprimé à Amsterdam en 1669.

EREMIA-CÉLÉBY.

Eremia-Céléby, auteur du 17ème. siècle, a écrit la vie d'Alexandre, l'Histoire des Ottomans, en vers et en prose, un Abrégé de l'Histoire ancienne et moderne d'Arménie, et différens Traités géographiques sur les Indes, la Perse, l'Arménie et la Natolie. Ces ouvrages se trouvent en original dans la bibliothèque de MM. Abro, Arméniens, à Smirne.

JACQUES NALIAN.

Jacques Nalian qui occupait, vers le milieu du siècle dernier, le siége patriarchal arménien à Constantinople, a publié vingt-huit ouvrages différens sur divers sujets. L'un, entr'autres, en un vol. in-4°., intitulé *Trésor des Notices*, renferme des détails très-intéressans et très-curieux sur l'histoire ancienne, sur la géographie et sur beaucoup d'objets d'érudition sacrée et profane. Nalian fut un des plus grands hommes de son siècle, et l'un des plus respectables pontifes de l'Eglise d'Arménie. A la vivacité de l'esprit,

il joignait un jugement profond, une pénétration extraordinaire, une modération, une douceur inaltérables, et un caractère égal dans toutes les circonstances de la vie. Au milieu des troubles qui agitèrent sa nation, et des dissensions religieuses qui divisaient ses concitoyens, il gouverna son église avec une sagesse admirable, remplit exactement les devoirs difficiles attachés à la dignité de sa place, et cultiva les lettres avec une ardeur et une facilité étonnantes. Il fut long-temps en correspondance avec le pape Clément XIII. Ses connaissances et sa modestie lui acquirent l'estime et l'amitié du Grand-Seigneur et des premiers personnages de la Turquie et de l'Europe. Parvenu à un âge avancé, il abdiqua le patriarchat, et mourut deux mois après, regretté universellement, et laissant après lui un nom cher à sa patrie, aux lettres et à la religion. La plupart des ouvrages de Nalian ont été imprimés à Constantinople. Cet auteur s'est peint dans ses écrits. Son style, comme son caractère, est plein de candeur, de graces et d'aménité. Il est clair et concis.

CIAMCIAN.

Michel Ciamcian, religieux arménien du couvent de Venise, a écrit l'histoire de sa nation depuis son origine jusques à l'an 1784 de l'ère vulgaire, en 3 volumes in-4°., imprimés à

Venise, dans la typographie arménienne de ce couvent.

Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode. L'auteur a mis un ordre admirable dans la chronologie. Il ne fait qu'indiquer les événemens politiques et militaires, sans donner des détails nécessaires à savoir dans l'histoire d'un pays. Toute son attention se porte vers la religion et l'église. Les dogmes chrétiens, les canons, les rites, les conciles, les querelles religieuses, les descriptions martyrologiques remplissent la plupart de ses pages, dont quelquefois dix et douze de suite sont occupées par une série de raisonnemens scolastiques, pour démontrer les deux natures divine et humaine en J.-C. Le Père Ciamcian n'écrivait pas uniquement dans l'intention de donner une histoire; mais il écrivait l'histoire pour ramener les Arméniens à l'Eglise de Rome. C'était là son véritable but. Aussi représente-t il tous les grands hommes d'Arménie comme des personnes très-attachées à cette Eglise. Il ménage autant le parti catholique que le schismatique. Malgré cela, il n'a obtenu le suffrage ni de l'un ni de l'autre. Son ouvrage est bien écrit, son style est clair et d'une noble simplicité; enfin celui qui convient le mieux à une histoire. La bibliothèque impériale en a un exemplaire.

DE SERPOS.

Le marquis Jean de Serpos, natif de Constantinople, établi à Venise, et protecteur du couvent de sa nation, composa, dans le siècle dernier, un Abrégé historique d'Arménie, en italien. Il a été imprimé à Venise, en 1786, en trois volumes in-8°. Cet ouvrage tient absolument la même marche, et suit le même plan que celui du Père Ciamcian. Cependant il nous donne de plus, dans le Ier. livre de son ouvrage, des détails très intéressans sur la géographie, sur les productions naturelles, et sur la situation physique, politique et commerciale de son pays.

Outre ces auteurs que nous venons de citer, nous avons consulté quantité d'histoires particulières, des vies d'hommes illustres et des généalogies de grandes familles.

Différens ouvrages anonymes sur l'histoire, sur la chronologie, qui se trouvent parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale, sous les lettres AG, CY, AI, nous ont beaucoup aidé, ainsi que les préfaces de ces manuscrits. Des lettres familières, écrites par diverses personnes de différens siècles, qui se trouvent éparses parmi les volumes de ce riche dépôt; beaucoup d'extraits et de notices que nous avons fait venir des pays étrangers, nous ont été d'un grand secours pour notre entreprise.

Indépendamment d'un grand nombre de manuscrits, nous avons dans la bibliothèque impériale deux sortes de livres arméniens, nommés, les uns *Aïsmavourk*, monologues, et les autres, *Djarendir*, discours choisis. Il y a trois volumes des premiers, sous les lettres A, Q, H; et des seconds, six, sous les lettres A, B, C, D, E, F. Ces ouvrages très-volumineux, sont une espèce de compilation indigeste ou des recueils de discours, d'homélies, de vies des saints, de faits sacrés, profanes, historiques, chronologiques, qui nous ont fourni beaucoup de matériaux et des détails intéressans.

Après les écrivains arméniens, nous avons eu recours à ceux des autres nations qui ont parlé de l'Arménie. Nous avons lu Hérodote, Ctésias, Xenophon, Polybe, Apollodore, Diodore de Sicile, Salluste, Tite-Live, Valère-Maxime, Velleïus-Patercule, Strabon, Pline, Flavien-Joseph, Tacite, Quintilien, Plutarque, Appian, Justin, Dion-Cassius, Eusèbe, Ammien-Marcellus, Orozius, l'historien Socrate, Sozomène, Théodoret, Liberade, Procope, Agatias ou Alatias, Evagre, George Syncelle, Nicéphore, Constantin Porphorigène, George Cédrène, Bruvène-le-Petit, Zonare, Michel patriarche de Syrie, Gandacusène, Galyadise, le Père Galanus, le Père Pétau, Usséïus, Vossius, M. Lacroze, le chevalier

d'Arq et plusieurs autres historiens sacrés et profanes. Nous avons parcouru les relations des voyageurs et des missionnaires. Quand le témoignage de ces auteurs s'est trouvé conforme aux monumens nationaux, nous l'avons adopté. Quand leurs rapports sont contradictoires, nous avons tâché de faire connaître leurs erreurs par des autorités respectables et des raisons convaincantes.

Qui l'aurait cru, que tant de ressources n'eussent été que des obstacles! qu'au sein de l'abondance, on dût accuser la stérilité! Quelle tâche, d'avoir été obligés de parcourir les régions immenses de l'erreur pour atteindre le domaine de la vérité, dont les limites sont si resserrées! Que de patience, pour interroger les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale, ceux de quelques autres bibliothèques, pour consulter les historiens grecs et latins, les voyageurs et quantité d'auteurs modernes! Que de difficultés pour faire venir de pays éloignés des ouvrages inconnus en France, des extraits, des notices sur certains événemens et sur certaines époques obscures de l'histoire! Que de travaux pour concilier des auteurs en apparence opposés, pour comprendre des passages fort difficiles, pour comparer et juger, pour trouver la vérité parmi tant d'erreurs de faits, de dates, de lieux et de circonstances! Quelle attention soutenue pour appercevoir

l'inexactitude des copistes et des éditeurs; la confusion dans les noms de lieux et de personnes, dans les calculs du temps et dans l'énoncé des opinions! Que de recherches enfin, que de discussions pour mériter l'estime de nos lecteurs! Ceux qui sont versés dans l'érudition, sauront apprécier nos travaux, et nous sommes certains qu'ils seront nos juges les moins sévères. L'utilité que nous espérons qu'on retirera de ces travaux littéraires, en sera la plus douce récompense.

CONCLUSION.

Malgré le peu d'étendue que nous avons donné à ces Essais historiques, nous pensons qu'avec leur secours, on pourra facilement : 1°. corriger un grand nombre d'erreurs, de paradoxes, de fables, de contradictions qui se trouvent dans l'histoire ancienne écrite par les Grecs et les Romains: 2°. éclaircir quantité de faits obscurs, inintelligibles; placer les événemens dans leur véritable époque; avoir des données certaines pour résoudre beaucoup de difficultés dont nous n'avons pu faire mention: 3°. se former un tableau fidèle de la véritable situation politique de l'Asie, depuis l'origine de l'histoire jusques à J.-C. On pourra se faire un abrégé d'histoire ancienne clair, méthodique, conforme aux événemens, aux temps, aux mœurs et aux traditions reçues

en Orient. Tout ce que nous avons dit, est fondé sur des monumens assez ignorés pour exciter la curiosité, et assez authentiques pour être dignes de foi.

On voit par les détails dans lesquels nous sommes entrés, jusques à quel degré de perfection les arts et les sciences étaient déjà parvenus en Asie, lorsque les superbes villes de Rome et d'Athènes comptaient à peine quelques chaumières de pêcheurs et de bergers. De quelle découverte importante les Grecs et les Romains peuvent-ils avec raison se flatter d'être les premiers inventeurs? Quelles sciences, quel art ont-ils possédé, qui avaient été inconnus en Orient! Non, les Romains, sur-tout, n'ont pu se glorifier d'aucun autre avantage sur l'Asie, que du bonheur de leurs armes. C'est à cause de la célébrité de ces nations, qu'ils ont jeté sur elles des regards de jalousie, et que, peur humilier les vaincus, ils ont mis la vérité même dans les fers, et l'ont rendue esclave de leur orgueil. Il n'est aucun genre de gloire que ces deux nations européennes n'aient tenté d'usurper. Aujourd'hui, nous rendons hommage à la vérité trop long-temps outragée; et nous soutenons, avec Voltaire, que *c'est l'Orient qui fut le berceau de tous les arts, et qui a tout donné à l'Occident.* Nous vengeons ces peuples insultés dans leur honneur, dans leur gloire, dans leurs grands hommes. Avi-

lis par un long silence qu'on pourrait traiter d'impuissance de se défendre, ils ont le droit d'être entendus dans leur propre cause. Pour leur faciliter les moyens de se justifier, nous faisons arriver depuis les bords de l'Euphrate jusques aux rives de la Seine, les canaux de l'histoire et de la tradition.

En lisant cet ouvrage, le lecteur se dira à chaque page : c'est pour la première fois que j'entends parler de ces choses; c'est la première fois que je les vois racontées de cette manière. Cependant nous ne publions que de courts extraits, que quelques faits isolés; et nous n'avons écrit que sur l'histoire ancienne. La curiosité du public eût été infiniment plus satisfaite, et nos travaux plus agréables, si nous eussions parlé de temps plus rapprochés de nous. Que de connaissances n'eussions-nous pas puisées dans la littérature arméniennne ! En frayant une route nouvelle, nous espérons donner un jour de nouveaux alimens au génie. En nous appropriant les chefs-d'œuvre de ces contrées, nous agrandirons le domaine de notre littérature. La critique, la chronologie, l'histoire, la géographie, l'éloquence et la poésie y trouveront des matériaux pour élever de nouveaux monumens aux sciences et à la gloire de notre nation. Nous eussions desiré que le plan de cet ouvrage nous eût permis de donner la traduction

de quelques morceaux de belle littérature arménienne. Si nous eussions eu le talent de rendre l'original avec fidélité, quels charmes nous eussions répandus sur nos écrits ! Idées élevées, expressions nobles, vives et pleines de feu, transitions élégantes et naturelles, désordre heureux dans l'arrangement des termes, réticences placées avec art, métaphores hardies, allusions ingénieuses, antithèses gracieuses et frappantes, style concis et animé ; en un mot, tout ce qu'une éloquence vraiment sublime inspire et enfante d'images touchantes, capables d'attacher l'esprit, d'attirer l'admiration et d'enlever les cœurs : telles sont les beautés que nous avons admirées dans les écrits de la plupart des écrivains célèbres de cette nation, sur-tout dans ceux des 5e. et 6e. siècles. Si le public agrée ces essais que nous lui offrons, nous poursuivrons avec ardeur cette nouvelle carrière, et nous ferons paraître successivement tout ce que nous croirons digne de sa curiosité.

Nous pouvons assurer que les Arméniens seront charmés d'apprendre que la nation la plus puissante, la plus polie, la plus éclairée du monde, daigne s'intéresser à leur littérature. Ce peuple sera sensible à un tel témoignage de considération de la part des Français, auxquels il a toujours été sincèrement attaché. Ce sont nos plus anciens alliés parmi les Orientaux ; ils

nous ont rendu de grands services pendant la durée des Croisades.

Dans ces derniers temps, c'est-à-dire en 1687, des Arméniens demandèrent la permission de former en France une compagnie des Indes, et d'établir des comptoirs à Bordeaux et à Marseille. Sur les représentations du clergé, Louis XIV refusa. Mais ce prince écrivit une lettre particulière à son consul à Smyrne, pour lui ordonner d'accorder une protection spéciale aux Arméniens. Nous avons entre les mains la copie authentique de cette lettre. Sans ce refus, le commerce de l'Inde appartiendrait encore aux Français, puisqu'aujourd'hui même ce sont les Arméniens qui en sont les courtiers, et qui traitent directement avec les Indiens. En 1730, Set Abro, Arménien, était à la tête de la compagnie des Indes à Madras. C'est à cause de son attachement pour nous, et de sa fidélité à exécuter les traités qu'il avait faits avec nous, que ce pays a perdu son indépendance et la royauté. Enfin son dernier roi fut un descendant de l'illustre famille française des Lusignan. Ce sont autant de motifs puissans pour nous porter à rétablir nos relations avec cette intéressante nation.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Préface, pag. 1

Chapitre I. Erreur des anciens sur la chronologie des Assyriens. 21

Époque du Déluge. 26

Souverains entre Bélus et Ninus. 30

Ch. II. Eclaircissemens sur quelques faits de l'histoire d'Assyrie. 37

Expédition contre Bactriane. *ibid.*

Armée extraordinaire d'Oxiarte. 39

Exagération des auteurs grecs et romains en parlant des Orientaux. *ibid.*

De l'Idolâtrie chez les Assyriens. 41

Mœurs des Assyriens. 42

Ch. III. Histoire de la première guerre. 44

Ch. IV. Nouveaux détails sur la guerre de Troie. 54

Ch. V. Chute de l'Empire Assyrien. 56

Ch. VI. Histoire de Cyrus. — Chute de l'empire des Mèdes. — Fondation de l'empire des Perses. 64

Ch. VII. Sur l'origine des Arméniens. 81

Erreurs des Grecs sur l'origine des Orientaux. 82

Origine du gouvernement monarchique en Arménie. 84

Haïk, fondateur de la monarchie arménienne. 86

De l'Arménie, sous les successeurs d'Alexandre. 87

De l'Arménie sous les Séleucides. 88

Ch. VIII. Erreurs sur Artaxias et Zadriadès. 90

Ch. IX. De Mithridate. 95

Ch. X. Autres erreurs des historiens grecs et romains sur l'histoire d'Arménie. 102

Division de l'Arménie après la conquête des Romains. 205

Ch. XI. Véritable histoire de Mithridate, jusqu'à l'expédition de Lucullus. 109

CH. XII. Expédition de Lucullus en Arménie. 124
Comment les Romains parvinrent à s'emparer des états de Tygrane et de Mithridate. 128
CH. XIII. Eclaircissemens de quelques erreurs de l'Histoire ancienne. 131
CH. XIV. Des Edessiens. 134
CH. XV. Origine de la langue arménienne. 169
CH. XVI. Histoire inconnue de la conquête d'Arménie par Sémiramis. 165
CH. XVII. Fin tragique de Sémiramis. 176
CH. XVIII. Vie privée d'Annibal. 178
CH. XIX. Situation politique de l'Asie après la mort d'Alexandre. 185
CH. XX. Origine et progrès de la puissance des Arsacides. 222
Règne des Arsacides en Arménie. 229
Lois et institutions valarsacides. 242
Continuation de l'histoire des Arsacides. 261
CH. XXI. Observations sur la belle version arménienne de la Bible, d'après le texte de la Vulgate. 270
CH. XXII. Notice sur les principaux historiens d'Arménie. 288
Conclusion. 327

FIN DE LA TABLE.

A Paris, de l'Imprimerie de J. B. IMBERT, rue de la Vieille-Monnaie, n°. 12.

627977